



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



THE GIFT OF
Prof. Thieme









rive
de
la
rivière
sur

La
Chanson
du Canotier



ÉDITIONS PIERRE LAFITTE & C^{ie}

CAMILLE
LEMONNIER

*La
Chanson
du Carillon*

PIERRE LAFITTE & C^{ie}
ÉDITEURS, PARIS



à Claude Faurive
un grand ami
littéraire.

6 cm. 4 mm.

LA CHANSON
DU CARILLON



à Claude Ferrive
un grand ami
et collègue.

6 cm. 4 mm.

LA CHANSON
DU CARILLON

DU MÊME AUTEUR

LE VENT DANS LES MOULINS.

LE PETIT HOMME DE DIEU.

COMME VA LE RUISSEAU.

LA MAISON QUI DORT.

*Tous droits réservés
Copyright 1911 by
Pierre Lafitte et C^{ie}*

CAMILLE LEMONNIER

LA CHANSON
DU CARILLON



PIERRE LAFITTE & C^o
É D I T E U R S
90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
P A R I S



LA CHANSON DU CARILLON

I

QUELLE imagination chimérique nous étions à deux ! Nous avons une espèce d'âme faite de contes bleus où peut-être revenaient les songeries de toutes les anciennes jeunes filles de la famille. D'ailleurs, on nous avait conté tant d'histoires de fées que nous avons fini par vivre dans une espèce de petit monde enchanté avec les princesses et les princes Charmants : ce n'est pas cela qui aurait pu nous donner le sens pratique de la vie. Ajoutez qu'il m'était venu une vision singulière où ce que peut voir avec l'œil intérieur une pauvre petite aveugle comme Luce, devenait ce que moi-même, avec mes gros yeux gris, je

voyais et qui n'existait le plus souvent qu'à l'état d'illusions et d'apparences...

A neuf ans seulement, j'avais commencé à lire, mais avec si peu de dispositions que, pour m'encourager, M^{lle} Pinsonnet, la gouvernante française que nous avions alors, me fit lire, ou plutôt épeler tout ce qu'elle put trouver de contes merveilleux. J'ignorai scrupuleusement ainsi la grammaire, l'arithmétique et la géographie, mais, par contre, j'avais déjà fait le tour de tous les royaumes où il y avait des prince Chéri, des prince Spirituel, des princes Fatal et Fortuné, sans compter les Belle au bois dormant, les Belle aux cheveux d'or, la princesse Fleur des pois et tant d'autres qui étaient les plus belles princesses du monde.

Il faut dire qu'à travers tous les déplacements continus auxquels nous obligeait le génie de papa, M^{lle} Pinsonnet eût eu fort à faire pour nous apprendre autre chose... Papa était un homme extraordinaire et qui, régulièrement, trouvait toujours le moyen de se ruiner avec l'argent que lui rapportaient ses inventions. Jamais nous ne fûmes plus pauvres qu'après le million que lui valut sa décou-

verte d'une soudure à froid dans l'eau. Il est vrai que ce million fut englouti dans l'établissement d'une usine où l'eau de mer, aspirée par de puissants siphons, devait lui procurer une décantation d'or équivalente au produit d'une Californie. Personne de nous jamais ne sut ce qu'il advint de cette invention, non plus que des autres.

Non, on ne peut pas dire que c'étaient les idées qui manquaient à papa ; mais elles nous coûtaient cher. Un jour, maman vendit d'un coup quatre de ses fermes du pays flamand pour lui faire l'argent d'une appropriation de chute d'eau à l'éclairage électrique (économique) dans je ne me rappelle plus quelle ville suisse et qui devait actionner aussi une papeterie, une scierie, un établissement thermal et les divers services d'un énorme Modern Hotel, économique naturellement aussi... Les quatre fermes furent mangées d'une bouchée ; il ne resta que la chute d'eau. Maman, qui avait une confiance aveugle en papa, fut persuadée que c'était celle-ci qui avait eu tort. Elle continua à vendre ce qui lui restait de ses fermes, que papa ponctuellement continua à manger dans ses entreprises variées.

Après chacune de ces ventes, il partait pour des mois : quand il rentrait, nous apprenions qu'il avait « manqué » gagner une fortune dans l'une ou l'autre affaire de laquelle ni maman, ni mère-grand, ni Nouche ne paraissaient, au surplus, rien savoir.

Je me souviens seulement que, dans l'espace d'un mois, nous nous trouvâmes détenteurs de quatre grands manèges de foire, possesseurs de 2.000 hectares de landes incultes qu'un système d'irrigation nouveau devait fertiliser, soumissionnaires pour un mode à papa de chemins de fer, économiques toujours : papa, aux mains de qui l'argent fondait comme du beurre à la poêle, aimait beaucoup le mot. Et toujours c'étaient des millions à gagner ; il arrivait que les rentes de maman baissant à mesure, nous nous nourissions de millions plus facilement que de pommes de terre... Encore une fois papa repartait, aussi naturellement qu'il était rentré. Un matin, à notre lever, mère-grand, que nous allions embrasser dans son lit, grand comme un carrosse du sacre, et qui avait une si drôle de figure sous sa marmotte, nous disait :

— Mes petites, votre père a pris l'express

cette nuit. Ah ! le pauvre enfant ! s'en donne-t-il du mal pour les siens ! Jamais vous ne pourrez assez le bénir. Cette fois, sûrement, il nous rapportera le million.

Maman restait tout un jour enfermée et puis nous nous retrouvions à table, auprès d'elle un peu plus pâle et plus taciturne qu'à l'ordinaire. Maman était une triste, avec des yeux couleur eau de larmes, et qui peut-être jamais n'avait souri qu'à son mari. Nous ne savions pas au juste si elle nous aimait : elle était bonne, avec détachement. Quand, le soir, elle nous embrassait sur le front, elle avait l'air de nous donner des baisers qui revenaient à un autre.

Maman, je crois bien, n'a jamais dû aimer que papa... Et de quelle soumission charmée ! Elle eût accepté, pour elle et le petit monde qui l'entourait, la ruine totale, si, de celle-ci, avait pu dépendre le succès d'une de ses fameuses affaires.

Papa, du reste, avait le don des grands illusionnistes : il faisait croire à ce qu'il imaginait et il y croyait tout le premier. Sûrement, une fée à sa naissance lui avait départi la faculté de voir tout en beau : il semblait toujours s'en

aller, dans un carrosse d'or traîné par les chevaux du vent, comme un prince d'Illusion à la conquête de Pondichéry. (Nous aimions Pondichéry à cause de la musique de son nom qui semblait avoir fait le tour de la rose des vents avant de nous arriver.) Nous savions que papa revenait quand mère-grand passait sa vieille robe de soie puce, très garnie de dentelles, une robe du temps où elle avait été invitée une fois à la Cour.

A part cela, rien n'était changé ; nous nous doutions seulement que les affaires avaient été mauvaises si papa riait un peu plus en montrant ses belles dents blanches ; lui, qui croyait à tout, ne pouvait croire à ses défaites. Nous fûmes bien obligés de rire aussi quand si comiquement il nous dit un jour :

— Moi, je suis un artiste... Je dépense l'activité d'un volcan à faire tourner des roues à beurre.

D'ailleurs, papa jamais ne s'occupait de nous ; s'il m'avait demandé combien de fois 9 il y a dans 81, je lui aurais répondu qu'il y avait neuf grosses grenouilles ailées, attelées à la chaise d'or volante avec laquelle l'En-

chanteur avait fait neuf fois le tour de la terre à la recherche du Prince charmant, victime des enchantements de la fée Soussio. Je n'aurais pu lui répondre autre chose. S'il m'avait demandé ensuite à voir mes devoirs de style, je n'aurais pu lui apporter, hélas, que les gri-bouillages au crayon et à la plume dont je remplissais les marges de mes cahiers. Cette pauvre M^{lle} Pinsonnet tremblait à la pensée qu'une telle chose pût arriver, elle qui avait fini par prendre autant de plaisir que nous aux contes de fées et qui, avec son joli rire de grande poupée, me regardait par-dessus l'épaule dessiner mes fées Carabosse sans plus se rappeler que maman l'avait mise auprès de nous pour commencer notre éducation.

Après tout, l'événement aurait pu se produire tout aussi bien avec miss Gribby, la gouvernante anglaise qui avait repris notre éducation des mains de M^{lle} Pinsonnet, ou avec Juffrouw Kee, la petite institutrice hollandaise qui l'avait reprise des mains de miss Gribby, ou avec n'importe laquelle des gouvernantes de nationalités variées qui la reprirent successivement.

Comme nous ne restions jamais beaucoup plus d'une année dans les villes où, à cette époque, nous suivions la fortune de papa, on s'arrangeait de manière à nous donner, à chaque installation nouvelle, une personne du pays qui, à mesure, nous « continuait ». Toutes finissaient par prendre un intérêt si vif à la *Barbe-Bleue*, à *Riquet à la Houppe*, à la *Belle aux cheveux d'or*, que c'était plutôt nous qui avions l'air de les « continuer ». J'étais ferrée comme une petite d'Hozier sur l'armorial du prince Chéri et du prince Charmant. Luce, elle, aurait pu réciter par cœur toutes les histoires de Perreault, de M^{me} d'Aulnoy et de M^{me} de Beaumont. Elle les savait si bien qu'elle me reprenait quand, en lisant, j'embrouillais un peu les phrases.

— Tu as oublié le point et virgule après :
« Petit Poucet ouït tout ce qu'ils dirent ».

Et Mlle Pinsonnet ou miss Gribby ou les autres disaient sévèrement, comme s'il se fût agi d'un devoir d'analyse grammaticale :

— C'est vrai, M^{lle} Luce a raison. Voulez-vous recommencer, mademoiselle Elsée?

Nous avions alors, Luce, dix ans, et moi,

douze. Notre première enfance s'était passée à Bruges, dans la maison de famille de maman. Mais il y avait si longtemps de cela : il ne nous était resté que le souvenir d'un vaste logis s'ouvrant sur une ruelle, près d'un canal. Un doux vieil homme vivait là avec nous, qui était le père à maman et qu'on avait emmené un jour dans un corbillard à hauts plumets, tiré par quatre chevaux.

Tout de suite après, la galopée avait commencé de pays en pays et de ville en ville. Partout où il y avait des affaires pour papa, deux petites filles en fourrures d'Esquimaux étaient trimbalées avec un perroquet, une chatte, des caisses à chapeau, d'innombrables colis et un pupitre à écrire en acajou. Papa toujours se faisait suivre de son pupitre à écrire, comme Napoléon. Je savais que nous étions dans une des capitales du monde quand, sur le pavé des rues, il y avait plus de crottin qu'ailleurs... C'est ainsi que, par expérience, j'appris la géographie. Ce fut alternativement Bruxelles, Paris, Londres, Berlin, La Haye. Paris, où il y en avait plus qu'ailleurs, fut, dans ma pensée, la vraie capitale du monde.



Naturellement, on s'installait en camp volant, comme à la veille d'une bataille. Du moment qu'Alifax, le perroquet, avait son perchoir, Aladine, la chatte, sa corbeille et mère-grand (mère-grand) son édredon de satin rose, tout était bien. L'édredon suivait mère-grand comme le pupitre suivait papa et Napoléon. Quant à Luce et moi, on nous mettait parfois coucher avec Nouche, dans un même lit, au fond d'un cabinet noir, selon que ça tombait.

L'hôtel, l'appartement, l'appartement, l'hôtel ce fut l'alternative pendant des années : à la porte, un fiacre pour papa toujours attendait, et un autre pour mère-grand, quand il lui fallait sortir. Elle sortait d'ailleurs toute la journée ; surtout depuis qu'elle avait pris de l'embonpoint, elle n'avait plus mis un pied devant l'autre sur un trottoir. Maman, elle, prenait le tramway, par économie peut-être ; elle qui avait donné sa fortune comme elle avait donné sa vie, s'interdisait toute dépense, même minime. Un petit sou pour sa chaise aux offices ; un sou pour la vieille aveugle sous le porche ; quelques sous pour le tronc des œuvres de miséricorde, et c'était tout. Pauvre maman ! Comme elle était

restée de sa province au milieu de tout cet affairément de vie ballottée ! Sous ses sourcils de rêve, en arche de pont, elle continuait à vivre là-bas, en pensée, dans ce Bruges où elle était née, où elle s'était mariée, où elle nous avait mises au monde... où elle avait été heureuse.

Mère-grand, elle, était Française, une Française de Paris, « c'est-à-dire deux fois Française » comme elle le disait au moins trois fois le jour, mais une Française qui avait épousé un Belge de la frontière, ce qui lui avait laissé l'impression d'une mésalliance. Visage à gros plis gras, toujours plaqué d'un pied de blanc et finissant en un double fanon sous le menton, yeux noirs d'un joli velours aux lourdes paupières, petites mains potelées de toute jeune fille et pieds qui auraient chaussé la pantoufle de Cendrillon... On ne sait pas comment sur cette base frêle pouvait tenir sa replète personne entourée de châles, sans corset, un madras sur la tête, comme un fermier général du bon La Tour.

C'était au fond une excellente femme, mais d'un égoïsme féroce, comme un tigre dans une

cage d'or : elle n'aimait qu'elle et papa, et encore papa ! Elle ignorait totalement la valeur de l'argent, relisait sans se lasser jamais les Mémoires de M^m de Maintenon et ceux de M^{lle} La Vallière, se levait à midi et passait des heures à se tirer les cartes. Comme elle était très gourmande, elle se faisait acheter secrètement par les femmes de chambre, tant qu'il y en eut, des bonbons dont elle oubliait de leur rembourser le prix, et elle ne dédaignait pas le porto... Elle avait plutôt une tendance à se chamailler avec maman.

II

NOUS occupions une petite villa non loin du bois, à La Haye, quand papa, comme une comète en voyage, cessa toute une année de se montrer à l'horizon. Il était parti pour quelque part qu'on ne sut jamais, emportant l'argent d'une hypothèque prélevée par maman sur les biens qui lui restaient. Mère-grand trouva qu'elle aurait bien pu donner d'une fois, en cette occasion, tout ce qu'elle possédait encore. Bon Dieu ! elle en avait gardé si peu de ses maisons, de ses fermes, de ses valeurs, de ses bijoux et de tout le reste que, quand papa un jour nous eut quittées pour de bon, il nous resta à peine de quoi ne pas mourir de faim.

En attendant, nous vivions comme si nous ne devions jamais manquer de rien. Papa, dans la petite maison de La Haye, qui n'avait que six pièces, avait trouvé le moyen de se faire

servir par cinq domestiques, soit à peu près un domestique par pièce. Sans la bonne Nouche, qui s'était fait notre gendarme, nous aurions été dépecées jusqu'à l'os par cette meute. Ce gendarme, d'ailleurs, avait de grandes ailes d'archange comme celui qui veillait à la porte d'Éden.

Nouche ! Je ne pense pas qu'il se soit jamais trouvé une meilleure créature, une créature plus vraiment angélique au monde...

Nouche fut vraiment le bon sourire qui éclaira le paradis de notre petite enfance... « Maman Nouche » comme nous disions, quand notre autre maman n'était pas là. Ce fut la maman « mineure » qui prit entre ses grosses mains nos petites âmes et les éleva. Elle était la femme d'un garde-chasse de grand-père, tué d'un coup de feu dans une embuscade : maman mariée, elle avait continué à la servir après avoir servi vingt ans nos grands-parents... Et nous ne savions plus quand nous avions commencé à voir se pencher sur nos petits lits ce tendre visage toujours un peu plus ridé, avec ses plis de peau bise comme des chemins par lesquels son âme et son rire venaient à nous.

Ce doux gros cœur simple nous apprit la bonté, la piété, la vie, bien mieux que nos institutrices et nos gouvernantes. Elle fut à nos petites bouches qui avaient soif le bon fruit de jus et de soleil qui avait poussé à l'espalier de la famille. Elle connaissait de si belles histoires avec lesquelles elle nous couchait, des histoires de petit Jésus et de sainte Vierge et d'apôtres comme on en voit dans la grande procession de Furnes en Flandre ! Ça nous changeait un peu de nos contes de fées...

Avec son entêtement doux de vieille paysanne flamande, elle nous assurait, au surplus, que le mystère de la Nativité s'était passé à Nazareth, entre Audenaerde et Gand. Jamais elle n'en voulut démordre, même quand plus tard notre grand'tante Micheline, mère Apostoline, qui était la grande Dame du Béguinage de Bruges, lui représenta qu'elle péchait par hérésie en contredisant les saintes Écritures.

Nouche, à force de nous en entendre parler, avait fini, du reste, par croire aussi aux fées, aux princes Charmant, aux ogres, et, avec Luce, nous arrangions des pièces où elle était à mesure la Reine, le Roi, le prince Chéri, le grand Ga-

servir par cinq domestiques, soit à peu près un domestique par pièce. Sans la bonne Nouche, qui s'était fait notre gendarme, nous aurions été dépecées jusqu'à l'os par cette meute. Ce gendarme, d'ailleurs, avait de grandes ailes d'archange comme celui qui veillait à la porte d'Éden.

Nouche ! Je ne pense pas qu'il se soit jamais trouvé une meilleure créature, une créature plus vraiment angélique au monde...

Nouche fut vraiment le bon sourire qui éclaira le paradis de notre petite enfance...
« Maman Nouche » comme nous disions, quand notre autre maman n'était pas là. Ce fut la maman « mineure » qui prit entre ses grosses mains nos petites âmes et les éleva. Elle était la femme d'un garde-chasse de grand-père, tué d'un coup de feu dans une embuscade : maman mariée, elle avait continué à la servir après avoir servi vingt ans nos grands-parents... Et nous ne savions plus quand nous avions commencé à voir se pencher sur nos petits lits ce tendre visage toujours un peu plus ridé, avec ses plis de peau bise comme des chemins par lesquels son âme et son rire venaient à nous.

Ce doux gros cœur simple nous apprit la bonté, la piété, la vie, bien mieux que nos institutrices et nos gouvernantes. Elle fut à nos petites bouches qui avaient soif le bon fruit de jus et de soleil qui avait poussé à l'espalier de la famille. Elle connaissait de si belles histoires avec lesquelles elle nous couchait, des histoires de petit Jésus et de sainte Vierge et d'apôtres comme on en voit dans la grande procession de Furnes en Flandre ! Ça nous changeait un peu de nos contes de fées...

Avec son entêtement doux de vieille paysanne flamande, elle nous assurait, au surplus, que le mystère de la Nativité s'était passé à Nazareth, entre Audenaerde et Gand. Jamais elle n'en voulut démordre, même quand plus tard notre grand'tante Micheline, mère Apostoline, qui était la grande Dame du Béguinage de Bruges, lui représenta qu'elle péchait par hérésie en contredisant les saintes Écritures.

Nouche, à force de nous en entendre parler, avait fini, du reste, par croire aussi aux fées, aux princes Charmant, aux ogres, et, avec Luce, nous arrangions des pièces où elle était à mesure la Reine, le Roi, le prince Chéri, le grand Ga-

le vois bien, moi, qu'en sucre. La vierge Marie aussi est en sucre. Il n'y a que Dieu le Père qui soit en massepain.

Comme maman ne venait pas dans notre chambre et que nous restions confiées à la garde de Nouche ou de nos gouvernantes, nous faisions mille folies. Nous étions tour à tour toutes les petites princesses de nos contes de fées. Nous nous rêvions aussi changées en Cendrillon, Peau d'Ane, Belle aux cheveux d'or, Belle au bois surtout, dont le mystère nous charmait.

Même une fois Luce, après avoir fait une prière dans la cheminée à la bonne fée qui habitait le royaume de Mataquin, se coucha sur son petit lit, dans sa robe de chambre, avec l'espoir qu'elle allait s'endormir pour cent ans. Elle commença par égaliser les plis de sa robe en tapotant dessus à petits coups et puis elle abaissa ses paupières et elle dit trois fois de sa petite voix haute qui appelait comme du haut d'une tour :

— Fée ! Fée ! Fée ! Tu veux.

Je ne pleurai pas, parce que, au fond, ça me paraissait un peu invraisemblable tout de

même ; mais Nouche, elle, sanglotait à en perdre l'âme. Luce la consolait, disant tout bas :

— Mais puisqu'il viendra un prince Charmant qui m'éveillera et qu'alors j'ouvrirai les yeux pour de bon et que vous serez tous là, toi, maman Nouche, et Sésé, et tout le monde. Là-dessus bonsoir, Nouchette : je sens que ça vient et que je dors déjà un peu.

Mataquin, heureusement, était à douze mille lieues de chez nous et la fée, sans doute, estima que c'était un peu loin, car elle ne se dérangea pas.

Je devais retrouver, quelque quinze ans après, quand déjà j'étais une « artiste », un coffre tout rempli d'images et de croquis, mes croquis d'alors, griffonnés, hachurés, pochonnés et qui illustraient nos délices, nos chimères et nos terreurs. Le dessin en était, certes, bien illusoire, un travail de petites mains, comme chez les modistes, et cependant, ça vivait par je ne sais quoi qui était la foi. Je vais dire une horreur : je ne suis pas bien sûre de n'avoir pas cru à la bonne fée Tulipanpan comme à Marie, mère des anges.

Oh ! mes pauvres petits gribouillis où un pâté

d'encre me servait à modeler mes figures, à faire de la nuit, à mettre en noir le diable, les méchantes fées, les farfadets, les ogres, les nains et tout ce qui dans la vie est l'envers du jour, de la prière et du frisson des ailes blanches... Qui a pu dire du mal des contes de fées ? Je me suis persuadé, depuis, que peut-être Nouche n'avait pas tout à fait tort en mêlant les histoires de petit Jésus et de petit Poucet et que c'était là comme une contre-partie (ah ! un peu irrespectueuse, j'en conviens !) de la Légende sacrée, avec ses bons anges gardiens, ses jolies saintes et ses apôtres à belle barbe d'or, rois, princes et princesses magnifiés par les palmes, le sceptre et la grâce, et aussi ses dragons griffus, gardiens des seuils infernaux. Les contes de fées, ne serait-ce pas quelque chose comme les saintes Écritures profanes pour petits enfants ?

Mon Dieu ! que je devais trouver ridicules mes pochons à l'encre quand, un peu plus tard, je me mis sérieusement à peinturlurer ! Ce fut Luce, ma pauvre petite Luce, avec ses yeux obscurs, mais son âme d'arc-en-ciel, qui m'en donna le désir. Tout, en ce miracle de sa petite

âme de Paradis, lui apparaissait merveilleusement lumineux, sans qu'elle connût la lumière ! Elle me disait si singulièrement, elle qui vivait de l'autre côté du jour :

— La couleur, vois-tu, c'est peut-être comme la musique de la lumière...

J'ai fini par croire que les pauvres infirmes comme elle, privées du sens matériel de la vue, ont une vision intérieure bien autrement subtile que la nôtre, une vision qu'elles peignent aux couleurs de tout ce qu'elles ne voient pas avec les yeux, mais avec le songe de leur âme.

Et elle ajoutait en levant la main, comme on voit la petite sainte Geneviève sur les vitraux :

— Écoute : je demanderai à la sainte Vierge qu'elle t'achète de quoi peindre et c'est moi qui t'apprendrai, tu verras.

Je l'admirais en tout ce qu'elle disait comme un petit être plus près des saintes vérités que moi et elle disait des choses vraiment si étonnantes, cette Luce ! Elle avait une petite voix toute menue et claire et argentine comme les cloches le soir dans la campagne, les cloches qu'on croit que les anges, comme des encensoirs de sons, balancent à l'heure des angélus.

— Une voix qui viendrait du Paradis ! disait Nouche.

Et comme ça, un matin, en m'éveillant, je trouvai près de mon oreiller une boîte de couleurs à l'eau (je crois bien plutôt que la Vierge, c'était Nouche qui l'avait achetée sur son épargne). D'ailleurs, la sainte Vierge ne pouvait penser à tout, et maman restait toujours enfermée dans sa chambre ; « mare », elle, grignotait des bonbons dans la sienne... Quant à papa, en voyage, il lui suffisait de savoir de loin que nous étions encore en vie.

III

JE fis l'apprentissage de ma boîte comme on communie. Je ne m'occupai plus que de peindre; mes couleurs furent épuisées en moins de quinze jours; elles correspondirent en moi à un éveil de sensations extraordinaires. Au bout de mes pinceaux venaient des petits hommes et des petites femmes et des bêtes et des arbres frisés, pareils aux arbres en copeaux des boîtes de ménageries, comme il vient des bourgeons au bout de la branche et des fleurs au bout des bourgeons. Luce, elle, posait le doigt sur les petits pains de couleur et m'en demandait le ton. A mesure que je répondais : vert, rouge, bleu, elle disait :

— Attends un peu. Le bleu, c'est comme le matin quand on s'éveille, l'été. Oh ! je vois, c'est très doux ! Il y a une grosse mouche dans la chambre et, dehors, une petite flûte joue un

air... Et maintenant vert, dis-tu?.. Quelque chose de clair et de léger comme une musique de violon... Rouge, c'est comme quand on entend une trompette.

Elle aimait surtout les tons atténués ou tendres, les lilas, les violets, les mauves, les roses qu'elle rapportait aussi à des musiques, évocatives d'intimes sensations. Elle se tenait près de moi, me regardait peindre et disait :

— J'ai un œil qui entend et une oreille qui voit. Dis-moi si c'est une fée que tu peins et la couleur de sa robe... O Elsée ! il y en a une si belle, c'est la couleur illusion : ne l'as-tu pas dans ta boîte ?

Où cherchait-elle de telles idées ?

A moi, la couleur ne me paraissait jamais assez brillante : j'aurais aimé peindre avec de l'or, des pierreries, du soleil. Ma petite institutrice hollandaise parfois m'avait menée voir des paons qui faisaient la roue dans le parc royal. Je serais demeurée des jours à les contempler. J'avais de petits cris charmés quand leur éventail de topazes et de saphirs s'ouvrait... Peut-être, après tout, c'étaient là des fées déguisées pour lesquelles de mystérieux ouvriers,

avec des fils d'étoiles et de soleil, avec des fleurs et des plumes, avec de la rosée et du grésil, tissaient de longues robes à traîne belles comme l'aurore. Paons, paons jolis, paons merveilleux, n'est-ce pas un peu à vous que je dus de faire, un jour, avec des fils et des soies, moi aussi, comme les esprits de l'air, mes petits arcs-en-ciel de couleur ?

Je ne sais pourquoi, en les regardant, je pensais quelquefois à papa glorieux et magnifique comme à un grand oiseau fabuleux, parti se percher dans des lointains de rêve. Et voilà qu'un jour il nous revenait, mais un papa qui nous parut bien fatigué et un peu vieilli : il y avait près de quinze mois qu'il était parti... Il n'avait rien perdu de sa confiance dans la vie, au surplus, bien que la chance l'eût, cette fois encore, déplorablement servi. Il savait si merveilleusement tout expliquer et peut-être il mentait d'une si extraordinaire bonne foi que maman lui semblait presque reconnaissante de lui colorer la vérité, en prince de la fiction qu'il était.

Après tout, que lui importait, à cette ma-
man, puisqu'elle l'admirait, qu'elle l'avait au-

près d'elle et qu'à l'avance elle était décidée à lui donner encore, à lui donner toujours ce qu'il revenait lui demander ! Qui eût pensé qu'une femme aussi tiède pour ses enfants et aussi indifférente au monde, à la vie, à tout, fût capable d'un si aveugle attachement ? Merlin, l'enchanteur et tous les magiciens de nos contes de fées n'exerçaient pas un empire plus grand que celui qu'avait conquis notre père sur ce pauvre cœur si intégralement possédé ! Je ne devais comprendre que longtemps après le secret douloureux de son grand amour.

Papa nous resta près de trois mois. Un événement avait dû se passer dans sa vie, car son humeur s'était fanée comme son visage. Sa verve, qui claquait d'un fouet de postillon par les routes, s'était émoussée. Il avait, même à table, de fréquents moments d'absence et de mélancolie. Aux heures du courrier, il allait au-devant du facteur et dépouillait sa correspondance sur le chemin. Il évitait de la lire devant maman.

Nous entendîmes un jour que sa voix se faisait dure dans un entretien qu'il avait avec elle là-haut, à l'étage, portes closes : nous ne

distinguions pas les paroles. Soudain, une porte s'ouvrit violemment.

— Eh bien, dit-il, puisque vous avez le courage de me refuser, je trouverai ailleurs.

Sa bottine craqua sur le palier ; maman l'y suivit et d'une voix suppliante :

— Prends tout ce qui nous reste, fit-elle, mais laisse-nous la maison paternelle, au moins : ce sera notre abri quand nous n'aurons plus rien.

A dîner, papa fut tout à fait charmant : sans doute il avait obtenu ce qu'il voulait... Il parla de Florence, de Rome, de Venise, en nous promettant de nous y appeler bientôt auprès de lui. A mère-grand, il promit un séjour de six mois à Paris. Elle vivait de ce rêve : s'en retourner vivre dans ce Paris, où s'était passé le beau temps de sa vie... Elle ne cessait plus de trouver tout abominable dans cette Hollande où il n'y avait que des moulins à vent et des bateaux qui avaient l'air de marcher par-dessus les prairies. « Sûrement j'y laisserai mes os », se désolait-elle.

Papa fit mieux ; il loua un landau, un de ces landaus hollandais, vastes comme des barques,

et dans lequel, deux jours entiers, il nous promena, maman et nous, par la ville. Depuis deux ans que nous habitons La Haye, nous n'en avons rien vu encore ; nous avons vécu comme des poissons dans un bocal. Tout nous émerveilla : les canaux, les rues, les maisons, les gens. Nous semblions tomber de la lune. Je n'oublierai jamais, au bout de la grande allée de vieux arbres par laquelle le carrosse nous achemina vers la mer, un petit village, un joujou de village avec des maisons de poupées, des poupées vivantes qui se mettaient huit jupes l'une au-dessus de l'autre et tapaient à terre de petits sabots blancs, frottés à la craie. Et puis ce Binnenhof, avec sa tache de sang historique, le Vyver comme un grand vivier où le soir les lumières des fenêtres nagent pareilles à de gros poissons, et tout près, le Mauritshuis, le Musée... En ce temps je puis bien dire que je ne comprenais rien du tout à la peinture, moi qui croyais en faire... Cependant j'ai droit à un tableau (*la Leçon d'anatomie*) et m'écriai : « Rembrandt ! » Je n'en avais point vu encore. Du reste, ça ne me fit ni chaud, ni froid. Papa disait : « Comme mise de fond, rien qu'une

toile et des pinceaux... Ah! ils sont heureux, les peintres!

Une dernière semaine passa et puis voilà qu'un soir, il me prend sur ses genoux et me dit avec une nuance d'affection ironique et attristée que je ne lui avais jamais connue :

— Embrasse bien ton papa comme on embrasse, sur le marchepied du train, quelqu'un qui peut-être ne doit pas revenir...

Quand il s'en alla, quelques jours plus tard, très calme, comme s'il repartait seulement faire un petit tour aux pays des millions, ce fut bien, en effet, le grand départ, le départ sans retour... De rares lettres intermittentes le signalèrent à Florence, à Naples, puis à Rome ; et ensuite les nouvelles nous manquèrent tout à fait. Au bout d'un an seulement, maman devait apprendre qu'une liaison le retenait à Florence. Existait-elle déjà au temps où il nous quittait si souvent, mais pour nous revenir encore, et nous donner l'illusion que tout n'était pas rompu entre nous ?

Notre père demeura ainsi pour nous un mystère et peut-être le fut-il aussi pour celle qui l'avait tant aimé... Je la sentis intérieurement

à petites fois s'éteindre du mal de toujours inutilement l'espérer : rien cependant ne paraissait avoir changé que la couleur de ses robes. Elle sembla vouloir porter le deuil de sa vie ; le noir symbolisa son veuvage de cœur. Jamais, du reste, elle ne nous parlait de l'absent : elle le garda jalousement en elle sans vouloir le partager, même avec ses enfants.

Quant à mère-grand, elle conserva sa mine insoucieuse de vieille enfant amusée de gâteaux, de romans, de réussites aux cartes. Celles-ci lui avaient dit qu'elle allait recevoir bientôt de l'argent (le million) ; un homme brun (papa) lui apportait des bijoux merveilleux ; elle partait vivre à Paris, etc. D'une volubilité de vieille peruche, avec un petit blaisement qui lui venait de son râtelier qu'elle déposait le soir, dans un verre d'eau, sur sa table de nuit et que, le matin, elle fixait si mal qu'une fois elle manqua l'avaler, elle enfilait les mots, riant, se mirant dans une petite glace à main, tamponnant à coups redoublés de son cygne son nez, ses joues, ses cheveux, à travers un nuage de poudre de riz qui nous faisait éternuer.

Nouche, qui n'avait que trois affections au

monde, maman, Luce et moi, la détestait.

Elle adorait maman en la traitant toujours un peu en petite fille, comme au temps où elle lui racontait les histoires qu'elle nous raconta à nous, depuis ; elle ne pouvait supporter que tout le monde ne l'aimât pas comme elle. Et justement, mère-grand ne s'était jamais très bien accommodée de l'existence en commun avec sa bru. Il lui arrivait de la quereller, même devant nous, à table.

— Estelle, quelle femme insupportable vous êtes !... Froide, maussade, muette... Une vraie mine de carême ! Mais sarpejeu, avec un mari comme vous avez la chance d'en avoir un, vous devriez être la plus heureuse femme de la terre !

Nouche alors devenait féroce : elle lui renversait du poivre sous le nez, bousculait sa chaise ou lui enlevait son assiette avant qu'elle eût cessé de manger, disant :

— Nous avons bien le droit d'avoir nos idées, je crois ; et elles ne sont pas toujours roses, allez.

Ah ! qu'elle avait raison ! Un jour on manqua à peu près de tout dans la maison. Maman

à petites fois s'éteindre du mal de toujours inutilement l'espérer : rien cependant ne paraissait avoir changé que la couleur de ses robes. Elle sembla vouloir porter le deuil de sa vie ; le noir symbolisa son veuvage de cœur. Jamais, du reste, elle ne nous parlait de l'absent : elle le garda jalousement en elle sans vouloir le partager, même avec ses enfants.

Quant à mère-grand, elle conserva sa mine insoucieuse de vieille enfant amusée de gâteaux, de romans, de réussites aux cartes. Celles-ci lui avaient dit qu'elle allait recevoir bientôt de l'argent (le million) ; un homme brun (papa) lui apportait des bijoux merveilleux ; elle partait vivre à Paris, etc. D'une volubilité de vieille peruche, avec un petit blaisement qui lui venait de son râtelier qu'elle déposait le soir, dans un verre d'eau, sur sa table de nuit et que, le matin, elle fixait si mal qu'une fois elle manqua l'avaler, elle enfilait les mots, riant, se mirant dans une petite glace à main, tamponnant à coups redoublés de son cygne son nez, ses joues, ses cheveux, à travers un nuage de poudre de riz qui nous faisait éternuer.

Nouche, qui n'avait que trois affections au

monde, maman, Luce et moi, la détestait.

Elle adorait maman en la traitant toujours un peu en petite fille, comme au temps où elle lui racontait les histoires qu'elle nous raconta à nous, depuis ; elle ne pouvait supporter que tout le monde ne l'aimât pas comme elle. Et justement, mère-grand ne s'était jamais très bien accommodée de l'existence en commun avec sa bru. Il lui arrivait de la quereller, même devant nous, à table.

— Estelle, quelle femme insupportable vous êtes !... Froide, maussade, muette... Une vraie mine de carême ! Mais sarpejeu, avec un mari comme vous avez la chance d'en avoir un, vous devriez être la plus heureuse femme de la terre !

Nouche alors devenait féroce : elle lui renversait du poivre sous le nez, bousculait sa chaise ou lui enlevait son assiette avant qu'elle eût cessé de manger, disant :

— Nous avons bien le droit d'avoir nos idées, je crois ; et elles ne sont pas toujours roses, allez.

Ah ! qu'elle avait raison ! Un jour on manqua à peu près de tout dans la maison. Maman

écrivit à notre grand'tante, la vénérable supérieure du Béguinage de Bruges, pour qu'elle lui envoyât de l'argent. Il fallut renoncer à la villa.

Depuis le départ de papa, Nouche, à peu près à elle seule remplaçait tout le personnel avec lequel nous y étions venus. Plus de femme de chambre ni de fille de cuisine : une vieille ménagère, quelquefois, venait l'aider. Le pis, c'est qu'il avait fallu aussi remercier la gentille petite institutrice, si blonde, aux yeux de mer, et qui, sans doute, alla « continuer » ailleurs, avec les histoires de contes de fées que nous lui avons fait aimer, d'autres petites buses comme nous.

IV

BRUGES ! du songe, du sommeil, de la gloire, de l'oubli... La dalle sous laquelle s'éternise le cœur dormant des vieilles Flandres... Un reliquaire d'or et d'émaux avec l'os et la substance décomposée de la grande humanité du xiv^e.

Bruges ! des canaux, des églises, d'antiques palais, des maisons en dentelles, le Beffroi. Le carillon surtout ! cette volière d'or d'où s'essore à coups réguliers un vol d'oiseaux d'or, de lumière et de diamant ! Des siècles qui se lèvent au fil des eaux comme d'un miroir magique. Des noms doux comme des violes, le Lac d'amour, le quai du Rosaire, si mélancoliques et si tendres... Des ombres qui glissent, des voix éteintes, des bruits de chapelets égrenant les heures mystiques... Et l'eau soupire sous les arches des ponts ; des feuillages de saules

pleurent le long des murailles ; il passe de furtives figures aux plis de longs manteaux, des princesses, des martyres, des saintes peut-être.

Bruges ! Et dans un dédale de petites rues au cœur d'un vieux quartier, la grande maison familiale sous clef et qui, une après-midi de la fin de mai, se rouvrait : une maison comme tant d'autres de la vieille ville, avec une façade en décor Louis XVI plaqué sur l'architecture originelle, comme par-dessus le bonnet à ruchés d'une grand'mère on mettrait les fleurs et les plumes d'un chapeau à la mode... Cela avait formé deux logis greffés l'un sur l'autre, avec l'arborescence moderne éployée à l'espalier des siècles, comme en une petite honte des vieilles briques où avaient vécu les ancêtres... Le brave grand-père à maman, en rajeunissant la maison, n'avait fait, au surplus, qu'imiter la manie des bourgeois de son temps qui, par vanité et bon ton, maçonnaient tout vif le passé dans des in-pace stylisés au goût du jour.

La maison des aïeules, la maison où, le long des escaliers raides, avait glissé leur traîne de six aunes, aux brocarts brochés d'onces, de

griffons et de licornes, n'avait gardé intact, à travers ses mutilations, que son pignon d'arrière d'un pur gothique à hautes fenêtres lancéolées, et qui se reflétait dans l'eau du canal coulant au pied.

Quel caprice de jeune femme aux grâces d'autrefois avait fait fleurir là-dessus, un siècle plus tard, le chef-d'œuvre délicat d'une exquise petite bretèche de style renaissance, une vraie petite vitrine à bijoux pour poupées, toute ramusculée comme un cep de pierre et qui peut-être avait enchâssé, dans ses vitres à meneaux de plomb, le fin joyau d'une beauté célèbre en son temps ? Personne n'était plus là pour le dire : les vitraux, mitraillés par les polissons du quai, avaient en partie disparu et l'araignée tissait sa toile dans les croisillons...

Maman, là-bas, dans la petite maison de Hollande, s'était décidée d'une fois. Elle-même avait aidé Nouche à faire les malles, comme pour fuir plus vite le désastre de sa vie ruinée. Mère-grand avait été la plus difficile à emporter. Maintenant qu'on partait, elle se désolait sur ce beau pays de canaux et de canards « où il y avait de si jolis moulins à vent et qu'elle ne



reverrait plus, » etc... Juste le contraire de l'antienne antérieure.

En nous y mettant toutes, nous parvînmes à la hisser dans un des trois carrosses qu'elle occupa à elle seule avec les innombrables sacoches, petits paniers et petits paquets mal ficelés où elle avait entassé ses fioles, ses bonbonnières, ses miroirs, ses houppes à poudre de riz, ses bibelots d'étagère, ses boîtes à bijoux, ses petits pots, ses jeux de cartes, ses Mémoires de M^{me} de Maintenon et M^{lle} de La Vallière.

Et puis ç'avaient été les grands pays verts à travers les portières du train, les pâturages sans fin avec les petits saules et les familles de moulins, depuis les gros comme des tours et les petits comme des moulins à poivre, et les belles fermes à toits de paille peignés comme des cheveux et les canaux filant droit et bloqués de bateaux autour desquels rame la flottille des canards à tête bleue...

Aux stations, des échappées sur des villes propres, lisses, savonnées, avec des ponts par-dessus des rues d'eau sans quais ou lisérés de minuscules trottoirs, avec ailleurs des quais fleurant le hareng saur et accotés de petites

berges vertes, avec des enfilées de petites maisons à pignons en dents de scie, en proues de navire, en caracolements d'escargots et où, très loin, il passe une petite bonne femme à tire-bouchons de cuivre et jaquette à basques flottantes et qui va et qui revient sur ses pas... Et de nouveau ensuite la grande plaine, les fermes feutrées de paille et qui ont l'air de petites arches de Noé, les champs de jacinthes et de tulipes à l'infini, un air de petite Chine et, quand on a dépassé Haarlem, Delft, Rotterdam, l'énorme pont métallique par-dessus le clapotement bourru du Moordyk...

Ah ! notre saisissement quand, tout ce cinéma défilé, l'écho de nos pas enfin s'éveilla de la grande maison familiale aux escaliers plongeant dans notre passé d'enfance et où quelqu'un, du fond des chambres, semblait venir au-devant de nous pour nous faire le signe de bienvenue !

Nous l'avions quittée il y a si longtemps, entraînées toutes petites dans la course aux millions de papa ! A peine nous l'avions connue. Un vieil homme qui jardinait au Béguinage en avait pris soin pendant tout le temps de

l'absence. Notre grand'tante, la béguine, arrivait apporter du buis bénit un des jours de la semaine des Rameaux ; tous les bénitiers devant les lits en étaient garnis ; et puis la porte retombait sur cette pieuse attention jusqu'à l'année suivante.

Maman, qui gardait au verrou ses sentiments, ne put cette fois nous les dissimuler. Tandis que nous aidions la bonne Nouche à défaire les malles, elle voulut faire toute seule le tour des chambres. Sans doute elle y retrouva, avec les « moutons » roulés dans les coins, les poussières de ses anciens bonheurs, petits tas de plumes et de fleurs sèches dormant derrière les portes closes et que les portes rouvertes font envoler... Nous ne possédions aucun portrait du temps où elle avait été jeune et belle ; la miniature qu'un peintre brugeois avait faite d'après ses seize ans de jeune fille, elle l'avait donnée en se mariant à son mari, comme elle devait lui donner sa fortune et tout. Mais Nouche, avec l'air d'adoration qu'elle avait en parlant d'elle, nous assurait qu'elle avait été vraiment l'une des « jolies demoiselles » des grandes familles de la ville. Elle avait ren-

contré papa à un bal du gouverneur ; papa, qui était ingénieur, avait été délégué par la France, son pays natal, à un congrès technique qui s'était tenu à Bruges et où il s'était particulièrement signalé. Sa séduction naturelle conquiert tout de suite un cœur qui n'avait point battu encore. Maman avait perdu très jeune sa mère ; son père était mort ensuite, la laissant aux soins du grand-père, homme mélancolique et doux, demeuré seul dans la vie avec une grande fortune qu'il ne dépensait pas et dont elle allait hériter bientôt.

M. Roeland, mon aïeul, n'avait mis qu'une condition au mariage : c'est que le jeune ménage continuerait à habiter avec lui le vieil hôtel patrimonial jusqu'à sa mort. Maman m'avait eue au bout de deux ans de mariage ; Luce lui était venue deux ans après... aveugle !

D'un ardent espoir, on l'avait baptisée de ce nom clair et augural qui sembla alors annoncer la résurrection de ses pauvres yeux. Hélas ! les paupières restèrent levées, comme par un miracle émouvant qui lui faisait chercher toujours la lumière au-dessus d'elle, mais les yeux ne virent point... ne devaient jamais voir... Une

des tantes de maman aussi était née aveugle... Une autre, celle qui peignait, avait vu se fermer les yeux de son enfant, au sortir du berceau... Ah ! l'affreuse chose, ma pauvre Luce expiant une tare d'hérédité lointaine et devenant le malheur de la maison !

Les grandes tragédies ne sont pas plus terribles. Maman, dans son désespoir, eut des crises dont elle se remit difficilement. Papa, lui, si fier de sa beauté, si sûr de sa destinée et que la fortune avait servi jusque-là, se sentit frappé dans son orgueil. Et ce fut Luce la victime doublement victimée. Il eut la rancune des conquérants pour ce qui déjoue l'ordre par eux-mêmes prescrit aux destins. Il en vint presque à détester la petite infirme qui étendait un signe de déchéance sur sa race.

J'ai peur d'aller jusqu'au bout de ma pensée : je craindrais trop d'avoir à conjecturer que ce fut l'origine aussi de son détachement pour la mère innocente et injustement frappée... Quand, un peu plus tard, il s'éloigna de nous, des parts de son cœur s'étaient glacées ; celle qui restait sensible par intermittences le ramenait vers mère-grand, sa mère, venue ha-

biter avec nous, et que rien jamais ne put émouvoir.

La mort qui avait frappé à ses côtés son mari comme elle avait frappé grand-père dans ses enfants, tout à coup nous le prit lui-même. Le doux vieillard, un matin, ne s'éveilla plus ; maman peut-être le pleura ; papa plutôt se sentit délivré, maintenant que nulle contrainte ne le retenait plus dans la vieille maison.

La mort ! Je frissonne en écrivant l'affreux mot, à l'idée que, si petites, nous vivions déjà comme dans un cimetière aux croix sans nombre... Et n'était-ce pas elle aussi qui, de ses doigts froids, avait touché les yeux de Luce ? Elle qui maintenant détachait de nous notre père ? Peut-être déjà en ce temps avait-il cherché, trouvé ailleurs l'oubli...

Mais silence ! Je ne veux songer qu'à l'infini tourment de celle qui, désormais, fut seule pour supporter le poids d'une si lourde infortune. Je connus depuis son calvaire, et de quel glaive son pauvre cœur resta martyrisé... Maman ! maman ! après tant de temps, je ne puis toucher à vos plaies qu'avec des mains où il semble que vos épines, à leur tour, sont entrées...



V

OCE premier jour dans la maison morte où nous errions sans nous retrouver, et où maman là-haut avait voulu s'enfermer; enfermée avec ses souvenirs, parmi les ombres ! Elle n'en redescendit que le lendemain. Je me rappelle la bordure rouge de ses yeux comme si les larmes les avaient brûlés... Et puis, avec les jours, nous venait la joie amusée, la petite peur aussi du mystère de toutes ces chambres qui, tout un temps, n'avaient plus vécu et qui, à présent, avaient des voix, des pas, des visages vivants qui étaient nous... En passant devant les miroirs surtout, nous avions le saisissement de ne pas nous reconnaître. Nous ne pouvions nous habituer tout de suite non plus à parler à haute voix ; nos cris nous effrayaient comme des échos.

Il est certain que la maison ne ressemblait

l'absence. Notre grand'tante, la béguine, arrivait apporter du buis bénit un des jours de la semaine des Rameaux ; tous les bénitiers devant les lits en étaient garnis ; et puis la porte retombait sur cette pieuse attention jusqu'à l'année suivante.

Maman, qui gardait au verrou ses sentiments, ne put cette fois nous les dissimuler. Tandis que nous aidions la bonne Nouche à défaire les malles, elle voulut faire toute seule le tour des chambres. Sans doute elle y retrouva, avec les « moutons » roulés dans les coins, les poussières de ses anciens bonheurs, petits tas de plumes et de fleurs sèches dormant derrière les portes closes et que les portes rouvertes font envoler... Nous ne possédions aucun portrait du temps où elle avait été jeune et belle ; la miniature qu'un peintre brugeois avait faite d'après ses seize ans de jeune fille, elle l'avait donnée en se mariant à son mari, comme elle devait lui donner sa fortune et tout. Mais Nouche, avec l'air d'adoration qu'elle avait en parlant d'elle, nous assurait qu'elle avait été vraiment l'une des « jolies demoiselles » des grandes familles de la ville. Elle avait ren-

contré papa à un bal du gouverneur ; papa, qui était ingénieur, avait été délégué par la France, son pays natal, à un congrès technique qui s'était tenu à Bruges et où il s'était particulièrement signalé. Sa séduction naturelle conquiert tout de suite un cœur qui n'avait point battu encore. Maman avait perdu très jeune sa mère ; son père était mort ensuite, la laissant aux soins du grand-père, homme mélancolique et doux, demeuré seul dans la vie avec une grande fortune qu'il ne dépensait pas et dont elle allait hériter bientôt.

M. Roeland, mon aïeul, n'avait mis qu'une condition au mariage : c'est que le jeune ménage continuerait à habiter avec lui le vieil hôtel patrimonial jusqu'à sa mort. Maman m'avait eue au bout de deux ans de mariage ; Luce lui était venue deux ans après... aveugle !

D'un ardent espoir, on l'avait baptisée de ce nom clair et augural qui sembla alors annoncer la résurrection de ses pauvres yeux. Hélas ! les paupières restèrent levées, comme par un miracle émouvant qui lui faisait chercher toujours la lumière au-dessus d'elle, mais les yeux ne virent point... ne devaient jamais voir... Une

l'absence. Notre grand'tante, la béguine, arrivait apporter du buis béni un des jours de la semaine des Rameaux ; tous les bénitiers devant les lits en étaient garnis ; et puis la porte retombait sur cette pieuse attention jusqu'à l'année suivante.

Maman, qui gardait au verrou ses sentiments, ne put cette fois nous les dissimuler. Tandis que nous aidions la bonne Nouche à défaire les malles, elle voulut faire toute seule le tour des chambres. Sans doute elle y retrouva, avec les « moutons » roulés dans les coins, les poussières de ses anciens bonheurs, petits tas de plumes et de fleurs sèches dormant derrière les portes closes et que les portes rouvertes font envoler... Nous ne possédions aucun portrait du temps où elle avait été jeune et belle ; la miniature qu'un peintre brugeois avait faite d'après ses seize ans de jeune fille, elle l'avait donnée en se mariant à son mari, comme elle devait lui donner sa fortune et tout. Mais Nouche, avec l'air d'adoration qu'elle avait en parlant d'elle, nous assurait qu'elle avait été vraiment l'une des « jolies demoiselles » des grandes familles de la ville. Elle avait ren-

contré papa à un bal du gouvernement jaja qui était ingénieur, avait été télégné par la France son pays natal, à un congrès technique qui s'était tenu à Bruges et qui il était particulièrement signalé. Sa séduction naturelle conquit tout de suite un cœur qui n'avait point battu encore. Maman avait perdu ses jeune et mère ; son père était mort ensuite, la laissant aux soins du grand-père, homme mélancolique et dur, demeuré seul dans la vie avec une grande fortune qu'il ne dépensait pas et dont elle allait hériter bientôt.

M. Roeland, mon aïeul, n'avait mes qu'une condition au mariage : c'est que le jeune ménage continuerait à habiter avec lui le vieil hôtel patrimonial jusqu'à sa mort. Maman m'avait eue au bout de deux ans de mariage ; Luce lui était venue deux ans après... aveugle !

D'un ardent espoir, on l'avait baptisée de ce nom clair et augural qui sembla alors annoncer la résurrection de ses pauvres yeux. Hélas ! les paupières restèrent levées, comme par un miracle émouvant qui lui faisait chercher toujours la lumière au-dessus d'elle, mais les yeux ne virent point... ne devaient jamais voir... Une

des tantes de maman aussi était née aveugle... Une autre, celle qui peignait, avait vu se fermer les yeux de son enfant, au sortir du berceau... Ah ! l'affreuse chose, ma pauvre Luce expiant une tare d'hérédité lointaine et devenant le malheur de la maison !

Les grandes tragédies ne sont pas plus terribles. Maman, dans son désespoir, eut des crises dont elle se remit difficilement. Papa, lui, si fier de sa beauté, si sûr de sa destinée et que la fortune avait servi jusque-là, se sentit frappé dans son orgueil. Et ce fut Luce la victime doublement victimée. Il eut la rancune des conquérants pour ce qui déjoue l'ordre par eux-mêmes prescrit aux destins. Il en vint presque à détester la petite infirme qui étendait un signe de déchéance sur sa race.

J'ai peur d'aller jusqu'au bout de ma pensée : je craindrais trop d'avoir à conjecturer que ce fut l'origine aussi de son détachement pour la mère innocente et injustement frappée... Quand, un peu plus tard, il s'éloigna de nous, des parts de son cœur s'étaient glacées ; celle qui restait sensible par intermittences le ramenait vers mère-grand, sa mère, venue ha-

biter avec nous, et que rien jamais ne put émouvoir.

La mort qui avait frappé à ses côtés son mari comme elle avait frappé grand-père dans ses enfants, tout à coup nous le prit lui-même. Le doux vieillard, un matin, ne s'éveilla plus ; maman peut-être le pleura ; papa plutôt se sentit délivré, maintenant que nulle contrainte ne le retenait plus dans la vieille maison.

La mort ! Je frissonne en écrivant l'affreux mot, à l'idée que, si petites, nous vivions déjà comme dans un cimetière aux croix sans nombre... Et n'était-ce pas elle aussi qui, de ses doigts froids, avait touché les yeux de Luce ? Elle qui maintenant détachait de nous notre père ? Peut-être déjà en ce temps avait-il cherché, trouvé ailleurs l'oubli...

Mais silence ! Je ne veux songer qu'à l'infini tourment de celle qui, désormais, fut seule pour supporter le poids d'une si lourde infortune. Je connus depuis son calvaire, et de quel glaive son pauvre cœur resta martyrisé... Maman ! maman ! après tant de temps, je ne puis toucher à vos plaies qu'avec des mains où il semble que vos épines, à leur tour, sont entrées...



V

OCE premier jour dans la maison morte où nous errions sans nous retrouver, et où maman là-haut avait voulu s'enfermer; enfermée avec ses souvenirs, parmi les ombres ! Elle n'en redescendit que le lendemain. Je me rappelle la bordure rouge de ses yeux comme si les larmes les avaient brûlés... Et puis, avec les jours, nous venait la joie amusée, la petite peur aussi du mystère de toutes ces chambres qui, tout un temps, n'avaient plus vécu et qui, à présent, avaient des voix, des pas, des visages vivants qui étaient nous... En passant devant les miroirs surtout, nous avions le saisissement de ne pas nous reconnaître. Nous ne pouvions nous habituer tout de suite non plus à parler à haute voix ; nos cris nous effrayaient comme des échos.

Il est certain que la maison ne ressemblait

pas aux autres maisons : elle avait gardé tous les meubles du temps où grand-père l'occupait, où maman y avait passé sa vie d'enfant et de jeune femme. Des berceaux, des lits qui n'avaient plus été refaits, des pièces où traînaient encore nos jouets brisés, de la vie cassée net par les brusques départs, on ne sait quoi qui faisait penser à des gestes qui, après nous, s'étaient endormis.

Nous eûmes, Luce et moi, la même impression. « La maison de la Belle au bois dormant ! » nous écriâmes-nous. Peut-être la princesse était là quelque part sur son grand lit de parade où le prince viendrait l'éveiller un jour ! Nous avons parcouru toutes les chambres : une seule était restée fermée et la clef ne s'était pas retrouvée au trousseau. Sûrement c'était là. L'œil au trou de la serrure, Luce derrière moi tenant ma main dans les deux siennes, j'avais pu voir, dans la pénombre, la retombée des rideaux d'un lit. Pourquoi Nouche, un matin, eut-elle l'idée de faire sauter la serrure ? Jamais je ne fus plus désappointée : le lit n'avait pas même de matelas !

Notre petite folie d'ailleurs trouva une ex-

plication qui nous parut toute naturelle : c'est que le prince avait déjà passé. La princesse et lui étaient partis pour leur royaume quelque part et ils avaient emporté les matelas avec les draps de dentelles et tout le reste. Je barbouillai même une aquarelle où on voyait la princesse monter dans le carrosse sur lequel on les chargeait. Le prince, lui, se tenait à côté du cocher. J'y mis tant de couleur qu'il fallut renouveler tous les petits pains de la boîte. Je confesse d'ailleurs que les grands tabliers qui me descendaient jusqu'aux pieds en eurent leur part aussi.

Nous avions repris au second étage nos chambres d'enfance; celle de Nouche joignait le nôtre; mère-grand, au-dessous de nous, se partageait avec maman l'appartement occupé autrefois par elle et papa. Nos fenêtres à toutes s'ajouraient, devant, sur une petite rue tournante bordée d'anciennes maisons à hauts pignons dentelés et qui, à droite et à gauche, tournaient avec la rue comme fait une ronde d'enfants se tenant par la main... Les passages qui de chez nous communiquaient avec le vieux logis gothique ayant été maçonnés ou fermés avec des planches.

celui-ci, de l'autre côté de notre vie, demeurerait pour nous le désirable inconnu dont bientôt s'affriola notre curiosité. Jamais on ne nous avait permis d'y jouer, étant plus petites.

Il nous restait seulement le souvenir confus de pièces à plafonds caissonnés et dont les fenêtres s'ouvraient sur le canal. C'étaient les saules et les lilas, la petite bretèche surtout, avec son air de petite maison de poupée, qui nous faisaient envie en ce temps-là !

Il ne nous restait plus maintenant, quand Nouche nous conduisait entendre vêpres, que la petite consolation de regarder du parapet du pont, un peu plus loin, ce joli bijou des âges. Nouche, mystérieusement, un jour nous avait conté l'histoire d'une dame que son mari, oh ! il y avait du temps ! avait par jalousie enfermée dans cette logette... Or cette dame avait les cheveux si longs que, pour les peigner, elle était obligée d'ouvrir la fenêtre et de les laisser pendre jusque dans le canal... Et comme ça, une fois, le fils du serrurier, en s'y suspendant comme à une échelle de soie, était monté faire sauter la clef dans la serrure et l'avait délivrée.

Nous ne cessions pas de lui faire recommencer

ce conte fou : plus c'était invraisemblable et plus nous y croyions. Un petit serrurier, un garçon de si petite provenance chiffonnait bien un peu notre goût des beaux habits de fil d'or et d'argent : nous eussions préféré un fils de prince. Mais, après tout, c'était peut-être un déguisement et nous finîmes par l'appeler le Prince-sans-nom non-sans-cœur. La dame continua à s'appeler simplement la Dame.

Maman, je dois dire, nous en voulait plutôt de ce penchant aux idées futiles, qu'elle jugeait irréligieuses. Depuis ses malheurs, elle avait été prise d'un réveil de sa foi ancienne : celle-ci, ondoyée au flot secret de ses larmes, en fut comme rebaptisée. Les grandes souffrances solitaires ont besoin d'être partagées avec Dieu, qui est toujours aux écoutes des sanglots. Même les plus oublieuses en viennent alors à se rappeler que le chemin de l'église est aussi celui des trois vertus en qui s'accomplit le devoir chrétien... En en recouvrant une, peut-être sentit-elle se raviver les racines de la seconde et, par la charité, inclina-t-elle au pardon, cette vertu suprême des malheureux.

Nous savions, au surplus, par Nouche que



nous étions menacées d'être mises, sévèrement cette fois, aux études. Elle nous avait bien obtenu un sursis jusqu'après les vacances, mais rien ensuite ne pouvait plus nous empêcher d'aller user nos robes sur les bancs de l'école. Pour nous, qui avons pratiqué la sainte ignorance des petits pauvres en compagnie de gouvernantes et d'institutrices qui finissaient par devenir aussi ignorantes que nous, ce fut comme le suspens des pires châtements. Qu'est-ce que nous avons fait pour mériter cela ?

— Non, non ! Nouche ! lui disions-nous en nous jetant dans ses bras, autant nous mettre en prison !

Dans notre ignorance de tout, nous étions persuadées qu'on n'envoyait aux écoles que les petits vagabonds. Nos fables nous avaient si bien troublé l'esprit qu'entre la vie et nous s'allongeait tout le ruban de pays qui va des parades chimériques à la réalité en sabots. Nous avons vécu dans le songe d'un joli palais aux verrières en couleur, où tout nous avait apparu à rebours du sens vrai des choses qu'il nous faudrait bien connaître un jour. Un chien était pour nous Brisquet et Cabriolet ou la

petite Pouffe ; tous les chats étaient le chat Botté ou la chatte Blanche ; l'Oiseau bleu limitait notre savoir en ornithologie ; nous connaissions Dame Biche et Beau Minois, Ourson et la petite Souris grise, Minet bleu et Louvette. Nous avons, pour tout le reste, l'ignorance de deux petites Papoues.

Ah ! mon Dieu ! et mes cahiers de dessins qu'il me faudrait abandonner ! Et ma boîte à couleurs ! Et mes poupées surtout, les poupées dont le goût, depuis un peu de temps, m'avait reprise comme une petite maternité et que je pomponnais avec les chiffons de mare : poupées petite fille, poupées grande dame, poupées fée, poupées Cendrillon, petites marionnettes bariolées que, d'une croque d'étoffe et d'une enfilée d'aiguille, j'animais d'une illusion de vie !

Nous fûmes très malheureuses toute une semaine, après quoi nous n'y pensâmes plus. Nous y pensâmes d'autant moins qu'il nous échut une grande joie défendue... Nous nous amusions quelquefois à frapper de petits coups dans le mur de notre chambre : c'était comme un appel aux ombres qui vivaient de l'autre côté, dans l'inconnu de la demeure des ancêtres,

Nous restions ensuite tout un temps le souffle suspendu, à écouter si rien ne répondait. Or, voilà qu'un jour, comme nous faisons toc toc, on se mettait à frapper là-bas, loin, très loin, comme du fond d'un autre monde...

Quelle secousse pour nous ! Le cœur battant, nous nous mîmes à crier follement après Nouche, mais sans qu'elle arrivât tout de suite. Alors de toutes nos forces, et plus mortes que vives, collant nos bouches aux briques, nous demandâmes s'il y avait quelqu'un de vivant de l'autre côté du mur, et une voix très faible enfin nous répondit quelque chose que nous ne comprîmes pas.

Presque aussitôt après, Nouche entra dans la chambre et comme, encore toutes remuées, nous lui racontions le prodige, elle ne put garder son sérieux et nous dit en riant :

— Eh bien, mes enfants, venez avec moi... Vous en pourrez juger par vous-mêmes. J'ai les clefs.

Et, en effet, elle les avait dans la main. Man les lui avait données en lui permettant de nous mener jouer dans une des chambres. Nous eûmes un cri :

— Méchante Nouche ! c'était donc toi !

VI

IL sembla que quelque chose, par sa faute, s'était brisé en nous. Nous n'avions plus peur maintenant, plus la même peur : c'était bien moins amusant !

Nouche, avec l'une des clefs, ouvrit une porte au fond d'un cabinet : moi, je la tenais par la robe et à la fois tirais Luce après moi. La porte, avec une différence de niveau, livra passage dans la chambre de laquelle Nouche nous avait répondu, et cette chambre, à son tour, nous donna la communication de l'escalier. Oh ! alors, quel émerveillement quand ma main se posa sur les sculptures de la rampe pareilles aux fruits et aux feuillages d'un espalier ! A peine je pouvais les voir : c'était comme une autre lumière qui coulait à travers les petites vitres vertes, une lumière d'un autre temps et qui avait plus de trajet à faire pour descendre

éclairer sous nos pas tout le silence d'une demeure où on ne marchait plus depuis si longtemps... Accrochée à moi, Luce à petite voix basse soufflait :

— Disons nos prières, Sésé...

Moi qui ne pensais qu'à ce que j'avais sous les doigts, je criais :

— O Luce, j'en ai les mains pleines !

Une marche manquait. Je tombai ; je crus tomber de la hauteur de plusieurs siècles. Luce roula sur moi. Nouche, en riant, plongeait dans nos quatre petites jambes pour nous remettre debout.

Nous n'avancâmes plus ensuite qu'en tâtonnant du bout du pied. Des portes étaient fermées et voilà que tout à coup, en passant devant l'une d'elles, Nouche avait plus peur que nous-mêmes.

— Non ! non ! s'écria-t-elle, je n'ouvrirai pas celle-là ! C'est là qu'on a caché la petite sirène ! Une fois des hommes de la mer l'ont apportée : elle vivait encore ! C'était une toute petite femme avec une queue de poisson : elle s'était fait prendre dans un filet.

Si j'avais seulement pu apercevoir le bout de

la queue par le trou de la serrure ! Mais rien, un trou noir... D'ailleurs, toutes les clefs étant perdues, Nouche ne put pas plus retrouver celle-là que celle qui fermait la petite maison sur l'eau : c'est ainsi que nous appelions la bretèche où la dame peignait ses longs cheveux. Luce disait comme en songe :

— Il y a un petit banc près de la fenêtre, avec un peigne long comme un râteau... Et il y a aussi un miroir... Et le visage de la dame est resté enfermé dans le miroir... Ah ! il y a aussi une petite armoire où elle mettait de la galette, le dimanche.

— Non, disait Nouche sérieusement : cette dame était bien trop triste pour manger des galettes.

Nouche, ayant ouvert la fenêtre de la grande pièce pour chasser l'odeur de la moisissure, ce fut toute la vie chaude du printemps qui, d'une fois, entra.

Sous nous, au fond du canal noir, la tache de nos visages s'encadrait parmi les reflets d'argent d'un feuillage de saule. Un peu plus loin, écornée par les touffes de lilas, c'était l'arche du pont qui enjambait le canal et se reflétait aussi. Les toits des maisons, à l'entour, effeuil-

laient des pétales de grands coquelicots. Et une petite vapeur déjà montait, cette vapeur d'après-midi, diaphane et lilas, qui est comme une housse que Bruges tire sur soi sitôt que le soleil décline.

Moi, une enfant qui avait vu sans tressaillir les grands paysagistes du Musée de La Haye, je fus là alors, avec un petit cri émerveillé à la gorge, devant ce bout de paysage chimérique fait d'une flaque d'eau, d'une maçonnerie de pont aux briques roses et de ce rouge en fleur des hauts toits, comme quelqu'un qui découvre le sens de sa vie.

Une vieille femme, qui avait bien cent ans, vint à sa fenêtre et leva les bras au ciel en nous voyant. Un vieil homme, en casaque olive, assis sur la berge, se tenait immobile au bout d'une ligne et pêchait. Un gros chat roux, en boule près de lui, attendait que le poisson frétilât au bout de la ligne pour le happer. Peut-être ils avaient toujours été là. Nous nous les figurions comme des créatures humaines vivant d'une vie de songe, aux profondeurs d'un miroir... Et puis quelqu'un jeta une eau ménagère, tout se brouilla.

Mais voilà qu'à l'opposé, par delà la rive du canal, un grand jardin ombreux comme un parc se clôturait d'un vieux mur drapé d'une chape de lierre. Une pelouse montait ; derrière un marronnier s'apercevait la maison, une maison à un étage, blanchie au lait de chaux, avec des volets verts et un grand rosier en espalier à la façade. Dans le clair printemps, avec ses volets verts fermés, elle avait l'air de dormir... Personne ne semblait l'habiter : elle ressemblait à une maison veuve d'un ancien bonheur... Ah ! il y avait aussi, sur la même berge, dans un jardin grand comme un mouchoir de poche, un petit garçon pâle qui se mirait au fond d'une grosse boule de métal en faisant des grimaces.

Un vent léger passa, secouant, comme les grosses gouttes d'une pluie musicale, la volée des notes du carillon. Ce fut la joyeuse chanson d'enfance, la chanson des oiseaux qui, de là-haut, du grand beffroi sourcilleux, avait bercé nos berceaux !

Luce tendit les mains :

— C'est comme s'il pleuvait des petites plumes de nid !

Un nid dans la main d'un géant ! Et quand



la main s'ouvre, l'affolement des trilles et des vocalises et des arpèges tout le long de l'échelle des tons, comme des oiseaux délivrés ! Et cela bat des ailes, s'égaille, descend en ondée cristalline, s'abat sur les toits, crépite aux vitres, remonte, tinte en sonneries d'alleluia...

La porte de la volière battit dans un coup de gong : il n'y eut plus qu'un murmure, le bruissement d'une harpe, la mort frêle d'un cristal...

— Mes enfants, voici le soir qui tombe ! fit Nouche.

L'heure des saluts sonnait aux paroisses. Heure aussi des sabots, petits sabots d'enfants, lourds sabots d'ouvriers, lents sabots traînés de vieilles femmes et qui se mettent à tricoter la chape de silence où tantôt s'endormira la ville... Bruit des dernières heures du jour comme un reste de mouture filtré de la trémie quand la meule va cesser de tourner... L'un après l'autre gelottaient les angélus des chapelles et des couvents, se répondant de clocher en clocher, jeunes angélus des maisons de novices, angélus enroués des vieilles églises, angélus à mains jointes par-dessus l'ombre et le silence, angélus balbutiés comme des prières, toute l'âme religieuse de Bruges...

VII

UNE après-midi, le cousin Oliva, lointain rameau espagnol de l'arbre généalogique à maman, et personnage mystérieux, arrivait donner un petit coup de sonnette. C'était l'original de la famille : on racontait qu'à la nuit on le voyait passer, en manteau couleur de muraille, une guitare sous le bras. Il se coula dans l'entre-bâillement de la porte, demanda maman ; elle était à vêpres, à Saint-Jacques. Il posa un doigt sur sa bouche :

— Bon ! c'est moi, ne dites rien... Je repasserai.

Huit jours s'écoulèrent et comme le poisson donne une petite touche à la mie de pain dans le bocal, le cousin de nouveau s'en venait donner un petit coup de sonnette. Ce fut maman, cette fois, qu'il trouva dans le vestibule.

— Ma cousine !... C'est moi : je passais.

Il y avait bien huit ans qu'ils ne s'étaient revus et de son air de revenant, la mine hallucinée, grand, maigre, cassé, le nez en pince de homard sous un œil rond de nyctalope, la moustache en crocs d'un hidalgo du vieux temps, il arrivait la surprendre, sans marquer plus d'émotion que s'ils s'étaient vus la veille. C'était le type brun de la lignée, avec la peau en cuir de Cordoue de quelque vague ancêtre, reître, grand inquisiteur ou sbire, venu à la suite des armées du roi Philippe dans les provinces basses. Il se tut un petit temps, et puis, remuant ses poils de moustache, sans parler tout de suite, il finissait par dire d'un air en dessous :

— Votre grand-père portait une robe de chambre ramagée qui le faisait ressembler à un mage de vieux tableau.

Personne n'aurait pu dire à quoi rimait cette évocation du grand-père. Je fis un mouvement qui attira son attention. En m'apercevant, les cheveux courts et bouclés, dans ma longue robe de chambre bleue, il étira démesurément le cou, comme un dindon à visage humain, et, avec un effroi sacré, s'écria :

— L'aaange !

Ce fut si imprévu que maman se tourna tout d'une pièce de mon côté et me regarda comme s'il m'avait poussé, en effet, des ailes... Moi, je regardais mes mains, qui étaient plutôt un peu tachées.

— C'est Elsée, rectifia maman, pincée.

— Oh ! oh ! Elsée, vous dites ? L'ange peut-être aussi s'appelait Elsée ! Ne dites pas non ! il y a des choses si étonnantes !

Tout en hachant menu ses paroles, il avait monté les trois marches derrière maman, sans cesser de me regarder avec ses lents battements de paupières d'oiseau de proie. Maman ensuite le faisait entrer dans le grand salon du rez-de-chaussée, tout noir à cause des volets qu'on n'ouvrait jamais.

— Oh ! excusez-moi, dit-elle, je ne savais pas que les volets étaient fermés. Nous vivons là-haut, n'est-ce pas ? Je ne viens jamais ici. Je vais faire ouvrir.

Le cousin Oliva lui toucha le bras.

— S'il est toujours là, c'est bien inutile : je le verrais dans la nuit.

On ne savait pas à quoi se rapportaient ses

paroles. Je le regardais se détachant dans sa redingote à basques longues sur la pénombre de la vaste pièce où la coulée de jour entrée par la porte entr'ouverte, avivait le blanc des housses de toile aux fauteuils. Une seconde il s'immobilisait, les yeux fixés sur un des trumeaux, tandis que maman poussait elle-même le volet, et puis il faisait un grand geste désespéré.

— Oh ! oh ! le Memling ! gémit-il enfin d'une voix sourde qui sembla monter d'un puits, l'*Annonciation* du divin Memling ! Votre grand-père, un jour, l'avait rapportée de Rome... de Rome... Il y a dix ans elle était encore là ! Ne dites pas, ne dites rien... Là ! Là ! Elle était là, et elle n'y est plus !

La voix baissa, presque confidentielle :

— Il n'y en avait qu'un au monde, aussi beau, mon Memling à moi, ma Madone ! Mais silence, silence !... Tous les autres sont faux, tous, tous !

Soudain il se redressait et de toute sa hauteur considérait maman, terrible, l'air d'un justicier :

— Eh bien, j'ai le droit de vous demander :

où est-il, ce trésor de la famille ? Qu'en avez-vous fait ?

Le visage de maman eut une brève crispation : elle jeta la tête en arrière, faisant face altièrement à l'homme qui osait toucher aux deuils de sa vie.

— Il y avait ici autrefois d'autres choses encore, fit-elle, comme elle eût dit :

— Il y avait ici autrefois un mari que j'aimais et qui m'a quittée.

Un pan du passé se leva : je revis comme au fond d'un nuage le beau tableau fleuri, avec sa Vierge en bleu et l'ange aux cheveux bouclés, à la tunique flottante, l'ange qui était moi. Maman une seconde avait fermé les yeux, rien qu'une seconde pendant laquelle peut-être, elle aussi, revécut les grands souvenirs... Et c'était bien comme le cousin avait dit : le bon M. Roeland, trois fois en dix ans, dans sa grande berline de voyage, s'en était allé, comme les pèlerins à bourdons et à coquilles, demander la bénédiction du pape, ramenant à chaque retour des marbres, des bijoux, des étoffes rares, des Raphaëls, des Titien et ce Memling aussi, devant lequel Nouche

paroles. Je le regardais se détachant dans sa redingote à basques longues sur la pénombre de la vaste pièce où la coulée de jour entrée par la porte entr'ouverte, avivait le blanc des housses de toile aux fauteuils. Une seconde il s'immobilisait, les yeux fixés sur un des trumeaux, tandis que maman poussait elle-même le volet, et puis il faisait un grand geste désespéré.

— Oh ! oh ! le Memling ! gémit-il enfin d'une voix sourde qui sembla monter d'un puits, l'*Annonciation* du divin Memling ! Votre grand-père, un jour, l'avait rapportée de Rome... de Rome... Il y a dix ans elle était encore là ! Ne dites pas, ne dites rien... Là ! Là ! Elle était là, et elle n'y est plus !

La voix baissa, presque confidentielle :

— Il n'y en avait qu'un au monde, aussi beau, mon Memling à moi, ma Madone ! Mais silence, silence !... Tous les autres sont faux, tous, tous !

Soudain il se redressait et de toute sa hauteur considérait maman, terrible, l'air d'un justicier :

— Eh bien, j'ai le droit de vous demander :

où est-il, ce trésor de la famille ? Qu'en avez-vous fait ?

Le visage de maman eut une brève crispation : elle jeta la tête en arrière, faisant face altièrement à l'homme qui osait toucher aux deuils de sa vie.

— Il y avait ici autrefois d'autres choses encore, fit-elle, comme elle eût dit :

— Il y avait ici autrefois un mari que j'aimais et qui m'a quittée.

Un pan du passé se leva : je revis comme au fond d'un nuage le beau tableau fleuri, avec sa Vierge en bleu et l'ange aux cheveux bouclés, à la tunique flottante, l'ange qui était moi. Maman une seconde avait fermé les yeux, rien qu'une seconde pendant laquelle peut-être, elle aussi, revécut les grands souvenirs... Et c'était bien comme le cousin avait dit : le bon M. Roeland, trois fois en dix ans, dans sa grande berline de voyage, s'en était allé, comme les pèlerins à bourdons et à coquilles, demander la bénédiction du pape, ramenant à chaque retour des marbres, des bijoux, des étoffes rares, des Raphaëls, des Titien et ce Memling aussi, devant lequel Nouche



VIII

IL se trouva que justement ce jour-là notre parente, la grande dame du Béguinage, en religion Mère Apostoline, nous arriva au moment où nous allions partir. Maman ne lui parla pas de la visite au cousin. Déjà silencieuse naturellement, elle enveloppait de plus de silence encore ses rapports avec la famille. Ses fibres avaient été usées, râpées par tant de malheurs qu'elle se défait. Elle semblait vivre au milieu d'un cimetière d'affections anciennes, parmi des croix renversées. Mère Apostoline longtemps avait été une des croix délaissées de ce cimetière intérieur, mais une croix faite d'un bois toujours vert et qui avait fini par refleurir, en roses vives de vieille affection, dans son cœur. C'était la femme qui aimait le mieux donner ; elle donnait d'une âme eucharistique et qui, dans ses prodigalités, semblait n'avoir

qu'à puiser aux inépuisables réservoirs de la bonté divine.

Elle avait un homme d'affaires qui, tous les mois, lui apportait l'argent de ce qui lui restait de ses rentes. Mais cet argent était tout de suite si régulièrement mangé qu'elle était obligée de faire ravauder ses bas par les bonnes sœurs, les Béguines. Celles-ci alors un jour s'étaient décidées à lui tenir sa comptabilité : une part fut réservée pour ses libéralités quotidiennes, une autre alla aux bonnes œuvres de l'église ; la dernière grossissait un magot qu'elles tenaient caché. Elle se laissait faire, comme le cerisier se laisse grapiller par les oiseaux.

C'était la première fois que notre vénérable parente nous arrivait depuis notre retour à la vieille maison d'enfance. Comme elle était âgée et pesante, d'un embonpoint de sainte femme, sœur Anne de Jésus, la plus jeune des béguines et sa servante en Dieu, l'avait accompagnée pendant le trajet à petits pas qu'il lui avait fallu faire, avec des arrêts chez l'orfèvre où elle nous avait acheté des petits objets de piété en or émaillé et chez le pâtissier, où elle nous avait choisi deux immenses carrés de pain d'épice.

Un peu de gourmandise se mêlait toujours à la bonté de mère Apostoline. La sœur, grosse petite femme à lunettes sur de jolis yeux bleus, doucement, en la tenant sous le bras, l'avait aidée à monter les trois marches du grand vestibule. Puis, déférente selon la règle qui prescrit le respect hiérarchique, tandis que sa supérieure entrait au salon, elle était restée l'attendre au parloir.

Maman, toute habillée, prête à passer son chapeau, aussitôt était descendue : elles avaient causé assez longtemps à demi-voix. Maman ensuite avait appelé Nouche et celle-ci, presque aussitôt, était descendue à la rue. Nous étions si pauvres à ce moment dans notre grande maison que, pour fêter la bonne arrivée de notre vénérable parente, nous n'aurions trouvé ni une biscotte, ni un verre de vin doux à lui offrir. Cependant, par un coup de fortune qui tint du miracle, il se fit que Nouche eut soudain, pour aller se fournir aux boutiques, un billet de cent francs à changer. Ah ! maman Nouche, toi seule, ce jour-là, sus d'où venait le billet...

La vérité, c'est que, sans l'aide de notre vieille

ange gardienne, souvent nous eût manqué le pain quotidien.

Quand nous descendîmes à notre tour, Luce et moi, nous trouvâmes mère Apostoline, mère-grand qu'on avait fait descendre et maman, trempant dans leurs verres de la biscotte de Bruges, devant un flacon de vin de Tours et des assiettes de sucreries.

Selon l'habitude, nous pliâmes à demi les genoux et demandâmes la bénédiction. La grosse main blanche sortit des grandes manches avec le petit éclair d'or usé de l'anneau mystique et puis, d'un frôlement de papillon, le pouce nous faisait une chatouille au front. Ce n'est qu'après que nous embrassions le grand visage un peu jaune, d'un jaune de vieil ivoire sur la petite peau mince, fraîche et tremblotée des joues. Ensuite ce fut la distribution des cadeaux : une petite croix pour moi, un agneau mystique pour Luce et à chacune un carré de pain d'épice.

Je ne sais plus pourquoi Nouche tout à coup m'appela plaisamment par mon sobriquet sacré : « l'ange ». Mère Apostoline eut un petit mouvement de tête étonné. Il fallut bien lui expliquer

que c'était le cousin Oliva qui m'avait ainsi baptisée.

— Le cousin Oliva est un original, fit-elle avec un rire doux, un peu effarouché.

Et elle but un petit coup à son verre comme pour faire descendre avec le vin d'or quelque chose qu'elle ne voulait pas dire. Elle avait vraiment l'air, sous ses bandeaux plats d'un blanc empesé et coupant bas le front, d'une de ces tranquilles âmes mi-séculières et monastiques qu'une piété continue, mais sans rigueur, a laissées souriantes entre le monde et le cloître, avec le goût des petites jouissances de la vie.

Nous ne demeurions jamais qu'un instant quand il y avait du monde. C'était une habitude à laquelle, en nous emmenant, s'étaient toujours conformées nos gouvernantes. Mais nos gouvernantes maintenant étaient loin et, comme Nouche elle-même s'occupait, ce jour-là, de quelque besogne ménagère qui la retenait à l'office, nous nous retirâmes de nous-mêmes. Or, voilà qu'à peine rentrées dans notre chambre, j'aperçois le trousseau de clefs que la bonne Nouche avait laissé traîner sur la tablette de la commode.

— Luce ! les clefs !

La petite clef défendue ne frétille pas plus nerveusement aux mains de M^me Barbe-Bleue. Nous ôtons nos bottines pour ne pas faire de bruit et, penchées par-dessus la rampe, nous écoutons si personne ne vient par l'escalier. Rien que la petite toux sèche de sœur Anne de Jésus tout en bas, dans le parloir, comme montée du fond d'un puits.

— Vite ! vite ! Luce !

C'était la première fois qu'il nous était enfin donné de pénétrer seules dans la vieille maison. Et nous voilà tournant la clef dans la serrure : la porte s'ouvre, mais un grand vent soudain la referme sur nous. Nous demeurâmes là, une seconde, immobiles, toutes perdues, avec le petit frisson de nous sentir à la merci du mystère.

— Tiens-moi bien, disait toujours Luce. Je mourrais de peur si tu me lâchais !

J'avais bien plus peur qu'elle. A petites fois, nous avançons, tâtonnant du pied. Oh ! comme c'était terrible ! Et comme c'était mieux cependant que quand Nouche était avec nous ! Nous savions déjà quelles marches cédaient sous le pied et qu'il y avait une marche qui manquait

et que le plancher de la grande chambre en bas avait des trous. Mais tout cela, nous ne l'avions pas encore expérimenté par nous-mêmes. Nous ignorions aussi la petite peur folle de passer devant une porte fermée à clef et dont la clef a disparu, quand quelqu'un n'est pas là pour vous défendre. Pensez donc, si la porte tout à coup s'était ouverte d'elle-même ! Nous n'étions plus à présent que deux enfants, deux très petites filles sur le point de commettre un péché et qui tremblent et dont les jambes se dérobaient sous elles et qui, parfois, se serrent l'une contre l'autre, éperdues... Les bruits d'ailleurs étaient de ceux qu'on ne s'explique pas : cela craquait, gémissait, criait aia ! aia ! Cela aussi avait un cri de bête à qui l'on a marché sur la patte. Et soudain on n'entendait plus rien.

— Oh ! comme elle est malade, la vieille maison ! comme elle souffre ! disait Luce. Crois-moi, Sésé, allons-nous-en ! Nos pas lui font peut-être mal ?

— Non, Lucette, ce n'est pas ce que tu penses. Elle souffre d'être trop seule, la maison, elle qui a connu tant de monde... Va, c'est bien plus triste.

Nous finîmes par nous asseoir sur une des marches, blotties l'une contre l'autre en un petit tas apeuré et écoutant remuer quelque chose en nous, ou dans la maison, nous n'aurions pu dire. Je crois bien que c'était notre cœur qui grelottait au fond de toute cette ombre ; mais c'eût été trop simple pour des petites chimériques comme nous, et je disais :

— Je t'assure, Lucette, c'est comme le ronron d'un gros chat quand on lui caresse l'oreille.

— Oh ! Sésé, je crois bien plutôt que c'est la dame aux longs cheveux qui sanglote dans un coin.

Je serrais le trousseau de clefs dans mon petit poing crispé, comme une chose vivante ; jamais nous n'aurions pu résister à l'effroi de l'entendre tomber à nos pieds. Il eût fait un bruit à réveiller même la Belle au bois dormant. Nous avions, du reste, déjà si peur sans cela ! Nous étions si loin du monde, abandonnées à nous-mêmes, comme dans un grand bois, comme dans la forêt du petit Poucet ! Et cependant, toutes pâles et secouées, avec le froid à la peau de la chose qu'on ne sait pas, nous vivions la petite mort heureuse d'un enchantement de conte de fée.

Loin, loin, une fois tintela une musique de petites notes bleues et puis encore une fois et encore une fois tout là-haut, tout là-bas, comme une musique d'harmonicas joués par des Ariels... O Elséé, disais-tu, ma chère Luce, s'il y avait une pendule quelque part dans la maison, une pendule qui jamais n'aurait cessé de marcher et qu'elle fit là, derrière une porte, son tic tac!

Voilà, oui, une pendule comme le cœur battant de cette maison morte, c'est ça qui aurait été effrayant.

Il ne faut pas jouer avec le mystère et toute clef qui se ferme sur du réel est bien près de se rouvrir sur du surnaturel. Un gros bruit tout à coup nous parut venir du grenier et puis quelqu'un donna deux coups dans une porte, et tout de suite après, une lamentation traîna. Ah ! cette fois ce n'était pas un jeu d'imagination ; nous l'avions entendu nettement, et même la voix disait : Baoum !

Baoum ! il y avait donc un être vivant dans la maison et naturellement un être qui souffrait, qui était malheureux, qui subissait là quelque torture imméritée, sans quoi eût-il fait tout ce tapage?

Du coup, la frayeur fut la plus forte. Avec de petits souffles haletants, nous remontâmes au galop l'escalier, Luce toujours accrochée après moi et moi pensant : « Faites, mon Dieu, que nous puissions atteindre à temps la porte ! » Le pis, c'est qu'à mesure que nous montions, nous nous rapprochions du grenier. Je vous assure bien que je ne pris plus attention au beau jardin des sculptures de la rampe. Je grimpais, je courais, je tirais derrière moi ma pauvre petite aveugle ! Et enfin, enfin, le palier, la porte... Là-haut encore une fois quelqu'un frappait deux coups et puis l'affreuse voix, mais bien plus saccadée, faisait Hou ! Hou ! Baoum !

Par malheur il me fut impossible de retrouver la clef : je les essayai toutes et aucune n'allait plus sur la serrure ! Hou ! Hou ! Baoum ! Alors je me mis à secouer la porte, mais l'autre aussi là-haut secouait la sienne à poings furieux, comme un ours secoue les barreaux de sa cage.. Une petite folie nous prit à toutes deux. Nous nous mîmes à tambouriner à coups de poing dans le panneau, criant de toutes nos forces après Nouche, Nouche qui, à la fin, arrivait et trouva là deux petites filles sanglotantes...

IX

En bien, il se passa dans la vieille maison quelque chose de bien plus extraordinaire encore à quelque temps de là : c'était, encore une fois, une journée de grand vent. Au fond du silence mort de l'escalier, une figure d'ange en longue tunique se mit à gravir les marches caduques, semant de petits pas sans bruit, comme pressé de remonter en paradis. Le jour, aux petites fenêtres losangées de meneaux de plomb, collait un regard étonné.

A chaque pesée, le bois gémissait et le bas de la tunique faisait, en traînant, spiraler des flocons de poussière. Oh ! c'était une si singulière maison où tout se chimérisait et où les bruits d'autrefois résonnaient en petits échos comme des âmes restées blotties dans les coins et tombant en enfance !...

Après tout, petit fantôme léger, peut-être étais-tu sinon l'ange, comme l'avait insinué le cousin espagnol, du moins, un parent de l'ange souriant et grave qui, dans la fameuse *Annonciation* de Memling, avec son geste de beauté, apparaissait à la Vierge agenouillée sur son prie-Dieu. Les peintres d'alors étaient frères des suaves Évangélistes et leurs fraîches et limpides peintures, prismatisées d'arc-en-ciel, reflétaient les divins mystères des Écritures...

L'ange passa devant des chambres ouvertes et des portes fermées : il ne s'arrêta qu'un peu avant le dernier palier, là où tout à coup l'escalier se cassait à angle droit, et le petit nuage qui floconnait au bas de sa tunique s'arrêta avec lui. C'est qu'il y avait là cette terrible porte du grenier, de derrière laquelle, l'autre fois, était parti le cri de la Bête, car qui pouvait douter que ce ne fût vraiment la Bête, comme dans le conte de M^{me} de Beaumont? Nous ne l'appelions plus autrement et c'était bien plus terrible, la conjecture illimitée où l'indécisait et la reculait cette obscurité ! La Bête, surtout les nuits d'équinoxe, quand il ventait par la cheminée, grondait si terriblement qu'on la sentait

dans sa fureur, prête à briser la chaîne qui l'attachait au toit...

L'ange, en trébuchant dans sa robe, de ses petits poings se raccrochait à la rampe. Et d'abord il demeurait une petite éternité, comme suspendu entre l'abîme d'en bas qu'il allait pour jamais quitter et l'autre vertigineusement déployé dans la région des effrois, au-dessus de lui. Sur le point de s'y engager, n'ayant plus qu'une marche à franchir par delà laquelle commençait l'horreur inconnue, il fut bien près de perdre pied.

Justement en cet instant, comme si la Bête, réveillée à l'odeur d'une chair céleste, s'était mise à renifler sous la porte la promesse d'une nourriture auprès de laquelle les cuisines terrestres n'étaient que de vulgaires galimafrées, un tel bruit se fit entendre dans le grenier qu'il sembla que le toit tout entier allait s'envoler.

Alors les araignées virent une chose qui leur fit tomber le fil des pattes : l'ange, ramassant à deux mains sa tunique, dégringolait l'escalier si précipitamment qu'il semblait voler comme les nuages du ciel. Il manqua tomber devant la chambre où immémorialement se

trouvait la petite sirène que quelqu'un, une fois, avait rapportée d'un long voyage en mer. Et puis deux bras se pendaient, une voix très douce demandait :

— Oh ! Oh ! dis, l'as-tu vue ? (C'était de la Bête naturellement qu'il était question). Et sans doute elle avait des yeux en boule de verre, trois langues, un dos en dents de scie et une tête de crapaud ? Et la petite voix disait encore :

— O *Elsée* ! *Elsée* ! pourrais-tu jamais te résigner à voir comme tout le monde, à présent que tu as vu cette chose que personne encore avant toi n'avait vue ?

Et celle qui parlait ainsi était un pauvre visage sans yeux, un adorable pauvre visage où les yeux étaient ouverts et jamais n'avaient vu.

— Comme ça, comme ça, figure-toi ! Avec une queue terminée par un balai et des pattes ! Oh ! des pattes ! répondait *Elsée*, car l'ange de toute cette fantasmagorie, c'était moi.

J'étais venue là pourtant avec un petit compliment gentil ; j'aurais cogné deux petites fois à la porte ; j'aurais dit :

— Monsieur la Bête, c'est nous, les petites de cette vieille maison : nous ne vous voulons

pas de mal : au contraire. Peut-être êtes-vous parente à cette autre bête dont M^me de Beaumont a raconté l'histoire et qui était au fond, malgré ses airs terribles, une si bonne bête ? Ma petite sœur Luce est avec moi ; mais comme je ne vous connaissais pas et que vous auriez pu lui faire du mal, dame ! j'ai préféré la laisser en bas et que ce soit moi... Monsieur la Bête, je suis bien votre servante.

Mon Dieu ! j'aurais été si heureuse si, à travers la porte, la voix de la Bête m'avait dit doucement :

— N'aie pas peur, la petite Belle, je ne suis pas si effrayant que tu crois. La colère d'une méchante fée fut cause que je suis enfermé dans ce grenier depuis si longtemps qu'il ne paraît pas que j'en puisse sortir jamais. Viens plus près de la porte, approche, que je sente l'odeur de ta petite chair fraîche. Voici que, de mon côté, j'avance le bout de ma grosse patte griffue par la fente : pose ta petite main dessus et caresse-la. O la petite Belle, toutes les Bêtes sont de la même famille et l'amour seul peut délier le funeste enchantement qui m'enchaîne.

C'eût été surtout si doux, le mot « amour »

de la part d'un tel monstre ! Si, ensuite, il m'avait demandé de m'épouser, comme dans les contes, je lui aurais fait comprendre que rien ne pouvait nous séparer, Luce et moi, et qu'il ne tenait qu'à lui, s'il le voulait, et avec la permission de maman, bien entendu, de nous épouser toutes les deux à la fois.

Mais voilà, la Bête sans doute était dans un de ses mauvais jours : elle ne me répondit pas et se borna à secouer plus violemment la porte tandis que, dehors, l'ouragan battait les toits. Je m'estimai très heureuse, en touchant au bas de l'escalier, qu'elle ne m'eût pas croquée.

Pour être franche, je dirai que cela n'enleva rien à notre foi qu'elle pût être sauvée une fois ou l'autre par nous. Luce avait une voix si délicieuse et chantait si joliment certains vieux airs que cette musique ne pouvait manquer de trouver un jour le chemin de son cœur. Il nous arriverait alors ce qui était aussi arrivé à la Belle de *la Belle et la Bête* : c'est que la Bête se changerait, pour nous demander notre main et nous offrir ses vastes domaines, en un jeune homme si beau qu'il n'y en avait pas de plus beau au monde.

X

IL advint que la bonne Nouche, un beau jour, laissa simplement la clef sur la porte. Du coup la maison perdit sensiblement de son mystère : les meuglements de la Bête, après examen, ne furent plus que le fracas du vent qui là-haut s'engouffrait en tempête dans un grenier dont les lucarnes avaient perdu leur châssis.

Je puis bien dire qu'à partir de ce moment, nous fûmes à peu près chez nous dans la grande maison des ombres. Maman seule ignorait que nous passions là des heures en fraude.

La petite vie des ménages, vue des fenêtres qui donnaient sur le canal, surtout nous amusait comme quelque chose qui se passait de l'autre côté de notre vie. Quelquefois une barque filait, avec le cri rouillé des trolets et l'égouttis d'une pluie de perles quand la rame sortait de

l'eau... C'était, pour nous, comme si elle arrivait du fond de la mer. On la voyait un peu de temps, drainant des herbes dans son sillage et puis elle disparaissait sous l'arche noire du pont.

La vieille femme qui avait bien cent ans, le vieil homme qui pêchait à la ligne et le vieux chat étaient toujours là, d'ailleurs. Mais l'intérêt, pour nous, se concentrait bien plutôt maintenant sur la maison aux volets verts de l'autre côté du canal... Dans les allées du petit parc, une vieille dame poussait une légère voiture où était couchée une jeune fille toute enveloppée de châles, malgré l'été. La voiture descendait, remontait, tournait autour de la pelouse et parfois s'arrêtait près d'un jet d'eau grésillant en une vasque et dont la claire musique perlée sans doute flattait l'oreille de la jeune malade. Oh ! qu'elle était frêle et jolie avec ses gestes de petit saxe !

A peine on distinguait ses traits sous le voile qui la défendait contre l'air trop vif. Un charme malade émanait de ses petites mains pâles qui remuaient une rose et de son corps délicat qu'une langueur semblait miner.

Une porte battit dans la maison et un homme apparut sur le seuil : un feutre mou lui retombait en travers des yeux et masquait à demi son visage. L'enfant, avec un cri de joie, s'était retournée.

— Edwige ! dit-il.

A pas rapides, il rejoignait la voiture. Les deux visages restèrent confondus dans un grand baiser. Je pus voir, sous les plis dérangés du voile, des yeux infiniment doux, dans la minceur pâle des joues. Puis l'homme prenait la voiture des mains de la vieille dame et à son tour poussait la jeune fille.

Notre solitude en resta peuplée d'une vision de grâce, de mélancolique bonheur et d'inconnu.

Edwige ! Edwige ! musique longue et voilée d'un nom poétique comme elle, d'un nom qui, avec le son mouillé de l'i, avait la douceur de la petite flûte perlée des sansonnets, à l'automne, quand par nuées ils s'abattent dans les roseaux... Elle fut pour nous la petite princesse de mystère, sœur exquise de la Belle au bois au fond du parc enchanté.



XI

NOUS ne voyions maman qu'à l'heure du dîner, à midi, comme dînent les honnêtes gens de Bruges... Elle descendait alors de sa chambre, nous demeurait jusqu'au moment où elle repliait sa serviette, après avoir pelé une pomme avec le petit couteau d'or qu'elle avait gardé de son enfance. Ainsi s'était renouée la tradition familiale : tout de suite nous avons repris les vieilles habitudes du temps de Bomp (Bon-papa), au superlatif ennui de mère-grand qui prétendait ne pouvoir trouver le sommeil qu'à partir de neuf heures du matin et régulièrement se plaignait d'avoir été dérangée dans son premier somme par les drelins de Nouche agitant sa petite sonnette de cuivre pour annoncer que le dîner était servi.

Cette admirable maman Nouche à elle seule

maintenant faisait vraiment tout le service de la maison : c'était elle qui cuisinait, mettait la table, lavait la vaisselle, balayait la rue, cirait les planchers et trouvait encore le temps de réparer les accrocs de nos robes. Maman ni mère-grand jamais ne touchaient à une aiguille et on m'avait accoutumée à considérer nos ravaudages de toilette comme indignes d'une jeune fille bien élevée. Qui aurait dit que c'est ça que justement je deviendrais un jour, une artiste de poupées ?

Généralement, il fallait sonner une dizaine de fois pour mare : elle avait imaginé de boucher la serrure de sa porte avec du papier pour ne pas entendre la terrible sonnette. Quand enfin elle descendait, maman, qui était déjà assise à table, en robe noire, comme elle était partie entendre la messe du matin, se levait cérémonieusement et la saluait sans lui donner la main. La mère de papa, toujours si élégant et qui avait les plus beaux gilets que j'aie jamais vu porter à un homme, témoignait de la plus extrême négligence dans sa toilette de maison. Elle était frileuse et s'entourait la tête et le corps de châles et de fourrures

miteuses, en jaquette et jupon ouaté, les pieds dans de grosses pantoufles de drap. Régulièrement elle commençait par se plaindre de « cet horrible trou de ville » où il lui semblait que le carillon sonnait exprès ses heures, ses quarts et ses demi-quarts pour la taquiner. Mais presque aussitôt son humeur se clarifiait ; elle se mettait à parler de M^{me} de Maintenon ou de M^{me} de La Vallière ; ou bien elle racontait des histoires du temps de sa vie où elle était la Parisienne fêtée et qui allait à la Cour, etc.

Elle était voltairienne et en voulait à maman de son zèle à accomplir ses devoirs religieux. « Je ne reconnais plus votre mère, nous disait-elle ; vraiment la tête lui a tourné. Ah ! ce n'est pas votre père qui l'eût encouragée dans ses idées-là ! Quel homme ! Quel génie ! S'il n'avait pas toujours été en avance sur son temps, il y a longtemps qu'il nous eût faites riches ! Mais attendez ; il faudra bien tout de même que cela arrive... Qui sait ? ce soir, demain peut-être nous arrivera le télégramme qui nous annoncera que nos millions sont en route. »

Elle disait « nos millions » maintenant.



La vie ne lui avait rien appris : sa foi en son fils, en l'avenir était restée intacte comme si autour d'elle tout n'était pas jonché de ruines dont une aveugle confiance dans les destins avait été la cause. Ces ruines, d'ailleurs, elle s'en rendait si peu compte qu'elle ne cessait de se plaindre de l'état de médiocrité où végétait la maison.

— Plus de domestiques ! plus de train ! plus de réception ! Personne pour nous servir que cette vieille souillon de Nouche ! Ah oui, parlez-moi de celle-là ! Du propre ! Mais, vertuchou, qu'est-ce que votre mère a donc fait de tout l'argent que lui a gagné mon fils s'il nous faut vivre comme les gens de rien ?

Elle partait de là pour s'écrier qu'il était grand temps qu'on s'en allât vivre à Paris, où nous tiendrions, enfin, le rang qui nous convenait... Et la voilà qui battait les cartes, faisait ses petits paquets, tout à coup furieuse, dépitée et soufflant dans ses joues si le jeu trahissait ses espérances, puis recommençant jusqu'à ce que la chance la servît... Elle avait une âme romanesque et puérile de bonne dame d'un certain âge et d'une bonne dame qui, malgré

ses bas qui lui tombaient des jambes, gardait, sous le doigt de poudre dont elle se plaquait le nez et les joues, un peu quelquefois de l'air d'une grande dame.

Chaque jour Luce et moi, montions passer une heure avec elle, après le dîner. Elle retirait alors ses écrins de l'armoire, se parait de ses bijoux et, assise devant un miroir ovale posé sur la table, passait les heures à s'y regarder en tous sens, avec de petites grimaces comiques pour s'apercevoir de trois quarts et même de profil. Rien n'était amusant comme ce goût suranné de coquetterie chez une vieille femme qui demeurait parfois toute une semaine sans ôter ses bigoudis et qui se débarbouillait seulement d'un peu de cold-cream sur lequel, à grandes tapes de sa houppe, elle tamponnait de la poudre de riz.

On peut bien dire que mère-grand était aussi, comme le disait notre grand'tante de notre cousin Oliva, une originale à sa manière : elle avait gardé, depuis près de trente ans, un petit morceau de l'étoffe de toutes les robes qu'elle avait portées et ce vaste échantillonnage, comme les bouquets défleuris du jardin bigarré

de ses toilettes, pêle-mêle remplissait une malle qu'elle déversait parfois sur le plancher, avec une joie de vieille enfant à remuer toute cette friperie.

Comme elle avait une mémoire très précise, elle se rappelait les dates, les circonstances et jusqu'au nom de ses couturières d'il y a vingt ans.

C'étaient comme de petits bouts de sa vie en soie, en brocart, en satin qui se tordaient à ses doigts et spiralaient et frétilaient... Un fleur lointain de bergamote, relent des griseries surannées, se volatilisait tandis qu'à notre tour, en les remuant, nous avions l'air de faire tourner les feuillets d'un herbier. Il venait alors à Luce une si vive sensibilité du bout des doigts ! Ses papilles s'électrisaient à frôler, à palper les tissus comme le petit magnétisme d'une carresse de chair vivante.

Il en était qui lui causaient un tendre plaisir : d'autres l'irritaient ou la faisaient rire de l'agacement nerveux d'une chatouille. Elle disait si subtilement :

— Il y en a qui ont une peau rêche comme la fée Carabosse... Et d'autres ont une âme de belle pêche d'or.

Moi, j'admirais là plutôt un certain « dessin de couleurs » : ça s'animait d'une forme qui m'était suggérée par le grain et la nuance. Je ne puis dire le délice que je goûtais à palper toute cette mise-bas. Ce fut certainement le commencement de ma vocation, si le mot n'est pas un peu gros.

Je suis née d'un chiffon et d'une aiguille : je négligeais mes crayons, mes boîtes d'aquarelle. Je ne pensais plus qu'à faire des poupées. Ah ! ces poupées ! en ai-je fait ! Parfois c'étaient des corps ou des têtes d'anciennes poupées qui avaient eu des malheurs et à qui mon tour de main rendait la vie. A défaut d'une carcasse, je faisais une anatomie de carton ou de ouate, et ce bâtis, ensuite, je l'habillais de tout ce qui me tombait sous la main. Je dois dire que mère-grand s'en amusait autant que nous, comme si, elle aussi, fût née dans un petit canton de notre royaume d'Illusion.

Le plus singulier, c'est que ces poupettes quelquefois avaient un air de vie si drôle que mare en voulut garder une demi-douzaine auprès d'elle pour les jours où elle manquait de gaieté. Nouche, de son côté, conservait dans

sa chambre, sous un globe de pendule, une vieille dame en perruque blanche et falbalas de satin en qui elle prétendait reconnaître l'exact portrait de la mère de papa. Maman même, à qui elle l'avait montré, avait été bien sur le point de sourire.

C'était là, du reste, une ressemblance toute fortuite, puisque la vieille dame était la méchante reine qui, si cruellement, disputa prince Charmant à Florine.

Par exemple, je me désintéressais de mes « créations » aussi facilement que je les mettais au monde. Au fond, je ne croyais plus à mes poupées, moi qui croyais encore aux contes de fées. Luce seule leur conservait un cœur de mère. Elle en eut une fois jusque près de cinquante qu'elle logeait dans les tiroirs d'une antique armoire à linge. Sans les aimer toutes du même amour, elle n'en méprisait aucune. Il arrivait qu'elle les sortait de l'armoire et à petits pas les portait à la fenêtre « puisqu'elles, du moins, avaient de vrais yeux et pouvaient voir ce qui se passait dans les maisons d'en face ». Non, Luce, toutes n'avaient pas de vrais yeux et c'était toi qui voyais pour elles, comme toi

aussi, de ton admirable cœur aimant, leur avais donné la vie dont tout le reste n'était que le simulacre et la grimace !

A la longue, toutefois, comme sa petite maternité de mère Gigogne menaçait d'envahir toute l'armoire et débordait même chez mère-grand, il fallut faire des coupes sombres. On décida avec Nouche qu'elle pourrait garder toujours une trentaine de poupées et que, de mon côté, je renouvellerais celles-ci à mesure. Il n'y en eut que cinq dont Luce jamais ne voulut se défaire. C'étaient, celles-là, les cinq femmes de Barbe-Bleue : nous les gardâmes par pitié et aussi par aversion du méchant homme qui les avait pendues dans le mystérieux cabinet. Je dois dire que, pour leur donner plus de vraisemblance, elles demeuraient suspendues à des crochets dans un coin de la grande armoire, comme de petites mortes en falbalas qu'elles étaient.

Mère-grand, entre autres fantaisies, se complaisait parfois à endosser un costume de Turque que son fils lui avait rapporté d'un voyage à Constantinople. Nous n'avions, du reste, qu'à lui dire : « Mare, mets ton Turc ! »

Et elle passait les culottes cerise, la veste soutachée bleu de roi et la ceinture jaune-citron. Avec sa darbouka, elle avait l'air d'une Turque de carnaval. Elle me demanda, un jour, de faire au crayon son portrait dans ce travesti ; mais un portrait, c'est tout de même plus difficile que des marionnettes de contes de fées. J'en fis une telle caricature qu'elle refourra son costume dans le coffre sans plus jamais vouloir s'en affubler. Nous perdîmes là un plaisir, Luce, qui aimait en palper la soie douce comme un pétale de fleur, et moi qui, d'une malice diabolique, m'amusais à lui trouver un air de courge dans ses culottes trop étroites...

Jugez de ce que pouvaient être deux petites filles ainsi élevées. Des fées et des poupées, des barbouillages à l'aquarelle et des tortillages de chiffons et toute la petite folie qu'il y a dans des esprits uniquement éveillés du côté de la chimère et du songe, entre une vieille dame romanesque comme mère-grand et une créature de bonté comme Nouche qui faisait toutes nos volontés...

C'était là notre vie, avec un peu de catéchisme que venait nous enseigner, deux fois



la semaine, la petite sœur Anne de Jésus. Le soir, nous entrions entendre un bout de salut à l'église de la paroisse. Dans une belle niche, sculptée comme une orfèvrerie de pierre, un vieux seigneur appelé Fleury de Gros, ancien trésorier de la Toison d'or, reposait avec ses deux femmes superposées sur une double table. Tout autour, banderolait en lacets la devise : « Tout pour être toujours loyal ! »

Luce surtout s'intéressait à celle des deux femmes qui était au-dessous, la première en date, si loin déjà, si enfoncée dans la mort et l'oubli !... « Comme elle doit être seule ! » disait-elle. Une fois, elle lui apporta un petit bouquet de violettes.

Cette pauvre existence, si stricte, sans contact avec celle du dehors, ne s'animait d'une petite chaleur d'humanité qu'à l'heure où, un peu avant midi, « la petite princesse » sortait de la maison du parc, soutenue par la vieille dame. Elle prenait place dans la chaise roulante qui, ensuite, faisait le tour de la pelouse et un peu de temps s'arrêtait devant le jet d'eau grésillant en fine pluie musicale.

Comme nous avons pris l'habitude de venir

nous-mêmes vers la même heure à la fenêtre pour la voir, nous échangeâmes bientôt des bonjours. Elle avait une grâce languissante, comme un joujou malade. Oh ! sa voix était si jolie ! Une voix légère, cristalline et qui nous faisait penser aux oiseaux du carillon quand la rafale les emporte et qu'on les entend, si frêlement mélodieux, de loin !

Un jour que l'homme au grand chapeau la poussait par le chemin, elle nous le présentait gentiment :

— M. Otto Effers, mon père !

Il se découvrit : il avait des yeux tristes et qui regardaient loin devant eux, des yeux eau-de-mer... D'où venaient-ils, ces Effers ? de quelles contrées marquées par les pas de l'exil et battues des vents noirs ? Nous ne pouvions comprendre la langue qu'ils parlaient entre eux : même quand ils s'exprimaient en français, il leur restait un accent étranger et chanté.

Ce fut pour nous une si vraie joie de savoir qu'il y avait là, derrière le mur du parc, une âme de petite fille comme nous : nous avons fini par croire qu'elle avait à peu près notre âge. Luce disait : « Est-ce que ce n'est pas comme

un petit oiseau venu jusqu'à nous, d'une aile blessée ? » Cependant, les mots qu'il nous arrivait d'échanger à distance nous laissaient tout le mystère de l'ignorer et n'avaient rapport qu'aux choses courantes de la vie.

Nous nous habituâmes à vivre ainsi ensemble quelques minutes de la journée, comme des perruches dans des cages voisines. Une joie nous manquait les jours où le temps était mauvais et où Edwige ne paraissait pas.



XII

HABILLE-TOI, me dit maman. Nous devons une visite au cousin Oliva.

Luce, ce jour-là, justement était invitée à un chocolat chez notre vieille tante du Béguinage ; sœur Anne de Jésus était venue la prendre.

Le cœur me battit ; le Memling m'avait laissé l'impression d'un mystère dans la vie du vieil homme. Nous partîmes.

C'était là-bas, tout au bout de la ville, dans un quartier de God's Huys (maisons de Dieu, qui sont de petites maisons pour les pauvres) une vaste façade plate comme celle d'un couvent, tous les volets clos et de l'herbe devant la porte.

La sonnette grelotta à travers le vestibule sans qu'il vînt d'abord personne. Mais une très vieille femme, assise sur le seuil d'une maison

voisine et qui, de ses mains de buis, faisait sauter des bobines sur un carreau de dentellière, nous indiqua d'un petit geste mort qu'il fallait continuer à sonner. Maman tira la tringle cinq ou six fois, mais inutilement. Un enfant que la bonne femme finit par nous envoyer se mit alors à carillonner. Et enfin des pas feutrés, semblant venir du fond de la vie, à petites fois, comme hésitants encore, glissèrent vers nous à travers un bruit de clefs remuées. Puis un judas s'ouvrit : derrière, un visage de vieille femme, dans un petit verre — tête noire, apparut. Elle nous dévisagea avec défiance et seulement après que maman lui eut dit son nom, se décida à faire tourner l'énorme clef. Elle avait l'air d'un siècle vivant, cassé en deux, avec une épargne de gestes rares et menus ; à peine on entendait toussoter sa voix, comme l'écho d'une voix d'un autre âge. Elle semblait être la gardienne du silence dans cette demeure où l'humidité froide et l'abandon excluaient l'idée de la vie. Elle leva un doigt de la main vers les chambres du haut.

— Là... là...

De qui parlait-elle ? Du maître ou du ta-

bleau, le saint sacrement vivant de la maison ?

Elle nous fit entrer en un parloir, au bout du vestibule, referma sur nous la porte ; et maintenant les pas feutrés glissaient, remontaient. Des marches craquèrent ; très loin un chuchotement de voix traîna. Autour de nous, presque la nuit noire, avec la menue coulée de jour tombée d'un œil-de-bœuf. Et puis plus rien, un peu plus de silence dans le vide muet où parut s'être dissoute la petite poussière d'une vie humaine.

Au bout d'un grand quart d'heure, les pas redescendirent. Le petit siècle s'effaça à demi dans le cadre de la porte et nous dit comme à de petites pauvres :

— On ne reçoit jamais quand on n'est pas prévenu... C'est bon pour vous, madame Lombard. Il va descendre.

« Il », c'était décidément le cousin à peau de Cordoue.

Et un quart d'heure encore se passa ; après quoi, sans que cette fois rien nous eût révélé l'arrivée d'un être vivant, notre parent se manifesta long, dégingandé, plié en deux comme des ciseaux, avec un air de sommeil, tout le

voisine et qui, de ses mains de buis, faisait sauter des bobines sur un carreau de dentellière, nous indiqua d'un petit geste mort qu'il fallait continuer à sonner. Maman tira la tringle cinq ou six fois, mais inutilement. Un enfant que la bonne femme finit par nous envoyer se mit alors à carillonner. Et enfin des pas feutrés, semblant venir du fond de la vie, à petites fois, comme hésitants encore, glissèrent vers nous à travers un bruit de clefs remuées. Puis un judas s'ouvrit : derrière, un visage de vieille femme, dans un petit verre — tête noire, apparut. Elle nous dévisagea avec défiance et seulement après que maman lui eut dit son nom, se décida à faire tourner l'énorme clef. Elle avait l'air d'un siècle vivant, cassé en deux, avec une épargne de gestes rares et menus ; à peine on entendait tousoter sa voix, comme l'écho d'une voix d'un autre âge. Elle semblait être la gardienne du silence dans cette demeure où l'humidité froide et l'abandon excluaient l'idée de la vie. Elle leva un doigt de la main vers les chambres du haut.

— Là... là...

De qui parlait-elle ? Du maître ou du ta-

bleau, le saint sacrement vivant de la maison ?

Elle nous fit entrer en un parloir, au bout du vestibule, referma sur nous la porte ; et maintenant les pas feutrés glissaient, remontaient. Des marches craquèrent ; très loin un chuchotement de voix traîna. Autour de nous, presque la nuit noire, avec la menue coulée de jour tombée d'un œil-de-bœuf. Et puis plus rien, un peu plus de silence dans le vide muet où parut s'être dissoute la petite poussière d'une vie humaine.

Au bout d'un grand quart d'heure, les pas redescendirent. Le petit siècle s'effaça à demi dans le cadre de la porte et nous dit comme à de petites pauvres :

— On ne reçoit jamais quand on n'est pas prévenu... C'est bon pour vous, madame Lombard. Il va descendre.

« Il », c'était décidément le cousin à peau de Cordoue.

Et un quart d'heure encore se passa ; après quoi, sans que cette fois rien nous eût révélé l'arrivée d'un être vivant, notre parent se manifesta long, dégingandé, plié en deux comme des ciseaux, avec un air de sommeil, tout le

sommeil de Bruges, dans ses prunelles de vieux chat empaillé sur son perchoir.

— *Elle* est là ! dit-il en levant la main vers l'étage.

Nous comprîmes qu' « elle » était maintenant la madone.

En étirant à mesure, de marche en marche, ses longues jambes fluettes comme des pattes de faucheurs, il monta devant nous jusqu'au palier. Le petit siècle était là, avec son trousseau de clefs, à l'entrée d'une des pièces de l'étage, presque aussi sombre que le réduit d'en bas.

Elle nous fit de la main le signe d'entrer, puis entrant derrière nous, ouvrit avec une de ses clefs une seconde pièce, éclairée celle-là d'un rais filtré par les volets entr'ouverts, rien qu'entr'ouverts. Je sus plus tard que c'était là un cérémonial accoutumé avant d'arriver à la Sainte présence et qu'on n'arrivait à celle-ci que par des étapes de lumière graduée. Le cousin, lui, avait disparu, comme englouti par une trappe ou happé par une porte.

La vieille femme, toujours sans rien dire, glissant dans ses chaussons de feutre, nous

arrêta devant une seconde porte qu'elle n'ouvrait pas, cette fois, mais à laquelle elle frappait mystérieusement trois petits coups. Et quelqu'un nous ouvrait de l'intérieur et, aussitôt entrées, refermait sur nous le vantail, laissant la vieille servante de l'autre côté, comme la gardienne incorruptible d'un lieu saint. C'était notre parent, sorti du royaume des ombres et qui, les yeux mi-baissés, sans parler, nous désignait un édicule posé sur un entablement, comme un autel.

Un demi-jour pâlisait le salon, vaste, aux quatre fenêtres voilées d'un store léger. Sur la pointe des pieds il se dirigea vers les deux fenêtres qui étaient le plus près du petit monument, releva les stores et enfin, avec un geste religieux, ouvrit les portes de l'iconostase. Puis, toujours sur la pointe des pieds et à reculons, il revenait vers nous. Toute sa personne sembla huilée d'onction : il me révéla la vraie adoration mystique. Il se fût agenouillé que je n'en aurais pas été étonnée.

Et nous étions là maintenant à regarder l'image : c'était une jolie petite Vierge pâle aux yeux fleur de lin, à la chair nacrée et flamande

sous des sourcils en demi-lune. Elle avait la grâce candide des vieilles miniatures, très douce et droite comme un lys.

Après un assez long silence, maman se retourna vers le cousin, leva les yeux au ciel, ouvrit la bouche, mais sans trouver les mots. Le cousin, lui, comme en extase, considérait la madone de l'air dont il eût vu s'éveiller de son sommeil de cent ans notre vieille amie, la Belle au bois. Et lui non plus ne parlait, bien qu'il eût à la bouche un tremblement de paroles inarticulées.

Une enfant comme je l'étais peut bien soupçonner un mystère, mais sans comprendre encore le miracle touchant qui fait tenir dans un bout de peinture l'amour de toute une vie, et peut-être d'une race. Qui peut dire si, dans le sang rouge de l'Espagnol, ne s'était pas rallumée une braise du grand feu dont brûlèrent ses ancêtres les miquelets, pour la beauté blonde des femmes de Flandre ?

Le cousin Oliva, à la pointe des orteils, alla refermer l'autel, descendit les stores, frappa un coup à la porte et l'antique servante, confidente de sa tendre folie, après avoir ouvert, nous ra-

mena au palier... Il sembla qu'une messe eût été dite et que là-bas, derrière nous, l'âme de la maison, sous sa forme d'idole, était rentrée en son tabernacle...

Nous apprîmes depuis que le fameux Memling était une copie ; mais l'essentiel n'était-il pas que son authenticité fût évidente pour celui qui en avait fait le culte de sa vie ? Pendant des heures, chaque jour, le cousin s'enfermait pour la contempler, lui-même pareil à une grande momie oubliée là comme dans une crypte et revivant son rêve unique, dans le mortel enchantement de la ville des sortilèges...

Ah ! comme je compris alors l'âme de Bruges et le vertige de mort, d'amour qui rend sans force les âmes et les épuise d'un charme voluptueux de narcotique !... Ah ! combien, venus ici en passant, une fleur à la bouche, ont subi la douce et ensorcelante agonie et ne sont plus jamais repartis !

C'était, au surplus, un terrible collectionneur, notre parent : toutes les maisons de Bruges s'animent d'une vie sourde de vieilles peintures, comme le cœur resté vivant dans la mort du

reste... Nous aperçûmes en nous en allant des enfilades de salons, couverts jusqu'au plafond de grands et de petits cadres superposés, comme les plaques de marbre d'un columbarium.

XIII

UNE grande maison claire, régulière et froide, aux fenêtres vitrées de verres mats, avec un grand préau pour les jours de mauvais temps et un parc ombré pour les récréations des heures de soleil... Des sœurs, les mains dans leurs longues manches, avec un cliquetis de chaquet aux genoux, traversant, glissant, d'un pas de sainteté, leur coiffe doucement agitée comme un papillon qui va prendre son vol... Coules noires à gros plis blancs, bandeaux lustrés et petites croix d'or au cou, toutes, même les jeunes, avaient l'air de vieilles Saintes femmes au cœur resté enfant. C'est peut-être ce qui met les religieuses plus près que les autres, celles qui n'ont ni bandeaux ni petites croix, des petits cœurs puérils et gentils dont elles ont la garde, sœurs de charité aux tendres mains pâles d'infir-

nières et qui savent dorloter et parfois guérir, car, à l'école déjà, il vient de pauvres petites malades, d'un mal qu'on ne sait pas et dont elles meurent parfois... Une, dans ma classe d'alors, toute maigre, les mains à peaux rata-tinées, avait un visage si ancien, si crispé, qu'elle semblait avoir vécu plusieurs vies successives. Elle voulait toujours m'embrasser et me pinçait si je montrais quelque amitié pour une autre. Elle avait de longues crises de larmes où elle disait qu'elle voulait mourir. Sœur Christine, seule, savait lui dire si doucement dans ces moments : « Mon enfant ! Mon enfant ! » Celle-là eût été une mère ! La petite lui souriait et c'était fini. Sœur Christine pourtant passait pour un esprit un peu machinal dans l'enseignement.

Ce fut une vie nouvelle : je n'eus plus que mes dimanches pour faire mes poupées et barbouiller mes albums. Je ne cessais pas de peindre le petit canal, le vieux pont, le reflet du toit dans l'eau, la maison aux volets vers. Naturellement, cela n'avait rien de commun avec la réalité vraie : des galéasses, des tartanes, des felouques passaient sous le pont, démesurément

agrandi et un dragon gardait la petite maison... Comme il m'était tombé un vieux livre de chevalerie sous la main, notre ancien royaume des fées avait étendu ses limites un peu strictes. Aux princes Charmant s'étaient ajoutés les nobles paladins des légendes, les Tristan, les Artus, les Lancelot du Lac, les Olivier, les Roland... Luce avait un faible pour Amadis et moi pour Galaor. Je fis des tournois où il y eut de vrais chevaliers, casqués et armés comme sur la vieille image qui décorait le livre. Ce fut une passion nouvelle.

Avant la fin de l'année, je montai d'une classe : la nouvelle sœur avait un visage sévère.

— Prenez attention à n'être point trop vaine de vos heureux dons, me disait-elle toujours.

J'avais une facilité qui me faisait tout comprendre, presque sans travail. Les bonnes fées m'avaient donné une tête ronde pour mieux rouler par les chemins de la science. Le vicaire qui arrivait donner le cours de catéchisme était content. Il fut décidé que nous ferions ensemble, Luce et moi, notre première communion l'an

d'après. Nouche la première sut la nouvelle et pleura comme une fontaine. Maman nous dit simplement :

— C'est bien. Préparez-vous saintement.

Le miracle de cette petite âme de Luce s'éclairant aux seules clartés de sa foi fut admirable. Nouche, à mesure qu'approchait le grand moment, ne lui parlait plus qu'à demi-voix, comme on prie à l'église : quand elle l'habillait, elle évitait d'appuyer ses mains, comme on effleure un objet sanctifié.

Luce, dans sa préparation, fut une vraie petite sainte. Elle fit au Dieu qu'elle allait recevoir une maison de lumière et de plumes d'ange. Elle alla vers lui comme par un chemin de procession, avec les lys des vierges et les palmes de son pauvre martyr de petite aveugle. Elle qui ne savait pas lire, elle commença d'écrire les noms éternels. Il avait suffi que je lui guidasse la main une vingtaine de fois et ensuite, elle écrivit d'elle-même. La mère supérieure, les bonnes sœurs, l'abbé s'en venaient la voir tracer au tableau les signes de sa connaissance des divins mystères. Elle arriva à la grande clarté des évidences avec ses yeux morts, rouverts

en l'éblouissement divin. Les voies de sa perfection n'eurent pour firmament et pour étoiles que le brasier intérieur : elle porta son âme en elle comme un autel où sa foi entretenait l'éternel incendie des cierges allumés.

Ce fut un grand jour mystique : toutes blanches, dans un nuage de mousseline, nous avions l'air de petits anges des banlieues du paradis... Nous allâmes vers l'hostie comme nous étions allées jusque-là dans la vie, la main dans la main. Maman avait communié la veille et nous accompagnait. Mère-grand aussi, à cause du landau. Avec nos petites mains croisées sous le lin et la dentelle, nous entendîmes que Dieu venait à nous, au murmure des paroles latines sur les lèvres du prêtre. Et puis une petite éternité passa, descendit tandis que, un peu en avant des marches, partaient des sanglots... Comme du fond d'une agonie délicieuse, la bonne âme de Nouche, elle aussi, communiât avec nous.

Soudain, Dieu passé, Luce s'abandonnait, toute molle et froide, d'une grâce de lys qui se fane. La petite lampe, à bout d'huile, baissa ; une double nuit pesa sur la grande aurore qui

l'avait consumée. Nouche, avec un cri, se précipita, l'emporta à la sacristie.

Elle revint à elle au chant des orgues, dans l'effarement divin d'avoir senti vaciller les piliers du ciel et de repartir vers là-haut, en un vol tourbillonnant de séraphins. Nos deux chaises se rejoignirent ; des roses célestes s'effeuillèrent ; nous fûmes les petites fiancées de la Visitation divine.

De nous deux, ce fut Luce qui resta le plus longtemps la petite sainte. Moi, entre mes leçons, je m'étais remise à crayonner et à peinturlurer, reprise tout à coup à mon goût de barbouillage qui maintenant me faisait faire des communiantes à la douzaine.

Nouche, elle, riait, frappait ses mains l'une dans l'autre, disant : « Comme c'est ça ! »

Mais voilà qu'un jour Luce se mettait à pleurer.

— Moi seule, je ne puis rien te dire, Sésé. Mes doigts ne voient pas ce que tu fais. Ça reste du papier où je ne sens rien. Pourquoi ne trouves-tu pas autre chose ? Quand tu me faisais des poupées, je savais du moins comment c'était fait et ça vivait comme de la vraie vie...

Ah ! oui, ses yeux à elle ne voyaient, non plus que ses mains ne pouvaient se rendre compte, et elle était là, doublement aveugle, de l'autre côté de ma vie... Je me sentis soudain toute pauvre de cœur devant son appel, puisque ce cœur demeurait muet sans pouvoir se faire entendre.

Je crois bien que la trouvaille à la fin est sortie de là. Ton reproche, ma chère Luce, fit lever le petit miracle d'amour : je n'ai eu mon espèce de talent que parce que cela était nécessaire à ta vie. C'est alors qu'il revint : tu fis la moitié du chemin au bout duquel je devais le découvrir...

Il arriva une grande chose : Luce commença à lire : avec le pianotement de ses doigts comme sur des touches, nous la regardions s'initier à cet art de l'idée imprimée en relief, qui a rendu le monde aux aveugles.

Qu'était, après tout, mon petit miracle d'amour à moi, à côté de cette grande et horrible ténèbre des siècles déchirée par le geste apostolique de ce Louis Braille, le plus bienfaisant des grands inventeurs ?

Un vieux prêtre expert et savant s'était

chargé, à l'entremise de notre grand'tante, d'être auprès de Luce « celui qui ouvre aux yeux fermés les portes de la lumière ». Il arrivait chaque jour lui donner cet enseignement qui met au bout des doigts la visibilité tactile des objets et moule en relief l'idée. Rien ne peut dire la beauté frémissante dont se transfigura le visage de Luce à mesure qu'elle retrouvait, sous le frôlement de sa main, les signes en lesquels communient les esprits... Elle eut, sous ses hauts sourcils, le sourire d'une petite mystique devant qui, toutes larges, s'ouvrent les barrières du Paradis. Luce voyait, voyait, voyait ! La seule musique de ce mot eut pour nous, quand elle le prononçait, la résonance des harpes célestes...

Bientôt elle put lire couramment. Lorsqu'une phrase lui résistait, elle l'épelait, recommençait jusqu'à ce qu'elle eût compris. Elle ressemblait à une convalescente au sortir des maladies qui enlèvent la mémoire : elle en avait le charme attendrissant et inquiet. Nouche, à la voir travailler de ses petites mains, avait de grosses larmes. Et voilà que sous ces mêmes petites mains, à présent, naissaient les images ; les

formes figuratives du monde s'imprimèrent aux papilles de ses doigts ; elle sentit vivre, palpiter, se différencier les choses.

Luce eut dès lors sa petite bibliothèque ; quelquefois elle me lisait des pages comme avec les mains on joue de la musique... La voix dont elle me lisait était inexprimablement claire, lente, grave, heureuse, une voix un peu de cantique... C'était comme si, après l'autre qui l'avait approchée du ciel, elle faisait maintenant sa communion avec le monde vivant...



XIV

UN matin monta la senteur musquée des canaux. Tous les petits jardins sentaient le lilas et le buis : ce fut le printemps de Bruges... Je crus voir pour la première fois de la vraie lumière, de la lumière comme les anges doivent en bluter dans le ciel. Sur le pas des maisons, les enfants chantaient des cantiques à Marie ; des lys partout fleurissaient la nappe blanche des autels ; le silence au fond des vieilles rues était si doux qu'il semblait prier. Bruges redevint la cité mystique de Memling... C'étaient là des sensations bien « âgées » pour nous. Mais avions-nous jamais été jeunes ? N'étions-nous pas plutôt d'anciennes petites bonnes femmes qui jouaient à l'enfant ?

Il nous était resté de notre catéchisme et de notre première communion un goût pour la

sainteté. A l'heure de l'orgue, nous entrons prier dans les églises. Presque toutes sont vastes, humides, douloureuses : une souffrance secrète y gémit dans l'ombre des lourds piliers. A Saint-Sauveur, la mort, on peut dire, resue des dalles. Des cénotaphes se plissent de draperies de marbre noir : on marche sur des plaques tumulaires en tous sens... Mais surtout Notre-Dame nous émouvait : il y avait là, derrière une grille, le grand Charles le Téméraire avec cette jolie petite Marie de Bourgogne, sa fille, tous deux couchés, couronne en tête, sur un entablement feuillagé de rinceaux de cuivre et fleuri d'écussons en émail.

Ailleurs, à Jérusalem, dans une crypte, un Christ en bois peint, barbare et doux, dormait sous les dentelles, tout noirci par la fumée des cierges... A genoux, des femmes en grands manteaux noirs priaient, soupiraient, gémissaient. Une, toujours, en sanglotant, se lamentait d'une voix grêle de petit enfant... Le vent des haleines faisait vaciller les flammes.

Elles ressemblaient vraiment aux saintes femmes qui avaient veillé la mort du Seigneur. Elles semblaient porter un peu de la mort de

Bruges sous leurs grandes mantes à capuches, comme des pleureuses éternelles. Est-ce que toute la Flandre morte n'est pas en ce symbole des âmes gémissantes et des manteaux noirs ? Est-ce que cette mante surtout, déjà portée par leurs aïeules, n'est pas, chez les femmes d'aujourd'hui, comme un peu de l'ombre du passé traînant derrière leurs pas ? L'ombre ici est restée partout, cette ombre peut-être de la grande main des rois d'Espagne qui faisait la nuit là où elle s'ouvrait... Après tant de temps, elle pèse encore sur la Flandre rose et blonde.

Nous devînmes à notre tour de bonnes petites saintes femmes en jupes courtes ; nous brûlions des cierges à la Vierge ; nous suivions les offices ; nous aurions voulu nous faire religieuses... A la maison, nous chantions des cantiques en nous mettant sur le front des serviettes pliées, comme des béguins. Combien nous méprisions maintenant Perrault et tous ces faiseurs de contes de fées qui avaient été nos évangiles ! J'eus même la pensée d'en faire un autodafé en expiation de nos sottises et de nos crédulités qui auraient pu nous mener en enfer. Une pe-

tite Espagnole du temps de l'Inquisition n'aurait pas parlé autrement. Sans Luce, qui ne voulait pas, c'eût été fait. Elle eut un mot de petite casuiste qui remit nos consciences en paix :

— Ne les brûle pas, Sésé : c'est moi qui les garderai dans ma bibliothèque... Et le bon Dieu ne m'en voudra pas, puisque je suis une pauvre petite aveugle qui *ne les a pas lus* !

Il nous devait arriver souvent, par la suite, d'aller les tirer de leur cachette et d'en lire des pages, avec le petit battement au cœur de retrouver là, en les feuilletant, notre vieil amour du temps où les bonnes fées étaient pour nous des personnes surnaturelles des confins du Paradis, et comme des saints anges gardiens subalternes...

Mais voilà, j'avais touché au grand mystère de la mort. C'était bien autre chose que dans les contes de fées, où même la mort avait presque toujours l'air de n'être qu'un sommeil de cent ans. Or, une fois, me rappelant les femmes agenouillées dans la crypte, je me mis à en faire des « poupées » comme j'en avais fait d'autres, mais des poupées convulsées d'une telle douleur qu'elles semblaient en proie à une danse

de Saint-Guy, toutes en tas et les bras tordus. Avec des chiffons, de l'ouate et du bougran j'étais parvenu à les faire tenir ensemble sur une planchette par du fil de laiton.

Oh ! c'était bien enfantin et cependant Luce, quand elle les toucha avec les doigts, poussa un cri comme je ne lui en avais jamais entendu. Et à ses pauvres divins yeux d'aveugle, il venait une larme si claire que c'était là comme de la lumière sortie de ses prunelles et que, tout d'une fois, elle parut voir à travers. Je la pris dans mes bras, je lui disais :

— Voyons, Luce, ne pleure pas : j'ai un peu exagéré peut-être, tu sais...

— Ce n'est pas seulement cela, Elisée... C'est de joie aussi pour les avoir senties vivre sous ma main... Quand je pense que c'est pour moi que tu as fait cela... Nouche, tu m'entends : pour moi, elle a fait cela pour moi ! *Mes mains voient à présent !* Mes mains vont voir de plus en plus !

Et puis cet émoi délicieux, comme un séraphin qui craindrait de frôler de trop près, à la pointe de ses ailes blanches, les réalités terrestres :

— Oh ! si j'allais trop voir maintenant !

Luce, après tout, avait raison : j'avais fait, avec mes pauvres doigts et mon pauvre sens de vie, le petit miracle de l'amour, si longtemps attendu selon mes moyens. J'étais allé jusqu'au bout de mes puissances : Dieu peut-être allait faire le reste pour moi.

XV

J'AVAIS mis mon « groupe » en un coin de notre chambre, ni trop dans l'ombre ni trop dans la lumière ; quelquefois je regardais en clignant de l'œil, comme un peintre regarde son tableau. Je n'étais pas trop mécontente.

La nouvelle s'ébruita parmi nos rares relations. On vint voir ce que cette petite Elsée Lombard avait bien pu faire avec ses chiffons. Maman haussait les épaules et finalement laissait monter. Généralement, c'était une petite stupeur : on trouvait ça indigne de mon âge. Même avec mes « pleureuses », j'avais l'air encore de jouer à la poupée. Notre grand'tante envoya sœur Anne de Jésus, qui regarda longtemps et n'osa pas se prononcer. Alors elle se décida à venir elle-même : ce fut un événement. Comme elle n'aurait pu monter jusqu'à notre chambre, je descendis le chef-d'œuvre, précédée

de Nôuche, qui s'arrêtait à chaque pas pour voir s'il ne lui arrivait pas malheur et suivie de Luce, qui me retenait par la robe. C'était une vraie cérémonie comme si le Saint-Sacrement sortait.

Et voilà : mon groupe était là maintenant, sur la grande table du petit salon rouge, dans la lumière des stores mi-remontés. Une des bonnes femmes était tombée à la renverse, le fil de laiton qui la fixait à la planchette d'appui n'ayant pas tenu ; mais les cinq autres avaient résisté. Notre bonne parente, toute en noir, sa coiffe noire par-dessus son fronton blanc, semblait continuer le groupe, avec un petit air de supériorité hiérarchique qui lui venait de sa vieille robe usée de drap fin et de sa qualité de Mère supérieure. Elle tira ses lunettes de l'étui, se mit à examiner les petites vieilles, déclara qu'elles ressemblaient dans leurs grands manteaux à des poules sur leurs œufs. Et elle riait doucement, sans bruit, en bonne femme amusée par cette idée. Mais tout à coup elle se rappela que ces femmes priaient au tombeau du Christ. Elle cessa de rire aussitôt, fit un signe de croix comme par contrition et se re-

tira sans m'avoir dit un mot. Nouche, dans la pièce voisine, avait mis sur la table le flacon de vin doux et l'assiette de gâteaux qui fêtaient chaque fois ses visites. Je compris que ma grand'tante avait trouvé le sujet irrévérencieux. Maman aussi.

Mes « bonnes femmes » se trouvèrent si bien au salon qu'elles ne le quittèrent plus. Il venait des voisins qui timidement demandaient à voir. Nouche les faisait entrer, levait à demi les rideaux et, comme la vieille servante du cousin Oliva, parlait bas en expliquant. S'ils ne témoignaient pas une admiration suffisante, elle refermait brusquement la porte sur leurs talons. Il y en eut un qui émit l'idée que peut-être, en les faisant tourner avec une manivelle, comme le coq, l'arbre et la paysanne des boîtes à jouets, c'eût été plus amusant...

Moi, j'aurais pleuré à présent tant je trouvais cela mauvais.

Mais, une après-midi, nous arriva, dans son claquement de soutane, l'aimable abbé Sondag, un petit homme brun, mal rasé, très vif, l'œil pétillant derrière son binocle d'or, et qui écrivait des articles d'art dans un journal. Tout de

suite il s'emballa : c'était jeune, original, expressif. Un art nouveau, un vrai art de femme ! Il m'encouragea d'un si bel enthousiasme que j'espérai pouvoir faire quelque chose un jour. Une semaine après, une note passait dans la feuille. « Une artiste nous est née, réaliste et mystique à la manière des vrais maîtres de Flandre... Ses Vieilles femmes au tombeau de Notre-Seigneur font penser aux « Pleureurs » du merveilleux monument de messire Philippe Pot. »

L'abbé était une des figures de Bruges, actif, remuant, spirituel : le vent de sa robe battait partout où son zèle d'art avait l'occasion de s'exprimer. Bien vu des femmes du monde par là-dessus, ayant son mot à dire dans les commissions et les jurys et bafouant volontiers l'art académique... Quel orgueil pour moi si je n'avais été, au fond, une petite simple et qui ne s'en croyait pas ! Jamais je ne pus me résigner à montrer l'article à maman ; mais Nouche le lui montra pour moi ; et je crois bien qu'elle alla le lire ensuite dans tout le quartier. C'est Luce, qui était heureuse ! Moi, j'aurais bien voulu savoir qui était le messire Pot, dont les « Pleureurs » rappelaient mes Bonnes femmes.

XVI

JE vis arriver avec joie la fin de ma dernière année de classe. Et ce fut encore une fois l'hiver, le vieux petit hiver mort de Bruges. Une douce fin du monde neigeait : tous les canaux étaient gelés ; le givre mettait aux vitres de fines dentelles, comme on en voit au Gruthuse, près de Notre-Dame ; et au coin des rues les petites saintes Vierges grelottaient derrière leur petite lampe.

Tout le monde allait en traîneau, les petits enfants qui partaient pour l'école et les vieilles dames qu'on menait aux offices, tenant sur leurs genoux la chaufferette d'où s'envolait au vent de la braise allumée. Après la classe, toujours Nouche était là, avec sa petite caisse verte à patins de bois : nous poussions Luce à deux. La nuit était tombée et, à la coupée des ponts, pointait l'enfilade des vieux pignons

houppés de neige, comme des sapins de Noël. Alors nous redevenions toutes deux de vraies petites filles : les coutumes patriales chantaient dans nos cœurs frais et crédules.

Saint Nicolas ouvrait la marche et puis venait Noël ; c'étaient les mois des boutiques éclairées, comme pour une messe à ténèbres. On croyait entendre tinter l'angélus matinal sur les grêles harmonicas ; tous les petits coqs à soufflets s'égosillaient. C'était fête dans les arches de Noé et jusqu'à la futilité des poupées et au rire ironique des pantins s'attendrissaient à la promesse d'un bonheur universel.

Une nuit, Luce fit un beau rêve. Elle était en Paradis et le bon saint Nicolas en personne lui remettait une grande boîte. Il y avait dedans de menus arbres en copeaux poudrés de givre. Un agneau mystique pâturait dans un pré de grains d'anis. Des plumes de cygne tombaient sur les vitraux d'arc-en-ciel d'une chapelle. Il venait, à la porte d'une petite maison fourrée d'hermine, une gentille petite béguine qui, à petits pas, ensuite s'en allait sonner la cloche à la chapelle... Alors les bergers accoururent du fond des pays et une étoile

en papier d'or les précédait, fixée au bout d'un bâton. Et l'aube de Noël se levait.

C'était bon, une fois rentrées chez nous dans notre chambre, de tortiller nos chiffons au chaud du grand feu ; car la diplomatie de Nouche nous avait obtenu un poêle et une vraie chambre de travail, celle-là même des fenêtres de laquelle j'avais vu si souvent la vieille dame promener Edwige dans le grand jardin. Nouche s'y était si bien prise que maman nous avait même permis de prendre dans la maison des chaises, une table, un bahut et tout le petit matériel d'une véritable installation. Tandis que je travaillais, la douce bonne femme, un doigt sur les lettres, comme une enfant qui épèle, nous lisait de belles histoires. Et c'étaient *M. le Vent et M^{me} la Pluie, Trésor des Fèves et Fleur des Pois, l'Histoire du véritable Gribouille, la Princesse sur un pois, Petit Claus et grand Claus, et le Jardin du Paradis*, tant d'autres qui nous émerveillaient ou nous faisaient le cœur tout petit comme si nous avions mangé du citron. Nous pleurâmes de vraies larmes pour la *Petite Sirène* du bon monsieur Andersen. Une fois, au coup de vent d'une porte que Nouche ouvrait, un petit tas

s'était éboulé dans un coin : c'était peut-être la petite femme-poisson que si longtemps on avait entendue rire et pleurer, les nuits de tempête, dans la vieille maison...

Les verres encore une fois avaient changé dans notre lanterne. C'était bien la peine d'être montées dans le paradis du bon Dieu pour retomber de si haut dans nos pauvres paradis chimériques... Et dans l'hiver de Bruges filait notre canal, tout mort et gelé, entre les arbustes du bord, guipurés par le givre. De l'autre côté, le petit parc, avec ses dix peupliers filigranés de grésil, au bout de son gazon pareil à une grosse pelote blanche à piquer les épingles, avait la tristesse des jardins où personne ne vient plus. Où était-elle allée, ma chère Edwige ? Par quels chemins d'exil était-elle repartie ? Un jour elle nous avait fait un long signe d'adieu... L'homme aux yeux de mer non plus n'avait reparu... Et puis c'était, dans le petit jardin à côté, la boule de métal qui avait été capuchonnée d'une botte de paille, la boule où, l'été, un petit garçon se faisait des grimaces. Le vieil homme, la vieille femme et le chat roux avaient été remisés quelque part en

attendant le printemps. Seuls les petits moineaux aux plumes gonflées comme des boules d'ouate faisaient, par jeu, voler la neige en s'ébrouant, frou ! frou !

Eh bien ! non, tout ne dormait pas. Il y avait des petits enfants qui, à coups de patins, rayaient la glace du canal et d'autres qui, patiemment, avec leurs sabots polissaient des glissoires et d'autres qui culbutaient, les jambes en l'air. Et il y en avait aussi qui, en boule, comme les petits moineaux, les mains sous l'aisselle et des roupies au nez, très graves, sans rire, d'une tristesse comme de vieilles gens, regardaient gigoter ceux qui avaient culbuté. Et les flocons tombaient ; et de là-haut, de la volière de la tour, toujours sur eux tombait l'éclat de rire des oiseaux du carillon.

Et voilà qu'un jour, de tous ces gosses aux têtes gelées, je me mettais à composer un petit sujet « chimérisé ». Comme dans le rêve de Luce, des bergers, des petits bergers de la campagne, par la nuit glacée de Noël, avec des paniers de fruits et des lanternes en papier, arrivaient, à coups de patins sur la glace des canaux, adorer le petit Jésus à l'église de la

paroisse. C'était comique comme, avec des fils de fer et cousu à petites et grandes enfilées, bourres de soie noire, ou rouge ou jaune pour les cheveux, perles ou soies de couleur pour les yeux, peau de gant pour le visage et les mains, ça avait son petit air de vie ! Mais l'article de l'abbé ne m'avait pas grisée; je me semblais de ne faire encore et toujours que des poupées. Seulement, ces poupées-là, ma chère Luce, rien qu'à promener dessus ses petites mains si sensibles, les faisait s'animer d'une illusion d'humanité véritable ! Oh ! elle n'était plus aveugle, alors ! Elle voyait avec les « mille petits yeux de ses doigts », ainsi qu'elle appelait ses papilles. Et comme elle riait alors ! Comme elle disait :

— Oh ! celui-là, je le reconnais : c'est le petit de la boutique à caramels et à macarons près du pont. Et cet autre avec sa figure ronde, c'est une grosse pomme... C'est qu'il glisse, glisse ! Et Jean-Jean que voilà étendu de son long !

— Oui, Luçon. Mais Jean-Jean le premier a vu l'étoile et entendu les cloches, il a tiré la chevillette, il s'est mis à courir à travers champs, et c'est lui le premier qui arrivera à l'église...

Seulement sa pauvre grand'mère sera obligée de passer deux jours à lui rassarsir, de ses pauvres vieilles mains, le pantalon qui vient de lui crever aux genoux !

Comme toujours, c'étaient des histoires !

Et Luce s'écriait :

— Est-ce vraiment vrai ? Et c'est toi qui as fait cela, Sésé ? Oh ! que c'est beau !

— Non, ma Lucette, ce n'est pas si beau que tu le crois, parce que, vois-tu, il n'y a ici ni les maisons, ni les arbres, ni le vieux pont qui est là à notre droite, par-dessus le canal. Le jour où je saurai faire tenir tout cela à la fois, tu pourras dire que c'est beau.

Il nous était revenu une vraie âme de Bruges, une âme comme en ont les petits garçons des ruelles qui s'en vont chanter des complaintes à la porte des maisons, le soir des Rois. Justement l'Épiphanie était là : Nouche m'aida à nous tailler des tuniques dans de la serge verte. Ainsi affublées, nous descendîmes à la rue, et devant la porte de la maison ; collant nos bouches au trou de la serrure, nous chantions cette complainte comme il y en a au bas des vieilles images :

Au bout d'un fil d'or, sur Termonde en Flandre,
Une étoile sonne la messe.
Madame l'hôtesse, c'est nous les Trois Rois.
Donnez-nous à manger du beau pain blanc,
Comme les anges avec la neige en font en paradis
Où, en paradis.

Il y a l'âne et les six béguines,
Il y a la vache et la petite souris
Qui ont mangé le pain et le riz.
Dans l'armoire il y a des macarons.
Faites un signe de croix et dansez en rond,
Où, en rond.

Maman ne reconnut pas nos voix et nous fit
porter par Nouche, de moitié dans cette folie,
des pommes et des noix. C'était Luce qui, en
vraie enfant, avait eu l'idée... Nous nous
sommes bien amusées, ce soir-là !

Puis le moulin encore une fois tourna ; et nous
nous trouvâmes un soir, toujours à deux, mysti-
quement fiancées... à saint Georges. Oh !
c'est une histoire ! Dans la nuit tombante,
comme au soir nous quitions l'école, j'avais
vu, au feu vacillant de la petite lampe du
choeur, s'animer d'une vie surnaturelle la
haute verrière d'une église... Un sang pourpre
jaillissait de la croupe du dragon terrassé ;
tandis que, dressé de toute sa taille, un

ped sur le monstre et divinement beau sous son armure vermeille, le glorieux soldat tenait l'épée levée... L'auréole nimbait son front aux cheveux d'or annelé.

Riez si vous voulez ; mais j'étais certaine que saint Georges nous avait regardées.

— Luce ! m'écriai-je, faisons un signe de croix... Je t'assure, c'est un miracle.

Il fallut que le lendemain et les jours suivants Nouche nous menât voir s'illuminer d'un feu d'héroïsme et de sainteté, comme un grand cœur vivant, le miraculeux vitrail. Mais le prodige ne se produisit plus... Sans quoi eût-ce été un prodige ?

Le grand saint Georges succéda ainsi à tous les princes Charmant que nous avons aimés et qui n'étaient pas venus... Luce timidement disait :

— Comment veux-tu qu'il vienne, celui-là ? Il ne peut pourtant pas descendre de son vitrail ?

— Voyons, tu n'y entends rien... On peut être très bien des fiancées mystiques jusqu'au moment où il vient quelqu'un qui a la ressemblance...



XVII

UNE après-midi, c'est encore M. Sondag qui nous arrive ; sa soutane lui claque aux talons ; sa grande bouche rit ; il a une voix comme part un bouchon de champagne. Mais il n'est pas seul. Un homme jeune, presque un jeune homme encore, l'accompagne, des yeux d'un bleu de pierre fine, des cheveux d'or pâle qui font une auréole à un haut front admirable. Je me sens toute petite quand l'abbé me le présente ainsi :

— Mon ami ! le poète Jean Emmanuel.

Jean Emmanuel, l'âme des Flandres, le poète des béguinages, des cloches dans le soir de Bruges, des petites vieilles dans les jardins des Godshuys, des bonnes Vierges aux coins des rues et des petits sentiers qui vont vers la mer ! Jean Emmanuel était devant moi et me souriait, si grand près de moi, toute petite, que son sou-

rire m'arrivait du haut du ciel. J'ai été bien étonnée plus tard quand je me suis aperçue qu'il n'avait qu'une tête de plus que moi ; seulement, dans cette tête, tenait la Flandre entière !

— J'ai voulu voir aussi, me dit-il doucement.

Sa voix avait le tintement léger des petites notes du carillon cognant aux vitres de notre chambre. Je croyais que tous les carillons des petites villes de Flandre me disaient à l'oreille : « Oui, c'est comme ça : il est venu pour voir aussi ». Moi, une si humble petite faiseuse de poupées ! Et j'avais baissé les yeux, je n'aurais osé les lever tout de suite jusqu'aux siens.

Ensuite, je les précède, je marche à petits pas devant eux, comme si j'allais à confesse ; j'ouvre une porte, Nouche repousse les volets, et maintenant ils sont là qui regardent mes Bonnes femmes au tombeau de N.-S. et mes Enfants patinant. L'abbé, comme toujours, s'exalte ; mais lui ne parle pas tout d'abord. Même il n'a pas l'air de prendre attention à tout ce que dit M. Sondag ; il demeure comme perdu dans ses idées. Et je voudrais être loin... J'en-

tends dans la pièce à côté la petite toux de Luce qu'elle étouffe, par politesse, dans sa main.

Je comprends qu'elle est tout près de la porte, si près que le bois de la porte cède un peu. Elle aussi sait maintenant que c'est le poète Jean Emmanuel qui est là et qui est venu voir. Tout le monde vient voir ; elle seule ne voit pas.

Et un peu de temps se passe. J'ai coulé les yeux de côté ; je sais qu'il a le regard bleu, limpide, frais comme un orient de vitrail. Il me regarde et mes yeux sautent comme une mouche dans la toile d'araignée. Il dit étrangement :

— Leurs manteaux sont comme des bras en croix en attendant qu'ils s'ouvrent comme des ailes... Un feu d'amour brûle dans les cœurs comme la petite lampe éternelle aux tabernacles.

Je ne comprends pas d'abord ; il semble parler pour lui seul. Dans la pénombre grise je vois une petite veine battre à son front comme une lumière bleue.

Tout à coup, du haut du beffroi s'essore la volée mélodieuse des oiseaux du carillon. Et

son visage s'illumine ; il lève la main et sa voix se hausse aussi :

— Écoutez ! Écoutez ! C'est la chanson de Bruges. Tant qu'elle volera par les airs, sur l'aile des oiseaux de la tour, l'âme de Bruges toujours plus haut planera dans la lumière.

Il se remet à me sourire et termine ainsi :

— La Flandre ne meurt pas... La Flandre se réveille chaque matin au jardin fleuri des belles filles de son peintre Memling.

L'abbé fait de la tête un signe d'assentiment ; mais moi, je n'ai rien compris cette fois encore. Qu'est-ce qu'il a voulu dire en son langage de poète ? Que m'importe, au surplus ! La musique de sa voix douce, traînante un peu, m'a suffi. J'ai cru entendre chanter l'âme de Bruges.

Et puis ils sont partis. Il m'a tendu la main : j'y ai laissé glisser la mienne ; mon cœur était un peu mort. Je ne sais pourquoi je n'aimais plus mes petites machines, si tristes, si tristes... Peut-être, je n'avais pas compris le sens de la chanson du carillon, de la bonne chanson qui parle des choses qui ne meurent pas... Peut-être je comprendrais un jour.

Luce alors, ses petites mains tâtonnant devant elle, arrivait, les narines frémissantes ; elle avait le souffle court comme si elle avait couru et venait de loin. Et de sa bouche les mots tombaient très vite.

— O Elséé ! quel bonheur pour toi, dis ! Jean Emmanuel ! Est-ce possible ? Et dis, il se tenait là devant toi comme les autres hommes ? Comme un simple mortel ? J'étais derrière la porte ; il te parlait. Comme sa voix est vivante ! Pense un peu à cela, Elséé ; il était là, séparé de moi par une porte, et j'ai *vu* sa voix comme si je le voyais, lui. Sa voix m'a caressé le cœur comme avec des mains de lumière. Ne ris pas : moi seule je comprends ce que je veux dire. Et il était si beau, Sésé ! Est-ce qu'il ne ressemble pas au chevalier saint Georges ?

— Mais ce n'est pas un héros ! Jean Emmanuel est un poète.

— Un poète est un héros aussi ! fit-elle gravement en levant la tête vers le ciel.

Puis, au bout d'un instant :

— Vois-tu, il a raison, il doit avoir raison : tu vois trop les choses en noir, en triste.

Après tout c'était peut-être cela qu'il avait

voulu dire ; mais elle seule alors, encore une fois, avec ses yeux d'aveugle, avait vu clair là où mes yeux à moi, mes yeux qui voient, n'avaient rien vu.

Trop en noir, en triste, ma chère Luce ? Est-ce que le Christ pourtant n'a pas été mis au suaire ? Est-ce que les bonnes femmes de Bruges ne veillent pas toujours en priant au Saint-Sépulcre ? Est-ce qu'il n'y a pas les « Pleureurs » du tombeau de Philippe Pot ?

XVIII

UN matin. J'ai dix-huit ans ; je suis une jeune fille ; Luce et Nouche m'ont fleurie. Ma chambre est comme un reposoir de procession.

Est-ce une illusion ?

Il me semble que depuis un peu de temps j'ai une autre âme. J'ai lu, je ne cesse de relire les vers de Jean Emmanuel ; ils sont en moi comme un miroir où je vois autrement les choses. Qu'est-ce que je sais de moi pourtant ? Je ne suis qu'une petite ombre pour moi-même, mais une ombre tournée du côté du jour et qui peut-être va s'éclairer. Je vis dans un songe : je porte en moi quelque chose de doucement frémissant et qui voudrait s'exprimer.

Ce matin-là, je m'habille avant qu'il soit dix heures. Je passe une épingle dans mon chapeau. Maman, par vieux rigorisme bourgeois

jamais n'a voulu que nous sortions sans être accompagnées. J'ai décidé cependant que je sortirais seule, et je sors. Luce et Nouche ne s'étonnent pas, bien que ce soit la première fois. J'ai dit simplement : « — Je vais voir Memling. » Je n'ai demandé la permission à personne.

Memling ! Je connais la légende : le peintre des saintetés arrive à Bruges, soldat blessé, après Nancy. Les religieux de Saint-Jean le recueillent ; à l'ombre douce de la chapelle s'élèvent leurs oraisons pour qu'il guérisse. Et Dieu les écoute ; il revient à la vie et, par gratitude pour leurs soins secourables, il peint la châsse de sainte Ursule...

Je traverse une cour : ce sont toujours des malades qu'on hospitalise là ; mais des infirmières, des sœurs de Miséricorde ont pris à leur chevet la place des moines du temps de Memling. Elles passent avec un bruit de chapelets et de clefs ; les mains dans leurs grandes manches blanches, elles me font un lent salut de la tête. Elle semblent me dire :

— Entrez. Il est là qui vous attend.

Et je pousse une porte, j'entre ; j'ai devant

les yeux le petit édicule gothique avec sa crête finement maillée, ses pinacles à crochets et ses dais guillochés. C'est un saisissement qui me fait toute pâle, le cœur arrêté comme pour un miracle. Paradis de couleurs émaillées et tendres ! Vision d'une contrée qui ne serait plus la terre, si on n'y tuait et où, par avance, les figures ont la grâce ailée des êtres surnaturels ! Même il semble que le massacre des onze mille vierges, cette boucherie de chairs roses et neigeuses, soit ici comme une apothéose de fleurs. Le sang qui, à longs jets, ruisselle sur les pâleurs d'agonie, suggère des pétales doucement pourprés, échappés aux palmes que les anges agitent par-dessus les martyres.

Le vieux peintre aux argents fluides et aux vermillons éteints a peint, plutôt que la brutale mort, la cessation de la vie sous l'image d'un songe simplement interrompu. Une inexprimable candeur préside à l'hécatombe, atténuant la barbarie des épisodes comme si, dans l'ardeur de la foi qui, mourantes, les porte au ciel, les vierges avaient cessé de ressentir la douleur et ne goûtaient plus que les éternelles délices de la présence de Dieu. C'est à peine

si les plis des tuniques sont dérangés et la blessure qui perce leur flanc s'égoutte comme le sang d'une rose mystique...

Ainsi, de panneau en panneau, le drame se déroule presque comme une idylle, et la douceur souriante des visages, l'éclat chamarré des robes, l'air fluide sont au meurtre fleuri un accompagnement très doux. Aucune miniature d'évangélique n'eut à ce degré la fleur de grâce et de vie... On ne songe qu'à dire : « C'est divin ! » Moi, je me sentais toute pâle, la bouche serrée ; je croyais mourir moi-même un peu, comme sainte Ursule et ses vierges, d'une mort sans violence de grande fleur fauchée au jardin des palmes célestes.

J'oubliai les heures ; quand je pensai à partir, l'après-midi déjà s'avavançait. Je m'en allai, l'âme doucement malade et émerveillée. Maman ne me dit rien ; elle parut accepter ce signe de mon émancipation avec sa résignation habituelle. Pour moi, je rentrais comme sanctifiée par mon initiation à cet art de grâce, de sentiment et de délicatesse. Comme je comprenais à travers la limpide, fraîche et sensible âme de Bruges et cette âme charmante de Jean

Emmanuel aussi ! Eussé-je, sans lui, si bien compris Memling ? « L'art, la poésie, c'est peut-être cela, me disais-je, un miracle de l'illusion par-dessus les laideurs de la vie... Comme Dieu a mis les fleurs au bord des fossés de la route, l'art est une fleur des âmes qui illumine pour nous jusqu'à la pente des abîmes. La laideur, le mal, les détresses humaines se transfigurent à travers son charme d'idéal. » L'art ainsi demeurerait en correspondance avec des forces secrètes de beauté en nous.

Oui, c'était bien moi qui pensais cela, moi qui n'avais fait encore que des poupées et qui avais vécu au royaume des contes de fées ! Mais, après tout, est-ce que cela, déjà, n'était pas un symbole de beauté et de grâce ? Est-ce que les bonnes fées ne sont pas les déléguées de la Vierge auprès de la Sainte Enfance ? Et qui peut dire qu'après leur mort, les beaux chevaliers en or de la légende, les Amadis et les Galaor, ne sont pas allés relever en paradis la garde du grand saint Georges ?

Une nuit, je suis éveillée par une étrange musique comme en songe, je ne sais quoi qui a l'air de gratter quelque chose avec des

pincements saccadés... Et je me mets droite dans mon lit, j'écoute... Luce, aussi, dans le lit voisin s'est éveillée et nous écoutons ensemble... C'est très doux, ce grignotis de musique, comme si une petite souris se promenait dans un violon... Peut-être il y a un ange derrière la porte, un ange qui s'est un peu attardé avant de remonter au paradis et qui joue du rebec... Et cela s'éteint, cela recommence : on ne sait si cela pleure ou si cela rit. Peut-être nous sommes seules à entendre cette musique : peut-être est-ce pour nous seules que joue le mystérieux musicien... Peut-être nous ne sommes pas éveillées... Luce m'appelle, frappe trois fois sur le bois de son lit et je réponds : « C'est moi le petit homme gris... » comme dans la chanson. Pour être plus sûre encore que je ne dors pas, je me pince et me fais mal... Pas de doute : toute la maison dort et la rue et tout le quartier, mais ce n'est pas un rêve, puisque nous ne dormons plus, nous.

Alors, je me lève : bien entendu, je prends soin de ne pas allumer, et, dans la nuit noire de la chambre, je vais vers la fenêtre. Je soulève le store, j'écarte le rideau. Et c'est bien vrai :

il y a là — petite ombre vague dans l'ombre nocturne — quelqu'un qui joue devant la maison. Mais je distingue à peine, j'entends seulement qu'on tousse et que la petite souris grignote toujours.

Oh ! Luce, que c'était singulier et charmant, entendre ces petits sanglots mélodieux dans la nuit de Bruges !... La gargouille de la vieille maison pleure ainsi par-dessus le puits : si souvent aussi nous sommes restées à entendre pleurer la pluie dans l'eau du canal...

— Oh ! dit tout à coup Luce, si c'était enfin celui que nous attendons... Ouvre la fenêtre et fais-lui signe.

Luce, du fond de son grand rêve intérieur, jamais ne doute de rien. Mais trop tard ! Quelque chose a l'air de se casser : la musique, comme après un petit hoquet sec, s'est tue. Et il y a là maintenant quelqu'un qui passe sous le réverbère et qui décroît au tournant de la rue. Un coq chantait dans un jardin.

Non, mais quelle aventure ! Nouche est d'avis que c'est quelque mauvais sujet qu'il eût fallu arrêter pour tapage nocturne.

Nous aurions préféré autre chose.



XIX

ON eut besoin d'un peintreau Béguinage, pour remettre en couleur deux des figures du retable en bois qui décorait le maître-autel de la chapelle, et on s'adressa à moi. La communauté tenait à ma disposition l'huile et les couleurs : la peinture serait mon denier à Dieu. Je me sentis très fière d'avoir été choisie.

Sœur Marie de la Croix, qui était sacristine, après une gémflexion à l'entrée, me mena vers l'autel. En montant sur une chaise, je pus atteindre aux deux figures : l'une était la Vierge en grand manteau et l'autre saint Jean, également en manteau. Elles étaient naïves et belles ; le gothique imagier leur avait donné la grave et rigide expression de visage où se marquait l'humanité religieuse du temps. L'humidité, en rongant le bois, ayant aussi mangé la pein-

ture, l'affaire fut pour moi de raccorder, avec ce qui restait du ton primitif, le bas des manteaux, bleu pour la Vierge et gris ardoisé pour saint Jean. Rien qu'à faire le manteau de la Vierge, je mis toute une journée. Mais c'était si bon regarder de près le détail naïf et précis de la sculpture que j'y aurais mis volontiers deux fois plus de temps... Je trouvais surtout curieux l'homme qui, monté sur une échelle, regardait, à travers ses besicles, les clous qu'il enfonçait dans la croix.

A chacune des divisions de la journée chrétienne, les béguines entraient, avec le gros bruit du drap de leurs jupes refoulé par la marche et le cliquetis des médailles et des grains du chapelet contre leurs genoux. Chacune avait son prie-Dieu : sous l'accoudoir, une petite armoire fermait à clef. Elles en retiraient le long voile blanc dont elles se recouvrent la tête et les épaules, pour paraître toutes blanches devant le Seigneur. Elles demeuraient là-dessous immobiles et voilées, comme des objets de sainteté, disant toutes ensemble, avec des dissonances de voix aigrettes et nasillardes, le rosaire... Parfois la grande Dame, assise à

son prie-Dieu dans le chœur, un gros livre d'heures dans les doigts, récitait seule les litanies que les autres accompagnaient d'un simple murmure labial en laissant tomber à la fin des versets l'amen, comme une pelletée de terre.

Cet incessant bourdonnement, monotone à la longue, manquait m'endormir, tandis que, grimpée sur ma chaise, je donnais mes petites touches de bleu sur le bois. Les prières terminées, elles arrivaient vers moi et leurs petites exclamations émerveillées me signifiaient que mon bleu avait trouvé le chemin de leurs douces âmes puérides, en rappel du bleu du culte à la Vierge et du bleu de la lumière du paradis. Le soir tomba sur le dernier coup de pinceau dont j'azurais le manteau céleste, au moment où sonnait l'angélus. Je me serais, en ce moment-là, faite volontiers béguine pour me réveiller dans une de leurs jolies petites maisons orfévrées comme des châsses et où elles ont l'air de jouer à la religieuse... Peut-être, qui sait ? j'avais manqué ma vocation...

Je mis deux jours à terminer le manteau de saint Jean, plus détérioré que celui de la

Vierge. A midi, un glissement de semelles s'usait sur les dalles et sœur Marie de la Croix, en se courbant jusqu'à terre et puis s'enlevant par l'air comme un gros volant, se mettait à tirer sur la corde pour faire tinter la cloche. Je descendais alors de ma chaise et j'allais prendre ma part du repas de mère Apostoline. Elle était servie selon l'usage par deux servantes, toutes deux vieilles et un peu rêches. Un poisson ou une omelette, quatre pommes de terre bouillies, deux biscottes et une poire, c'était le dîner.

On ajouta une pomme de terre, une biscotte et une poire le jour où Jean Emmanuel, s'invitant lui-même, vint s'asseoir à la table. Il était l'ami des béguines auxquelles il apportait du chocolat, des gimblettes, des oranges, des images, et notre grand'tante, qui avait connu sa grand'mère, le tenait en estime. Lui, gardait avec elles toutes une nuance de familiarité respectueuse comme envers des saintes personnes entre le siècle et la religion. On sait, en effet, que ce sont là des religieuses laïques, d'une sorte de sainteté mineure, vivant dans leurs petits couvents en marge de la société,

avec un glissement au péché de gourmandise, de médisance et d'oisiveté.

Je remarquai qu'il les traitait un peu en enfants. Il ne leur parla ni de ses livres, ni des autres poètes et doucement les plaisantait sur leurs distractions vénielles. Au contraire, quand il s'adressait à moi, il reprenait sa gravité souriante : il me parlait avec d'autres mots, comme à une égale ; il s'informait de mon travail. La douceur de ses yeux s'animait comme du feu des lampes spirituelles, tandis qu'il évoquait la mère Flandre... Et c'était si tendre, si vraiment filial, la voix dont il disait cela ! On sentait bien qu'il la portait vivante dans son cœur, avec tout ce qui fait d'elle un petit morceau d'humanité à part, si intime, si simple, si profonde, en dehors de la vie extérieure et bruyante du reste du monde ! Quand il disait sa petite enfance au village, dans le clos paternel où paissait une vache, un peu d'eau lui perlait aux cils, et, soi-même, on avait le cœur gonflé.

Vierge. A midi, un glissement de semelles s'usait sur les dalles et sœur Marie de la Croix, en se courbant jusqu'à terre et puis s'enlevant par l'air comme un gros volant, se mettait à tirer sur la corde pour faire tinter la cloche. Je descendais alors de ma chaise et j'allais prendre ma part du repas de mère Apostoline. Elle était servie selon l'usage par deux servantes, toutes deux vieilles et un peu rêches. Un poisson ou une omelette, quatre pommes de terre bouillies, deux biscottes et une poire, c'était le dîner.

On ajouta une pomme de terre, une biscotte et une poire le jour où Jean Emmanuel, s'invitant lui-même, vint s'asseoir à la table. Il était l'ami des béguines auxquelles il apportait du chocolat, des gimblettes, des oranges, des images, et notre grand'tante, qui avait connu sa grand'mère, le tenait en estime. Lui, gardait avec elles toutes une nuance de familiarité respectueuse comme envers des saintes personnes entre le siècle et la religion. On sait, en effet, que ce sont là des religieuses laïques, d'une sorte de sainteté mineure, vivant dans leurs petits couvents en marge de la société,

avec un glissement au péché de gourmandise, de médisance et d'oisiveté.

Je remarquai qu'il les traitait un peu en enfants. Il ne leur parla ni de ses livres, ni des autres poètes et doucement les plaisantait sur leurs distractions vénielles. Au contraire, quand il s'adressait à moi, il reprenait sa gravité souriante : il me parlait avec d'autres mots, comme à une égale ; il s'informait de mon travail. La douceur de ses yeux s'animait comme du feu des lampes spirituelles, tandis qu'il évoquait la mère Flandre... Et c'était si tendre, si vraiment filial, la voix dont il disait cela ! On sentait bien qu'il la portait vivante dans son cœur, avec tout ce qui fait d'elle un petit morceau d'humanité à part, si intime, si simple, si profonde, en dehors de la vie extérieure et bruyante du reste du monde ! Quand il disait sa petite enfance au village, dans le clos paternel où paissait une vache, un peu d'eau lui perlait aux cils, et, soi-même, on avait le cœur gonflé.



JUSTEMENT, ce jour-là, une des béguines quittait la petite maison bénite où elle avait passé près de six ans de sa vie pour aller vivre en ménage avec son futur mari, un assez vieil homme déjà et qui arrivait chaque jour passer une heure auprès d'elle, dans le silence blanc de la petite chambre fleurie comme un reposoir de procession. Les béguines ne prononçant pas de vœux, c'était une chose tolérée et qui se présentait quelquefois. D'honnêtes et paisibles amours ainsi se nouaient sous l'œil bienveillant de la grande Dame.

Jean Emmanuel accepta d'aller prendre le café chez cette sœur Clarisse qui consentait à échanger son nom sanctifié contre celui de l'époux qui, à la place du salut éternel, lui promettait le bonheur terrestre. Le matin, à

l'église, les autres sœurs avaient longuement prié pour elle : c'était la dernière fois qu'elle-même portait la coiffe et le bandeau. Elle occupait à frais communs, avec sœur Marie de la Croix, un humble et propre logis à petites fenêtres basses, donnant comme les autres sur le pré planté d'ormes où herbent les linges, où un mouton, en bêlant, tourne autour de son piquet. Ah ! comme je l'aimais, ce pauvre coin de vie d'une ancienne humanité, avec sa mélancolie de délabrement et de silence où, pareillement au reste d'un sang tari, s'égouttent les heures, où vient mourir le mélodieux sanglot du carillon lointain... Et comme, toute jeune que j'étais, je comprenais qu'on pût vivre là, doucement, entre Dieu et son art !

Sœur Clarisse, une grosse petite femme sans beauté, mais claire et quiète de visage, était redevenue presque femme déjà dans le pli du sourire avec lequel, au seuil du petit couvent, sous le dais à pinacle d'une statuette de la Vierge, elle nous accueillit. Derrière nous, une à une, dans leurs jupes de drap épais, arrivaient les bonnes âmes du petit troupeau. Clarisse, sous la jaquette en coton qu'elle s'était passée,

avait gardé sa robe de béguine, toute ronde comme une cloche. Mais déjà le fronteau était tombé ; elle l'avait remplacé par un bonnet plat qui bordait l'ourlet frisé de ses cheveux coupés court, couleur de beurre.

On fut une dizaine autour de la table recouverte de sa toile cirée sur laquelle fumait le pot de café et se trouvaient disposées des assiettes de macarons, de biscottes, de pains d'amande et de grosses tartines beurrées. Toute la cafetière y passa : il fallut moudre du café pour un second pot. La sainteté flamande s'accommode de ces petites gourmandises qui sont, pour les âmes, comme un avant-goût des délices sacrées. A part deux anciennes demoiselles de campagne, d'humeur assez déliée, j'observai, toutefois, que la plupart des béguines étaient plutôt un peu pincées ; notre grand'tante, invitée, n'avait pas cru devoir venir. Jean Emmanuel, lui, d'une âme restée elle-même simple et enfant, paraissait vraiment s'amuser près de ces simples esprits... Et puis soudain un silence passait sur son visage : ses yeux semblaient rêver très loin, et il ne riait plus.

Il fallut, après le café, accepter de faire le

tour des autres petites maisons ; toutes les béguines voulaient nous faire les honneurs de leur chez-elle. Les chambres, toutes blanches, ressemblaient à des chambres de pensionnaires, avec des petits Jésus en cire ou en plâtre sur la cheminée, des bénitiers de porcelaine au mur, des christs en buis sur des croix et le portrait du Pape. Chacune aussi possédait, en photos de kermesse, une légion de petits encadrements où figuraient en habits luisants de dimanche, en uniformes militaires, en vêtements de mariés, les portraits de tous les cousins et arrière-cousins de la famille... De petits jardins plantés de buis, en forme de croix et d'astrolabes, avec des parcs de résédas et de pensées échançrés en cœur, avaient un air naïf et théologal. Un peu d'ombre, les jours de soleil, descendait des murs et abritait les chaises basses sur lesquelles les bonnes sœurs venaient s'asseoir après leurs exercices spirituels et faisaient de la dentelle.

Nouche arriva me reprendre dans l'après-midi avec Luce. Comme Jean Emmanuel suivait à peu près le même chemin que nous, il s'offrit à nous accompagner par les petites rues de peuple qui mènent au cœur de la ville. Une

pointe avancée de banlieue, un coin de campagne spirituelle d'abord s'ouvrit devant nous : c'était, après les petites maisons blanches du Béguinage, le Lac d'amour dont le nom seul, comme une musique, un soupir d'oraison, un vieil air de cantique, évoque un émoi tendre et langoureux des âmes. L'endroit est solitaire, perdu sous l'ombre des grands ormes, avec une nappe d'eau fleurie de nénuphars et qui frissonne entre les berges gazonnées de graminées. On est là loin du monde, comme en quelque retraite de mystère et d'oubli où viennent expirer les mystiques tendresses des filles de sainte Begge. Il arriva qu'une porte, dans le grand silence, au loin, retomba avec le bruit sourd que fait la vie dans les lieux où la vie n'est plus elle-même qu'une pauvre rumeur qui décroît aux marches des cryptes. Je vis Jean Emmanuel tressaillir et il me dit, avec le sens secret qu'il mettait toujours dans ses paroles :

— Ne dirait-on pas que c'est là le bruit d'une porte qui se referme sur un cercueil qui s'en va ? Toutes les âmes ici ne sont pas mortes, et pourtant elles ne sont que des ombres pour elles-mêmes...

Je tenais Luce par la main et cette petite main soudain frémissait tandis qu'elle répétait à mi-voix :

— Toutes ne sont pas mortes, et pourtant elles ne sont que des ombres pour elles-mêmes...

C'était si doux et si triste qu'elle sembla avoir regardé au fond d'elle-même la ressemblance qu'il y avait entre elle et les ombres dont il avait parlé. Il s'émut du son de sa voix et se reprit :

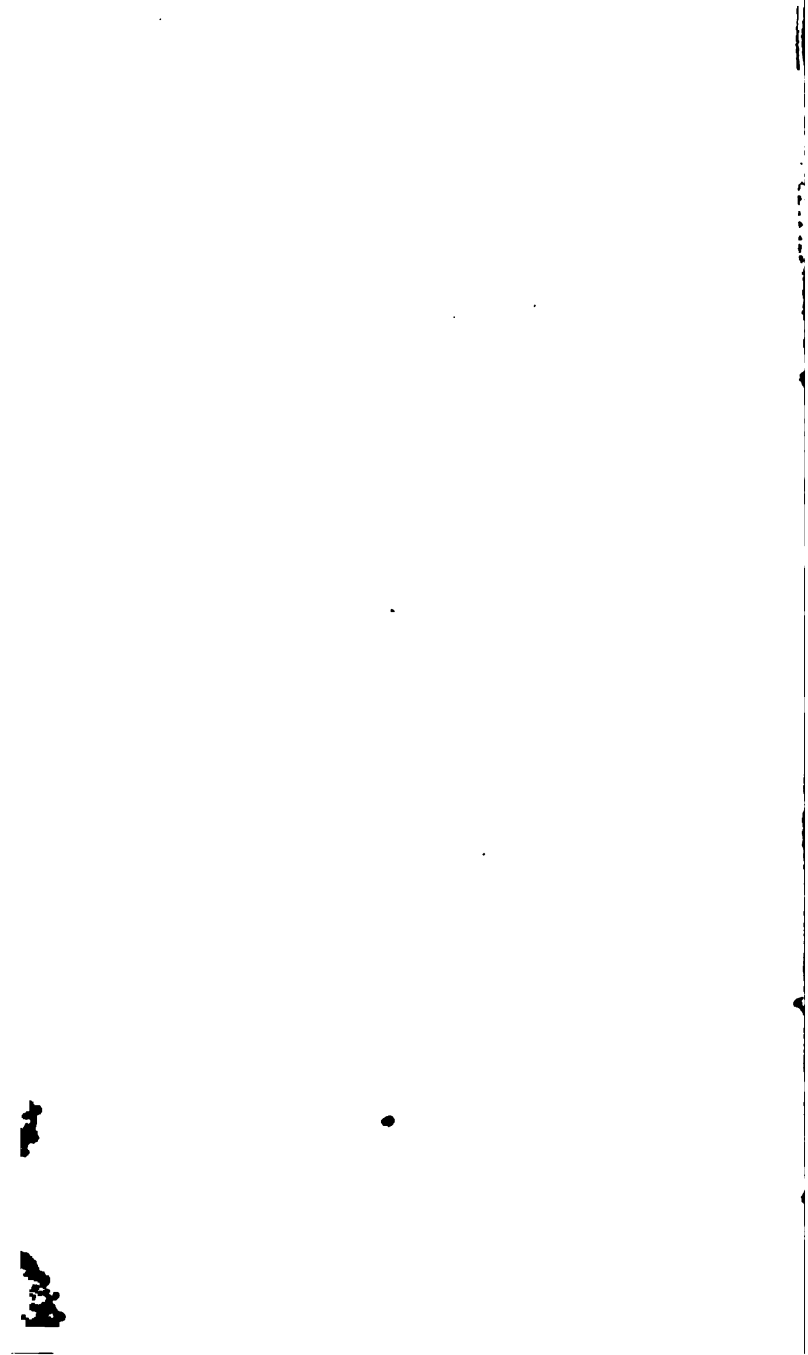
— Mais toutes les ombres ne sont pas mortes ! Il en est qui sont seulement des clartés plus profondes et qui en apparaissent voilées...

Le petite main à présent serrait la mienne avec un bonheur secret et je regardai en souriant notre ami pour lui témoigner notre reconnaissance à toutes deux. Il avait cessé de parler et, selon son habitude, semblait perdu dans un songe ; nous marchâmes ainsi un peu de temps et enfin il me dit :

— J'étais encore au Béguinage : je ne puis le quitter... Je pense aux images délicieuses qu'un peintre pourrait en tirer. Les aspects matériels ne sont pas toute la vérité et derrière les apparentes réalités il y a une vérité supérieure qui nous vient de l'idée que nous nous faisons des

êtres et des choses. Personne n'a encore vu une âme dans sa réalité concrète et, pourtant, c'est elle qui est la vraie vie... Elle est au fond de nous comme la ressemblance sur laquelle se modèlent toutes les autres. Pensez à tout ce qu'il y a de divin dans la plus simple de toutes les saintes femmes que nous avons vues tout à l'heure : son âme est comme une église remplie de tableaux sacrés, de reliques, de vieilles légendes, de pieuse et lointaine humanité. S'il y a des portes qui se ferment sur des cercueils qui s'en vont, il y a aussi des portes qui s'ouvrent sur des âmes qui naissent et toute naissance d'une âme est une joie pour l'univers... Et voilà pourquoi un jour j'ai trouvé que vous étiez triste sans cause dans vos œuvres, mademoiselle Elsée Lombard : rien n'est triste et tout au contraire est tendre, doux, beau, harmonieux dans la vie si l'on peut voir ce qui est au fond de la vie... Il faudrait dès lors peindre et exprimer toutes choses en couleurs brillantes, légères, célestes, comme ont fait les grands peintres de la Flandre..., Memling, Matsys, Rubens lui-même.

•
Là-haut, les oiseaux du carillon chantaient.



XXI

Ah ! cette lumière de Bruges, humide, fraîche, ventilée de brise de mer ! Les adorables pierres blessées qu'elle arrose de ses pleurs brillants et salés, comme un pansement qui leur rend un peu l'apparence de la vie ! De douces vieilles femmes malades sont à la fenêtre, et aspirant l'odeur amère des buis qui poussent dans les petits jardins... Des suaires blanchissent sur les gazons, clairs comme des langes... Il y a dans toutes les rues des asiles pour le corps et les âmes sont tranquilles... Les petites Vierges des coins de rues ouvrent leurs bras à la détresse humaine et sourient dans les larmes.

Un sourire dans les larmes, c'est peut-être cela Bruges, le sourire de cette tendre, vivante, spirituelle lumière, avivée ou décolorée selon les heures, aux heures où la grande buée

grise s'entr'ouvre... Une intime et profonde musique de lumière avec quelque chose qui veut vivre et qui meurt toujours, avec des silences et des arrêts et des reprises, la lumière mystique et frileuse des confins du ciel sur un jardin d'amour et de mort. Douceur de sentir son sang lentement s'arrêter sous les prismes mourants d'un azur soyeux, lamé de frissons d'argent froid, avec des iris frileux et comme assoupis d'agonies...

Et là-dessous, comme des fleurs aquatiques émergées des canaux, d'étonnantes humanités, d'antiques demeures, maçonneries chamarrées de moisissure, façades déchiquetées et guillochées, le fer mangé de rouille et saignant, le cuivre jaspé d'arséniate et partout les tons et les formes dissous, mangés par la vapeur d'eau, la pourriture du sol et les longues pluies d'ouest.

L'eau ! Elle est en bas, en haut, dans l'air, dans la rue. Elle est la rue même, la rue liquide et qui pleure sous les gargouilles et qui sanglote au détour des ponts et qui va comme la mort avec ses moires sombres de catafalque sous les larmes chaudes des réverbères, pareils à des cierges de nuit...

Elle va, se casse aux angles, rase des pignons, lèche des murs lézardés, s'évanouit au creux d'une arche... Un canal succède à un canal et tous ensemble se bifurquent, se rejoignent, coupent des carrefours, longent des jardins, des palais, des tours, des prisons, avec des criques, des îlots, des estuaires, éclaboussés de filtrées vermeilles ou noyés au velours des pé-nombres.

Silence ! le soir tombe et la lumière, si fine et fluide, elle-même limpide comme de l'eau, baisse, s'en va d'une petite mort d'or, d'azalées et de roses... Une seconde encore, au miroir des eaux, cela vit, tremble, frissonne déjà d'un peu du froid qui monte.

Et c'est la buée nocturne : les pignons, les tourelles, les bretèques prennent des formes imprécises et comme en rêve. Tout se fond ; une fumée danse au bout des canaux ; le paysage se dissout aux obscurités laiteuses d'une nuit d'enchantement.

Mai ! juin ! mois des petits jardins émaillés comme des enluminures, des canaux vaporisés en des fuites pâles de saules et de lilas fleuris, des vieux pignons treillisés d'espaliers où rosit

la fleur du pêcher, des manteaux de vignes vierges et de glycines bleues écroulés par delà les murs ! Mois où tout se chimérise d'un air d'irréel ! Mois où Bruges prend un air de convalescence, où l'on dirait qu'elle va sortir de sa léthargie et faire le geste de la vie revenue... Fugitive rosée du sang entrevue sous la pâleur d'une agonie... Un sourire dans les larmes, ô sortilège !

XXII

UN matin, en pénétrant dans la chambre de mère-grand, je la trouvai immobile sous les draps, toute une partie du corps comme frappée de mort. La vie de l'œil, restée claire jusque-là, avait chaviré dans le fléchissement du visage, avec la bouche qu'une affreuse grimace tirait vers le menton.

Nouche arriva à mes cris, puis maman. On voulut soulever son bras : il était inerte et retomba comme du plomb. « Hémiplégie ! » dit le médecin. La pauvre demi-morte ne sut plus que bredouiller de confuses paroles et son unique œil valide tourné vers nous sembla, comme de l'autre côté de la vie, nous regarder nous mouvoir autour d'elle, dans ce monde des vivants d'où à peu près elle était partie déjà !

Ce fut là notre premier contact avec l'inconjurable. Dans les petites peines de la vie, nous

la fleur du pêcher, des manteaux de vignes vierges et de glycines bleues écroulés par delà les murs ! Mois où tout se chimérise d'un air d'irréel ! Mois où Bruges prend un air de convalescence, où l'on dirait qu'elle va sortir de sa léthargie et faire le geste de la vie revenue... Fugitive rosée du sang entrevue sous la pâleur d'une agonie... Un sourire dans les larmes, ô sortilège !

XXII

UN matin, en pénétrant dans la chambre de mère-grand, je la trouvai immobile sous les draps, toute une partie du corps comme frappée de mort. La vie de l'œil, restée claire jusque-là, avait chaviré dans le fléchissement du visage, avec la bouche qu'une affreuse grimace tirait vers le menton.

Nouche arriva à mes cris, puis maman. On voulut soulever son bras : il était inerte et tomba comme du plomb. « Hémiplégie ! » dit le médecin. La pauvre demi-morte ne sut plus que bredouiller de confuses paroles et son unique œil valide tourné vers nous sembla, comme de l'autre côté de la vie, nous regarder nous mouvoir autour d'elle, dans ce monde des vivants d'où à peu près elle était partie déjà !

Ce fut là notre premier contact avec l'inconjurable. Dans les petites peines de la vie, nous

avons eu jusqu'alors, pour nous préserver des atteintes trop directes, cette âme de bonté et d'infinie douceur, Nouche, comme un tampon et un bouclier. Mais ici ses bienfaitantes médiations ne pouvaient plus rien ; nous nous trouvâmes devant la laide réalité avec la surprise et l'effroi de cet écroulement de la personne humaine sous la grande main qui frappe à l'aveuglette... Il sembla que l'âme, le principe actif et volontaire, ne fût plus présent déjà. Ce fut une si triste chose de voir ma chère Luce caresser d'un frôlement de la main cette pauvre chair mortifiée, comme si elle eût voulu la rappeler du sein des ombres ! Elle, du moins, avec ses yeux scellés, ne pouvait voir la douloureuse laideur du visage bouffi et par avance décomposé.

Nouche, dans sa pitié, en oubliait sa vieille rancune : elle se mit à la dorloter, la faisant boire et manger comme une enfant infirme en qui se continuait sa maternité pour nous. Maman seule demeura à peu près indifférente ; une fois de plus, elle donna l'impression que la vie avait épuisé en elle toutes les puissances de la sensibilité.

Une enfant, oui, une vieille enfant ! Et en qui maintenant, dans la ruine de ses goûts d'affiquets, n'existait plus qu'une pauvre petite joie puérile et amusée pour la drôlerie de mes poupées d'autrefois ! Avec des mots bredouillés, elle nous les faisait tirer de l'armoire : son lit, qu'elle ne quittait plus, en restait jonché et, tout son côté gauche comme boulonné et vissé par le mal, elle les tournait et les retournait avec l'unique main dont elle pouvait disposer. Cela devint à peu près sa seule distraction et, dans l'inconscience où elle était de son état, elle semblait y trouver un intérêt suffisant à occuper la fin de son existence. Mais, qui aurait dit que ma petite industrie d'artiste en chiffons aurait, un jour, servi à séréniser une vieille âme enchaînée ? Il n'en fallait pas plus pour que l'humble don que Dieu avait mis en moi ne fût pas perdu.

C'est peut-être le miracle des âmes déclinantes de revenir, vers le temps des Sacrements, à l'état de grâce, fraîches et originelles comme si la vie qui s'en va en commençait une autre, plus pure et éternelle... Peut-être aussi alors il ne faut qu'un pauvre symbole d'illusion,

une poupée faite à l'image de la vie, pour qu'une âme renaisse à l'innocence et soit telle qu'elle devra se présenter devant Dieu... Jean Emmanuel eût souri à ces idées, filles et sœurs de ses doux songes mystiques.

Après tout, elle était heureuse, la pauvre mère-grand. Ne vivait-elle pas désormais dans le rêve, ignorante des tristesses du monde réel ? Elle ne sut pas que Nouche, à la demande de maman, était allée trouver le principal tapissier de la ville et lui avait proposé de nous reprendre ce qui nous restait encore de nos splendeurs anciennes... Une après-midi, une voiture de déménagement s'arrêta devant la porte de la maison. Il y eut des allées et venues d'hommes dans le vestibule et l'escalier. Maman s'était enfermée dans sa chambre. Quand la voiture tourna le coin de la rue, ce fut comme si un corbillard emportait la vie de la maison enclose au cercueil. Je dois dire que maman, selon son habitude, n'avait consulté personne ; s'il en avait été temps encore, je l'aurais suppliée de me laisser un an, quelques mois tout au moins, pour nous tirer tous de peine. Est-ce qu'il n'arriverait pas un jour tout de même où,

après le petit bruit qui s'était fait autour, il se trouverait bien quelqu'un qui me prendrait l'une ou l'autre de mes petites machines ? Nous serions riches ; et il ne serait plus nécessaire de nous défaire de tant de vieux compagnons de notre enfance.

Si folle qu'elle fût, cette idée m'enflamma d'ardeur ; des journées entières enfermée dans mon « atelier », je cherchais, je travaillais. J'aurais voulu trouver cette « couleur des âmes » que le divin Memling avait exprimée si suavement et de laquelle Jean Emmanuel avait fait une si subtile théorie d'art. « Mais, va, pauvre Elsée, songeais-je, tu auras beau faire, tu ne seras jamais qu'une faiseuse de poupettes pour vieilles grand'mères ! » Luce me consolait de son mieux.

— Les roses ne poussent pas en un seul jour, disait-elle. Pense à cela, Sésé !

J'y pensai si bien que ce jour-là arriva et qu'il vint une petite rose, ah ! bien sauvage, au bout du rameau !

J'avais imaginé de faire une sainte Vierge pour l'anniversaire des quatre-vingts ans de mère Apostolline. Je savais toucher sincèrement

le cœur de notre vieille parente avec cette offrande. Je m'étais donc mise à façonner une petite poupée de bourre et l'avais habillée d'une soie écrue. L'affaire était maintenant de trouver la fameuse couleur d'âme qui devait correspondre à son essence surnaturelle. De mes fenêtres je voyais, par delà le canal, déferler au soleil, comme une mouvante tapisserie d'or, de pourpre et d'argent, la pelouse de la maison d'où ma chère Edwige semblait pour jamais envolée.

Un matin de la fin de l'automne, les volets s'étaient fermés. L'oiseau, d'un coup d'aile, était reparti comme il était venu, quelque part, bien loin, là où le vent aussi dispersait les oiseaux du carillon ! S'était-elle seulement doutée de la secrète et timide amitié qu'elle avait laissée derrière elle ? Les volets ne s'étaient plus rouverts. Quelquefois un vieil homme arrivait déblayer les feuilles le long de la pelouse.

La faux, heureusement, l'avait épargnée et elle était là, toute rutilante d'été, avec des chaieurs de hautes graminées mûres au milieu desquelles des touffes fraîches de marguerites mettaient des petites flaques de lait qui sem-

blaient s'être égouttées des étoiles. C'était comme l'*alleluia*, le cantique des actions de grâces de la terre.

Le beau jardin me donna la gamme. Avec des fils d'argent et d'or, avec des soies roses et vermeilles, je brochai des épaisseurs de tons par-dessus la soie écruë, comme les empâtements dont un peintre nourrit sa toile. La robe raide à l'égal du brocart et toute passequillée, fleurie à l'imitation des fléoles et des carex et des boutons d'or du jardin, fut un jardin d'été en miniature que mon culte dédiait à la reine du monde.

J'avais employé mes plus fines et plus claires soies à nuancer de roses et de lys le céleste visage. Les cheveux, en bandeaux sous la couronne, étaient aussi en fils de soie, blonds comme la folle avoine. Et penchée un peu en avant, grande de plus d'un pied, la Vierge ouvrait les bras à la douleur humaine.

C'était là une petite figure de foi naïve, comme les poupées gothiques du coin des rues dans les villes flamandes, une figure comme une béguine dans son béguinage aurait pu en faire. Est-ce que je n'étais pas un peu, moi-même,

une espèce de petite béguine travaillant, toute seule et silencieuse, avec d'agiles mains d'ouvrière, dans une vieille maison où il revient des âmes de cent ans, des âmes à petits gestes menus et qui font de la dentelle ou brodent à petits points des toiles d'araignée ? Et, de quart d'heure en quart d'heure, un des petits oiseaux de la grande volière là-haut poussait la porte, arrivait jusqu'au bord de la plate-forme, filait une vocalise et rentrait. Et puis, à la demie, il en venait dix, vingt, battant de l'aile et trillant, oiseaux de rêve et de paradis, oiseaux des îles que sont les nuages en voyage par l'espace. Un dernier s'attardait un peu et encore une fois c'était fini : tous restaient blottis jusqu'à la sonnerie de l'heure... Oh ! alors, c'était de la folie ! On eût dit qu'il en venait, sur la rose des vents, de tous les coins du ciel ; chacun chantait son petit air dans la symphonie, et cela durait, durait ! Cela ne semblait plus devoir finir, comme si une fois partis, grimpés toujours plus haut sur leurs arpèges, ils ne pouvaient plus s'arrêter. Mais l'heure soudain prenait sa grosse canne pour frapper sur le cadran et, alors, il fallait bien tout de même rentrer dans la volière.

Moi, je tirais mes fils de soie, je brodais, écoutant, et ma sainte Vierge aussi écoutait l'immense *alleluia*... Parfois, il me semblait que les aïeules venaient voir, par-dessus mon épaule, travailler mes mains et, dodelinant doucement la tête, disaient : « C'est bien, l'enfant ! » J'étais moins rassurée du côté de Jean Emmanuel et du bon abbé. Qu'allaient-ils dire, eux ? Peut-être trouveraient-ils que j'avais trop pomponné ma Vierge à l'image de mes petites poupées profanes d'autrefois.

Il arriva justement le contraire. La fraîcheur de leurs âmes s'émut, toute souriante ; Jean Emmanuel eut le ravissement d'un enfant de chœur devant un petit Jésus de cire à Noël, dans sa crèche. L'abbé disait que c'était bien là un art de femme, sémillant, joli, heureux et où jamais elle n'aurait à craindre la concurrence de l'homme. Et puis le poète, avec sa douce voix profonde, rappelait que, de tout temps, la Flandre avait aimé les belles vierges parées comme des idoles.

Là-dessus, l'abbé se mit à réciter les premiers vers de *La petite sainte Vierge*, une petite Vierge de carrefour derrière un grillage, avec

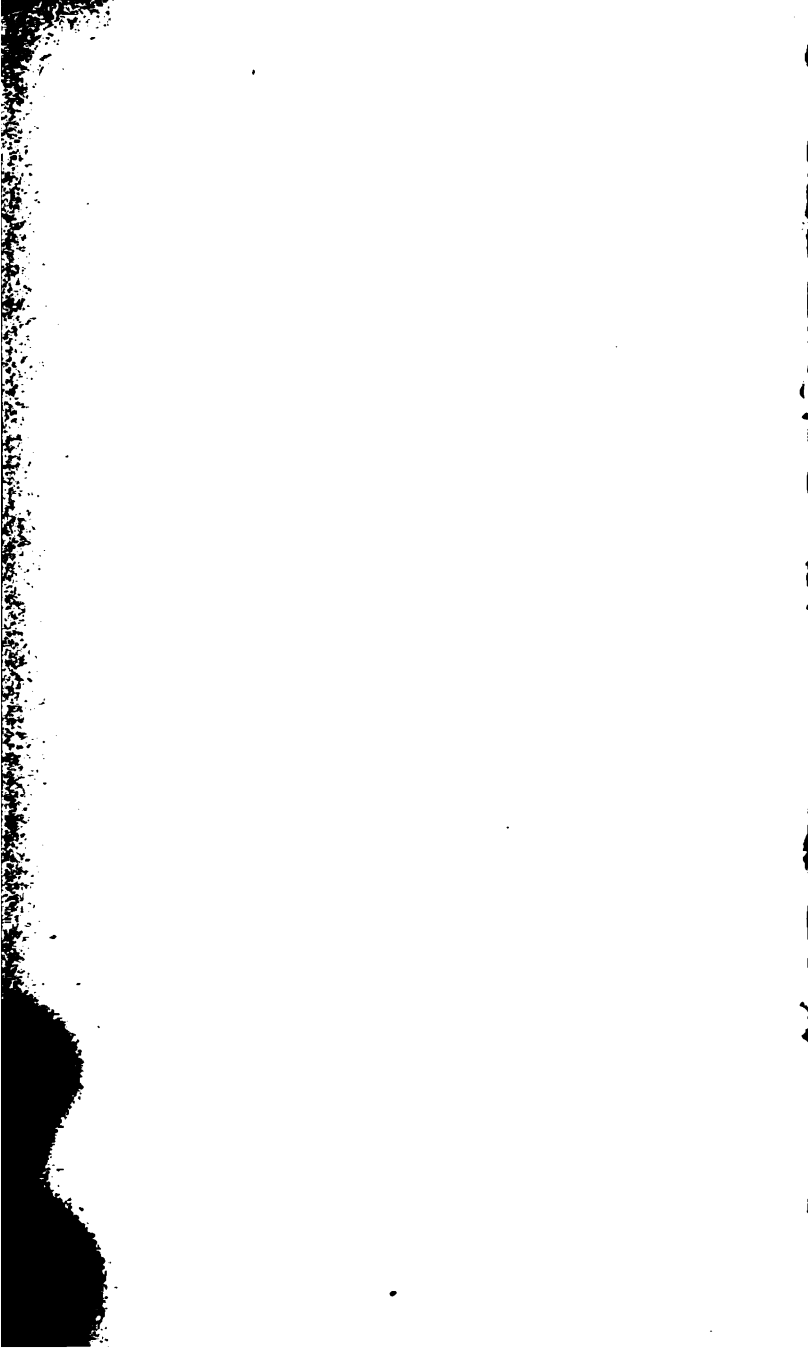
une chandelle allumée pour étoile, et qui, deux fois l'an, la veille du jour de la prosession, remonte se faire rhabiller en Paradis pour n'avoir pas à rougir devant le Christ de ses paroissiens, trop pauvres ou trop indifférents pour lui renouveler sa garde-robe... Une fois là-haut, son divin fils veut la retenir, lui promettant pour bijoux, si elle reste, les plus belles étoiles de l'écrin des cieux. Mais toujours la petite sainte Vierge refuse, disant que ses pauvres l'attendent et qu'elle a bien assez des perles enfilées au bas de sa robe, puisque ces perles sont faites avec les larmes des mères dans la peine et que le petit feu des chandelles les fait scintiller d'un éclat que n'ont pas les étoiles au firmament... Au matin, la chandelle est consumée et on voit briller, à la clarté du jour, la belle robe d'or et de dentelles sans que jamais personne se soit aperçu que la petite Vierge a passé une partie de la nuit en voyage...

C'était aussi une offrande à la Vierge, ce délicieux petit conte, comme la fraîcheur naïve d'un humble bouquet de fête dans une collerette de papier guipuré. Les vers tintaient comme des orfèvreries de procession et les chandelles allu-

mées avaient l'air de petites âmes en prières. Jamais le poète n'avait écrit quelque chose de plus « entre terre et ciel ».

— Devant la maison de mes parents, il y avait une petite Vierge de pauvre monde, fit simplement Jean Emmanuel après que M. Sondag eut fini.

Et on comprenait que tout son génie venait de ce passé d'enfance.



Au Béguinage, ce fut un événement comme si la Vierge Marie en personne débarquait du Paradis. Sitôt qu'elles nous eurent aperçues, suivant Nouche qui portait le carton, les béguines sortirent toutes des maisons et, à la file, nous accompagnèrent jusque chez sœur Anne de Jésus, où le carton fut ouvert. Un saisissement muet faisait trembler leur bouche dans leurs joues de cire ; puis elles commencèrent à frapper dans leurs mains et enfin les exclamations partirent. Elles riaient, se signaient, ne finissaient pas de s'émerveiller de l'or et de l'argent de mes soies. Mon Dieu ! que cela m'avait dû coûter de peine et d'argent ! Et qu'elle était jolie, ma petite sainte Vierge blonde ! Visiblement elles l'aimaient pour son caractère sacré, et à la fois leur vieille enfance se reprenait en l'admirant d'un retour de petite passion pour d'anciens souvenirs de poupées.



XXIII

Au Béguinage, ce fut un événement comme si la Vierge Marie en personne débarquait du Paradis. Sitôt qu'elles nous eurent aperçues, suivant Nouche qui portait le carton, les béguines sortirent toutes des maisons et, à la file, nous accompagnèrent jusque chez sœur Anne de Jésus, où le carton fut ouvert. Un saisissement muet faisait trembler leur bouche dans leurs joues de cire ; puis elles commencèrent à frapper dans leurs mains et enfin les exclamations partirent. Elles riaient, se signaient, ne finissaient pas de s'émerveiller de l'or et de l'argent de mes soies. Mon Dieu ! que cela m'avait dû coûter de peine et d'argent ! Et qu'elle était jolie, ma petite sainte Vierge blonde ! Visiblement elles l'aimaient pour son caractère sacré, et à la fois leur vieille enfance se reprenait en l'admirant d'un retour de petite passion pour d'anciens souvenirs de poupées.

Solennellement, nous entrâmes chez ma grand'tante : elle nous attendait, droite et cérémonieuse, ses deux servantes derrière elle. Ce fut la plus ancienne des sœurs qui se chargea du petit compliment : sa voix chevrotante et basse bourdonnait dans le grand silence de la pièce comme une mouche de l'autre été... Notre vénérable parente tout le temps regarda le Christ d'ivoire sur le trumeau de la cheminée ; il semblait pencher un peu plus la tête pour mieux voir l'image maternelle... Sans doute son Cœur adorable me pardonna mon goût profane pour les affiquets en raison de la sincère exaltation de ma foi. Nulle marque de ressentiment divin ne troubla le mystère grave et souriant ; la grande Dame, en tournant son chapelet dans les doigts, murmura une action de grâces à la Sainte Présence virginale qui parfumait la maison. A moi, elle me dit qu'elle avait vu autrefois, dans une église de Valladolid, une sainte Vierge presque aussi belle. Elle fit entendre ainsi que le culte espagnol et le culte des Flandres s'égalèrent jadis dans une inspiration pareille de faste puéril et rococo, ce qui était vrai. Enfin elle déclara qu'à

son tour elle faisait hommage à l'église de son cadeau d'anniversaire.

Un socle blanc et or fut commandé à un fabricant de saintetés. Le jour où, en pompe, la petite Vierge fut portée à sa sainte demeure, l'abbé vint lire la messe de dédicace. Comme le bruit s'en était répandu, il arriva des dames, des autorités, du clergé. Naturellement maman avait été invitée. Elle entendit le coadjuteur de l'évêque me féliciter du talent avec lequel, etc. Son visage se détendit : il me parut que, pour la première fois, elle s'avisa de me trouver moins sotté qu'elle n'avait cru. Luce, à tous les éloges qu'on m'adressait, avait un mot, toujours le même, absolu et émerveillé : « N'est-ce pas ? » disait-elle. Et son visage reflétait la joie des bienheureuses. Nouche qui, à tous les moments émus de la vie, pleurait, se tamponnait les yeux avec son mouchoir. Et puis quelqu'un vint à moi, le dernier ; et se tenant là, tout pâle, les yeux noyés, Jean Emmanuel me disait :

— Si vous saviez ma joie ! La Flandre se réveille puisqu'elle a à présent des âmes comme Maeterlinck, Claus, Mesdagh et vous : vous

Solennellement, nous entrâmes chez ma grand'tante : elle nous attendait, droite et cérémonieuse, ses deux servantes derrière elle. Ce fut la plus ancienne des sœurs qui se chargea du petit compliment : sa voix chevrotante et basse bourdonnait dans le grand silence de la pièce comme une mouche de l'autre été... Notre vénérable parente tout le temps regarda le Christ d'ivoire sur le trumeau de la cheminée ; il semblait pencher un peu plus la tête pour mieux voir l'image maternelle... Sans doute son Cœur adorable me pardonna mon goût profane pour les affiquets en raison de la sincère exaltation de ma foi. Nulle marque de ressentiment divin ne troubla le mystère grave et souriant ; la grande Dame, en tournant son chapelet dans les doigts, murmura une action de grâces à la Sainte Présence virginale qui parfumait la maison. A moi, elle me dit qu'elle avait vu autrefois, dans une église de Valladolid, une sainte Vierge presque aussi belle. Elle fit entendre ainsi que le culte espagnol et le culte des Flandres s'égalèrent jadis dans une inspiration pareille de faste puéril et rococo, ce qui était vrai. Enfin elle déclara qu'à

son tour elle faisait hommage à l'église de son cadeau d'anniversaire.

Un socle blanc et or fut commandé à un fabricant de saintetés. Le jour où, en pompe, la petite Vierge fut portée à sa sainte demeure, l'abbé vint lire la messe de dédicace. Comme le bruit s'en était répandu, il arriva des dames, des autorités, du clergé. Naturellement maman avait été invitée. Elle entendit le coadjuteur de l'évêque me féliciter du talent avec lequel, etc. Son visage se détendit : il me parut que, pour la première fois, elle s'avisait de me trouver moins sotté qu'elle n'avait cru. Luce, à tous les éloges qu'on m'adressait, avait un mot, toujours le même, absolu et émerveillé : « N'est-ce pas ? » disait-elle. Et son visage reflétait la joie des bienheureuses. Nouche qui, à tous les moments émus de la vie, pleurait, se tamponnait les yeux avec son mouchoir. Et puis quelqu'un vint à moi, le dernier ; et se tenant là, tout pâle, les yeux noyés, Jean Emmanuel me disait :

— Si vous saviez ma joie ! La Flandre se réveille puisqu'elle a à présent des âmes comme Maeterlinck, Claus, Mesdagh et vous : vous

êtes ensemble la petite paroisse mystique. Ensemble vous chantez au jubé la louange de la vie revenue, de la belle vie !

Une ramasseuse de brindilles comme moi s'entendre mettre à côté de ces grands ouvriers des moissons éternelles ! J'aurais bien eu le droit d'en perdre un peu la tête si je n'avais eu, par maman, du calme sang flamand dans les veines... J'étais sage, tranquille, sérieuse, comme avaient dû l'être les femmes de la lignée : comme elles aussi, sans doute, j'avais le goût du silence. Je me tenais dans mon petit coin quand il venait du monde. Je n'étais pas jolie et je ne brillais pas. Je crois que j'avais plutôt une vie sourde, profonde, toute intérieure. Peut-être papa se fût montré sensible à mes petits succès, mais, je pense, il ne m'eût pas « trouvée à mon avantage », comme j'entendais dire de tant d'autres autour de moi. D'ailleurs, papa n'était plus revenu, plus jamais ne reviendrait... Nouche, qui ne lui pardonnait pas le mal qu'il avait fait à maman, hochait la tête et portait un doigt à sa bouche quand, entre nous, nous parlions de lui : c'était comme si elle la fermait avec la clef d'une serrure.

XXIV

JEAN EMMANUEL ! Le doux nom, le nom élu, chanté là-haut dans les cantiques des anges au frôlement des harpes ! Le nom qui fait de la lumière et signifie : « Dieu est avec vous ! » Le nom de l'ange qui, un grand lys à la main, apparut à la Vierge le jour de l'Annonciation...

Pour moi aussi, ce fut le miracle d'une humble Annonciation. J'ouvris les yeux, je crus voir pour la première fois. Oui, c'était bien cela le don sublime : transfigurer le réel, sans le déformer, en l'éclairant des couleurs surnaturelles d'un paradis d'espoir, de confiance et de tendre humanité... La religion n'est peut-être que cela, l'art des âmes, et c'est pourquoi elle est universelle et éternelle. Notre vie, par les barreaux de sa prison, tourne les yeux vers les sources originelles de la beauté qui est en Dieu.

Toute chose, même la plus humble, rejoint, à un point de l'infini, la splendeur divine ; la pauvre lampe du tisserand, dans le soir livide, s'allume au scintillement d'une étoile. Même l'âme la plus triviale s'ondoie de grâce et de beauté à l'heure lustrale des Sacrements. Quand tintent au jour finissant les angélus, la ville qui peina, souffrit, pleura, gronda depuis l'aube, s'égalise dans une douceur immense de silence, de prière et de repos. Ce sont là aussi des prodiges, nos infimes prodiges quotidiens et la religion, l'art, la poésie se confondent dans une pareille aspiration à nous transfigurer en celui qui est le souverain recours des misères et des afflictions.

Mais voilà bien de la métaphysique pour peu de chose et, peut-être, par-dessus le marché, n'est-elle pas très claire. Quand Emile Claus peint d'une couleur d'illusion et de joie ses paysages et que, même au cœur des hivers, il trouve le moyen de rallumer les flambeaux de la vie, il exprime, sans avoir à raisonner, la sensation d'un enchantement... Maeterlinck non plus ne commente pas ses drames : même dans les plus sombres, il demeure un génie clair,

mélodieux et comme emparadisé de lumière spirituelle. Un silence si grand se fait chez Rodenbach qu'on croit par avance y entendre s'éteindre son cœur... Qu'il partit tôt, lui que toutes les jeunes filles de Flandre aimaient ! Il n'attendit pas, pour s'y ensevelir dans les aromates et les dentelles, d'avoir ciselé tous les ors de son léger sépulcre, charmant et délicat comme une châsse. Il s'écouta, parla peu de lui et s'en alla avec son secret... Jean Emmanuel, lui, bouche close aussi, lissait de soies d'or et d'argent l'humble trame de ses poèmes de vieilles villes et de bonnes gens. Chez tous, qu'ils l'aient dit ou pas, c'est bien le don de transfiguration qui est l'art suprême et sert aux fins mystérieuses du chef-d'œuvre. Comment alors osé-je penser à moi, qui ne suis que le petit caillou dans la poussière du chemin ?

Un matin, je reçus ce billet de l'abbé :
« Attendez-vous à une visite. »

Et voilà que deux jours après, en effet, on sonne. Nouche arrive me dire qu'il y a quelqu'un en bas pour moi. Je descends : c'était M. Hemelryck, le grand brodeur de la ville, qui arrivait me proposer de lui faire une bannière

pour la confrérie de Saint-Georges. Je deviens toute pâle comme s'il avait surpris mon secret d'amour. Je n'ose le regarder. J'hésite. Je me sens un peu folle... Et puis, je ne suis encore qu'une faiseuse de poupées ! Broder, c'est tout autre chose. Le marchand insiste : il me demande mon prix. Mon prix, bon Dieu ! Je ne savais que lui répondre. Il avait l'air bon homme ; il me dit finalement qu'il fournirait les soies et m'offrit deux cents francs.

Je tremblais, je ne sais comment je fis pour ne pas tomber sur le plancher. Dans ma simplicité j'allai jusqu'à lui dire que c'était beaucoup trop.

— Non, non, dit-il. M. l'abbé m'a dit que vous étiez une grande artiste et c'est là un art qu'on ne saurait trop rémunérer.

Au fond, cette question d'argent me touchait bien moins que l'extraordinaire bonheur d'avoir été choisie pour glorifier notre héros... N'était-ce pas là une chose presque miraculeuse, comme si le chevalier saint Georges en personne, dans sa cuirasse d'or et de pierreries, eût levé devant moi la visière de son casque rayonnant à l'égal d'un soleil et m'eût dit :

— Me reconnais-tu ? J'ai quitté un instant la droite du Seigneur pour venir à toi et te dire : « Petite Elisée, de même que tu m'élus un jour pour ton chevalier, je t'élus à mon tour pour être la petite amante mystique de ma gloire et de ma sainteté... »

Peut-être j'aurais répondu :

— Monseigneur, prenez en considération que nous sommes deux.

Je devais passer chez le brodeur pour choisir mes soies : moi qui, des deniers économisés par Nouche, avais jusqu'alors travaillé avec des soies de petite pauvre, j'allais pouvoir égaler à mon culte pour le beau chevalier de Dieu la richesse de ma main-d'œuvre ! Comme le cœur me battait ! Je revoyais la glorieuse image de la verrière ; parmi l'or et les bijoux, la merveilleuse armure étincelait, au ricochet des éclairs du glaive !

Tout l'arc-en ciel des paradis de Memling joua sous mes doigts. J'eus vraiment l'émerveillement d'un jardin épanoui en floraisons les plus rares sous le ruissellement de la lumière originelle. Les femmes seules se doutent de ce que l'art des teintures peut donner d'éclat, de

tendre magie et presque de sensibilité vitale à de simples écheveaux de soie soumis à l'action chimique.

On m'apporta la bannière, toute en soie claire ; je ne savais comment m'y prendre pour la mettre au travail. Finalement je la tendis sur un châssis et fis ma prière comme les croisés partant pour la Terre Sainte. Puis, oubliant que je ne savais rien, je cherchai, j'inventai. Mon tissu de fond s'alluma d'une chaleur de vitrail, comme à Saint-Jacques la verrière au feu vacillant de la lampe. Au bout du mois ça commença à donner l'impression d'une matière précieuse : je ne me sentais pas trop bête.

JE fus la petite araignée qui, au cœur de sa rosace, tourne, fait sa voltige comme là-haut, sur l'échelle des arpèges d'or, les petits Ariels du carillon. Et les fils, les belles soies diaprées, en roues de paon, en bijoux de verrières, en chevelures de soleil, me sortaient des doigts comme au rouet se vidait la quenouille des aïeules...

Luce, près de moi, restait mêlée à mon travail. Mes soies chatoyantes et versicolores, il semblait qu'elle les trempât dans la teinture idéale de ses songes et de sa sensibilité... Elle ne me quittait pas, parlant tout haut de « notre art », voyant souvent plus à fond que je ne voyais moi-même. En sorte que nous étions là vraiment deux petites âmes d'art jumelles, unies dans un travail commun où elle apportait un sens merveilleux de beauté intime, où moi

j'étais la main qui œuvre et exprime la visibilité des choses... Beau chevalier saint Georges, ce fut là le cantique d'amour de deux jeunes filles qui n'avaient encore aimé que des princes Charmant. Mais, monseigneur, est-ce que, après tout, vous n'étiez pas aussi un prince Charmant, un prince Charmant du Paradis ? Combien plus beau aux lueurs de l'épée qui avait exterminé le dragon ! Je vous donnai, autant que je le pus, la beauté grave, pensive et fière, que j'aurais aimée chez un homme. Et vous ne brandissiez plus votre épée : vous la teniez appuyée droit en terre, et la tête haute, d'un grand geste de votre heaume empanaché, vous saluiez là-haut le Seigneur...

Je n'avais eu pourtant, pour oser m'affronter à un tel sujet, que le vieux livre de chevalerie trouvé dans le grenier, avec ses images héraldiques et ses gravures de tournois...

Le beau chevalier, tout bardé d'or et d'argent, étincelait comme une orfèvrerie sur un fond au point de chaînette, dessinant une perspective de jardins édéniques aux petites palmettes formant feuillage. Au contraire, des points d'armes, comme nous disons dans le

métier, donnaient un fort relief qui faisait bomber la cuirasse et saillir les genouillères. Je suis bien obligée d'employer ces mots un peu spéciaux pour préciser mon travail.

Ah ! j'étais loin des chiffons du temps de mes bonnes femmes, loin des petites poupées en bourre et en peau qu'un fil de fer maintenait debout sur une planchette ! J'étais devenue une vraie peintre-brodeuse obtenant, avec des soies et des fils métalliques, une illusion de personnages et de fonds de tableaux. Personne pourtant ne m'avait appris : les bonnes sœurs de l'école ne m'avaient enseigné que la technique des points : il se fit que ces points me suffirent pour faire tout le reste... Et ce reste, c'était mon glorieux chevalier saint Georges ruisselant d'or, de rubis, de topazes, d'améthystes sous les jeux prismatisés de mes soies ! Toute la figure, et l'épée, et le monstre, et le paysage étaient faits de soies de toutes les couleurs, les plus brillantes que j'avais pu assortir, avec des nervures pour marquer le dessein des formes comme des meneaux de vitrail.

Et les mains de Luce, ses petites mains mystiques ondulaient, faisaient par-dessus mon

travail des gestes de caresses où elle semblait effleurer une présence réelle. Et elle disait :

— Voilà bien ses cheveux, voilà son front !... Oh ! j'ai peur, Elsée : voilà l'épée terrible qui a transpercé le monstre... Qu'il est beau ! Ressemble-t-il déjà à celui qui doit venir rouvrir mes yeux ? Ou lui as-tu donné la ressemblance de quelqu'un que tu portes dans ton cœur ? O Elsée ! je mourrais si tu avais un secret que tu ne me dirais pas...

Sa sensibilité me faisait peur. Ses doigts parfois s'irritaient à l'idée qu'ils ne caressaient qu'un fantôme ou que le fantôme pourrait être fait à l'image d'un modèle qui n'eût été connu que de moi seule.

— Vois-tu, Sésée, me dit-elle une fois, je ne pourrai jamais aimer qu'un homme que tu aimerais toi-même... Cela, je le sens. Mais toi aussi, jure-moi que tu n'aimeras que l'homme que j'aimerai.

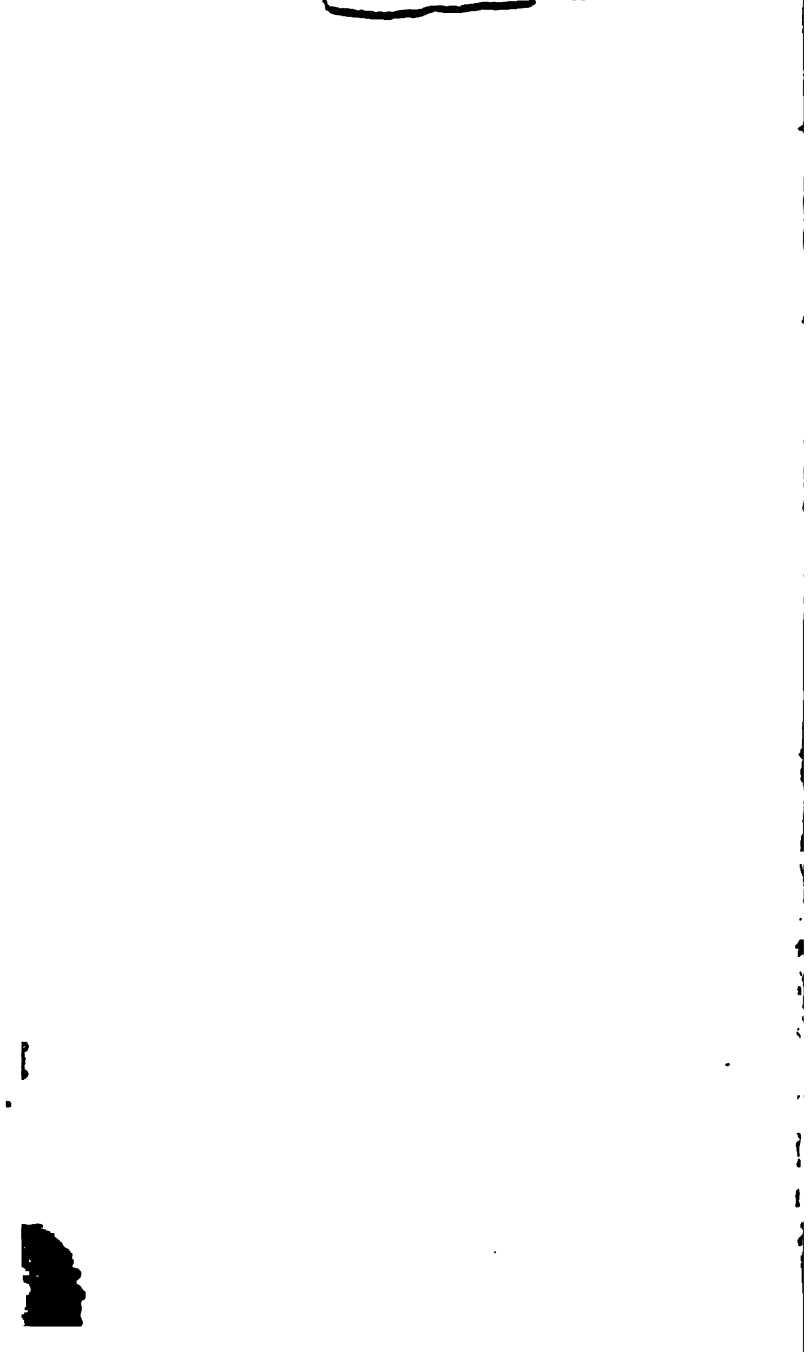
Elle se jeta dans mes bras et me demanda si je n'aimais pas Jean Emmanuel. Son visage était près du mien et elle semblait, du fond de ses yeux vides, plonger dans ma pensée. Expliquez cela : j'aurais voulu mentir que je ne

l'aurais pu, comme si, à ses yeux morts, il m'eût été impossible de cacher ma rougeur. Mais pourquoi aurais-je rougi puisque jamais je n'avais même songé que le sentiment qui m'entraînait si irrésistiblement vers mon grand ami pût être de l'amour ? Cependant ma voix trembla un peu quand je lui répondis :

— Petite Luce, ton cœur aurait-il déjà répondu pour moi ?

Ce fut elle qui se mit à rougir et ingénument elle s'écria :

— C'est vrai : la question était bien inutile, puisque, si tu avais dû l'aimer, je l'aurais bien senti en moi et l'aurais peut-être aimé la première ?



XXVI

A PEINE on touchait à la fin de l'été et déjà une pourpre festonnait les vieux murs drapés de vigne vierge... Bruges, au vent de mer, connaît la rouille vermeille, quand ailleurs fleurissent encore les roses. La brique, le long de notre petit canal, doucement saignait sous la mort des feuilles. Tout cela d'un charme si prenant et qui remuait en moi des choses de l'autrefois !

Je ne sortais guère, toujours chambrée, liée à mon saint Georges par mes frêles soies, (plus solides que des câbles). Sans jardin, sans air, captive des illusions dans la grande maison muette, je n'avais, pour respirer et distraire mes yeux, que la fraîcheur du canal sous mes fenêtres et la perspective des toits, des petits jardins et des quais lavés de tendre lumière. Sur l'autre rive, par delà l'eau, c'était toujours

le petit parc aux hauts ombrages sur lequel successivement avaient passé l'hiver, le printemps, l'été et qui toujours désert, avec sa vasque tarie, se mélancolisait de désuétude de soleil doux.

Un midi, j'étais là, regardant. O surprise ! le jet d'eau dardait, pleuvait son grésillement diamanté sur le gazon en pente. On avait poussé contre le mur les contrevents peints en vert ; les fenêtres béaient sur la pénombre intérieure. Point d'autres visages pourtant que le vieux couple qui, en l'absence des maîtres, entretenait le logis. Le mari, monté sur une échelle, ajourait l'épaisse courtine de lierre qui avait fini par retomber du mur sur le chemin. La femme, elle, passait la peau de chamois sur les vitres.

— Luce ! Luce ! appelai-je. La maison revit ! Pense donc à cela ; nous allons revoir M. Effers et sa fille !

Comme une enfant, Luce battit des mains et moi, j'allais de mon travail à la fenêtre, une partie de l'après-midi, espérant toujours voir apparaître l'un ou l'autre de nos amis inconnus. Mais la journée s'écoula sans qu'il vînt

personne. Le soir, le vieil homme referma les volets et arrêta le jet d'eau.

Ce ne fut que trois jours après que la même dame âgée, qui poussait toujours la petite voiture, descendit faire le tour du parc. Elle était seule et regardait le ciel comme pour se rendre compte du temps. Elle longea le sentier de la pelouse, s'avança jusqu'à la grille et, nous apercevant soudain, de loin nous fit un petit salut négligent. Depuis deux ans que nous ne l'avions vue, ses bandeaux étaient devenus tout blancs.

— Elle nous salue, dis-je à Luce.

Luce aussitôt lui répondit d'un geste de la tête et de la main, avec ce sens exact de l'orientation, si surprenant en elle, et qui la fit se tourner vers la dame comme si elle la voyait réellement.

Celle-ci rentra : les fenêtres étaient restées fermées ; mais, à midi, le vieil homme vint donner le tour de clef au jet d'eau, qui se remit à monter et à grésiller. La porte ensuite s'ouvrit et nous vîmes passer Édwige dans la petite voiture. Et j'étais soudain un peu triste, en pensant à quelqu'un qui n'était pas là.

La voiture disparut derrière un massif, re-

parut dans le chemin de ronde ; et, alors, Edwige eut un mouvement joyeux en nous apercevant. Elle nous sourit et nous fit de la main de petits signes amicaux.

— Oh ! est-ce que M. Effers ne serait pas encore venu ? me demanda singulièrement Luce.

Elle aussi avait pensé à M. Effers.

Le lendemain, la petite voiture arriva jusque près de la grille. Edwige nous parut une jolie fleur de vie dans le matin tiède et clair. Elle nous fit un signe et nous dit qu'elle allait venir... Quoi, chez nous ! Un peu après, coup de sonnette, et nous descendons très vite ; la jolie lumière mouillée de ses yeux nous enveloppe. Elle s'excuse : elle nous dit qu'elle a voulu nous connaître de près, que son médecin, du reste, exige qu'elle soit promenée chaque jour une couple d'heures, qu'elle a choisi comme but de sa promenade les jolies allées ombrées du Parc de la ville, qu'elle espère bien nous y voir quelquefois... Elle n'a pas changé : son visage est resté aussi transparent, avec cette clarté de dessous la peau qui, chez elle, est comme sa chair même. Une eau de glacier là-bas, en ces

pays des fjords que j'ignore, mais dont notre père, parfois, nous parlait à table, peut-être seule pourrait donner une idée de cette limpidité fraîche et diaphane, de cette limpidité en profondeur où sa vie apparaissait si frêle et comme immatérielle, toute éclairée par l'immense douceur étonnée et triste de l'œil... Et elle nous dit si gentiment son bonheur d'être revenue pour un peu de temps.

— Moi, j'aime tellement, vous savez, cette vieille ville de Bruges !... Nous étions tout le temps en Italie, mais l'Italie, c'est trop de soleil toujours et alors, moi, je disais : « Oh ! avoir un peu de pluie comme là-bas ! »

Doucement, elle riait :

— Oh ! vous savez, c'est tellement comme cela !

Elle prenait les mains de Luce et les miennes et les portait à son cœur.

— Beaucoup j'ai pensé à vous.

Elle avait une petite voix haute et faible d'oiseau, dans son accent d'extrême-nord. De sa première vie, du reste, personne, ni nous, ne savions rien : elle parlait, quelquefois, d'un pays très loin, où elle avait vécu. On avait l'impres-

sion d'un recul brumeux et illimité avec, vite effacé, le coup d'aile d'un souvenir qui passe comme un grand oiseau entraîné au sillage d'un navire.

— Mais je vous retiens, fit-elle. Oh ! je sais, je suis si égoïste !

Et, tournant à demi la tête :

— Mistress Jackson, conduisez-moi au Parc, je vous prie.

De Otto Efficers, il avait été à peine question. Il était parti faire une croisière ; il reviendrait dans quelques jours. Mais, si peu que Edwige eût parlé de lui, nous le sentîmes toujours présent auprès d'elle, comme la vie de sa vie.

XXVII

MEFFERS revint au bout de la semaine. Je le vis pousser lui-même la petite voiture d'Edwige et, sans doute, elle lui parlait de nous, car tous deux tournèrent la tête vers nos fenêtres. Par discrétion, je les gardai fermées ; il me sembla qu'en les ouvrant, j'aurais troublé pour eux la douce intimité du retour. M. Effers ne se douta pas que des yeux de jeune fille le suivaient à travers les rideaux et s'étonnaient de lui trouver, en le revoyant, une ressemblance avec le saint Georges du vitrail qui avait été dans sa petite tête d'artiste, comme l'éveil du sens de la beauté héroïque. M. Effers avait de longs cheveux blonds et les joues lisses. Avec l'arc haut des sourcils par-dessus des yeux expressifs et doux, il avait vraiment la gravité songeuse et fière du beau chevalier mystique.

— O Luce, m'écriai-je, penses-en ce que tu voudras ; mais je t'assure, c'est lui, c'est bien le Saint-Georges en personne descendu de son cheval et qui a déposé le casque et la cuirasse.

Elle, alors, avait une de ces petites folies où elle redevenait si joliment enfant, entre la jeune fille et l'ange :

— Appelle-le... Dis-lui qu'il vienne avec sa lance, comme dans le vitrail, transpercer la Bête qui est peut-être encore toujours là-haut !

Et, tout de suite après, redevenant sérieuse, elle dit :

— Je t'en prie, Sé, *fais-le moi voir !*

Alors moi, presque en riant, je dis très vite :

— Eh bien ! voilà... M. Otto Effers est un homme mince, plutôt grand, avec des yeux clairs et qui se serait fait faire, chez le barbier du paradis, une tête à la Saint-Georges... Il a fait couper sa moustache.

— Le prince Charmant n'en avait pas non plus, fit-elle.

Et puis, comme se parlant dans un silence intérieur :

— Si tout de même c'était vrai, dis ? Si c'était lui que j'attends depuis si longtemps et

qui doit m'éveiller de mon sommeil de cent ans ! Car qui sait ? C'est peut-être dormir que d'avoir comme moi des yeux ouverts et qui ne voient pas ?

Elle parut sortir des ombres et avec un sourire angélique :

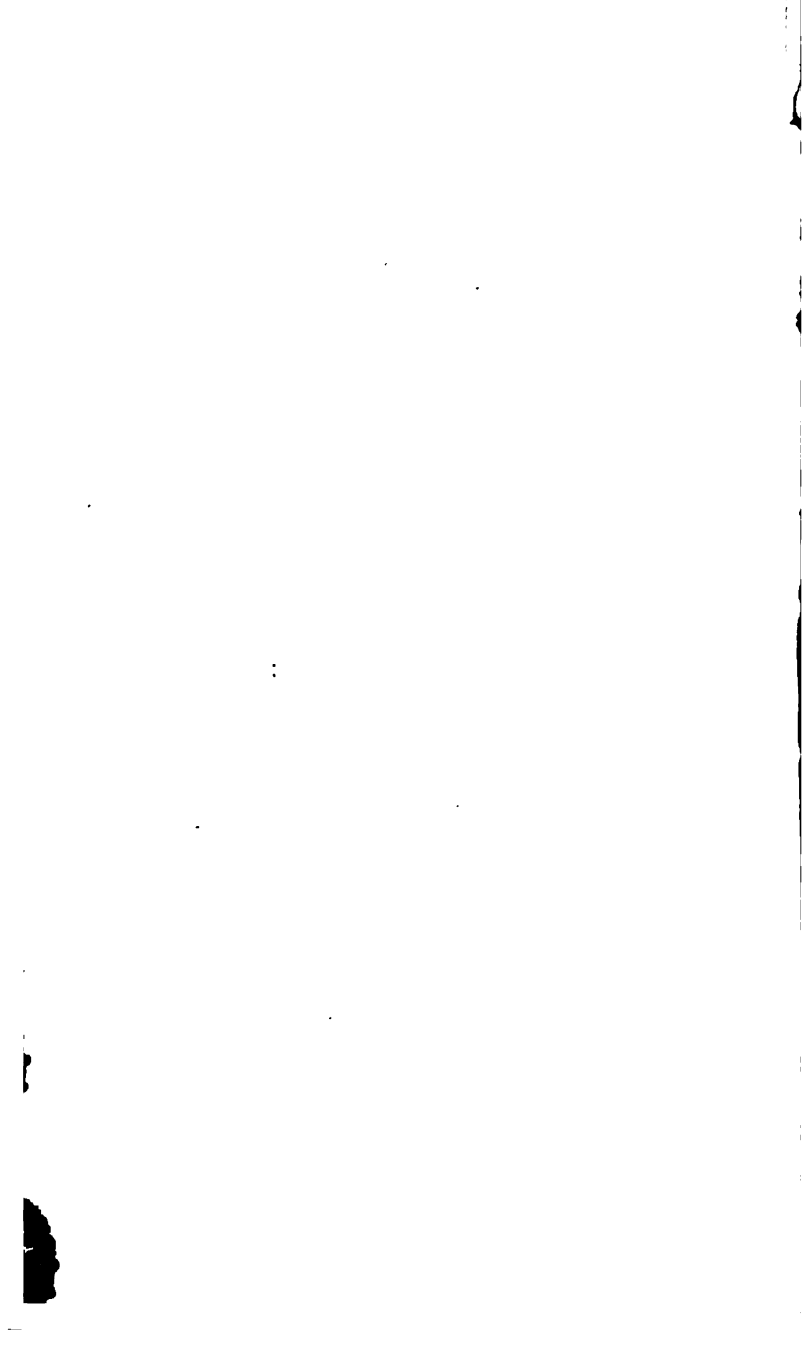
— Vois-tu, Sésé, il viendrait à moi comme ça, il me soufflerait sur les yeux et je verrais, je pourrais te voir ! Comme ce serait terrible ! Crois-tu qu'après un aussi grand bonheur, je pourrais vivre encore ?

Moi, là-dessus, entrant dans son idée :

— Sois sûre que quelqu'un viendra en tout cas... Lui ou un autre, qu'importe s'il ressemble au grand saint Georges !

— Eh bien ! fit-elle, je referme les yeux, j'attendrai.

La petite voiture fit un dernier tour : Edwige et son père rentrèrent. Je ne sais pourquoi, il me parut qu'une ombre s'étendait là où tout à l'heure il y avait du soleil... Cependant, à peine je les connaissais.



XXVIII

MEFFERS quelquefois arrivait s'asseoir sur un banc devant la pelouse. Il apportait des journaux et des livres, ou bien il lisait une correspondance toujours assez volumineuse: Il lui arrivait d'annoter au crayon ce qu'il lisait, ou bien il restait un long temps à réfléchir, les yeux perdus devant lui, avec ce regard lointain qui semblait se perdre dans les brouillards. Si, en ce moment, il nous apercevait, il se levait du banc et touchait le bord de son chapeau d'un geste qui s'achevait dans un salut de la main. Quelque chose de simple, de bon et de triste, avec autre chose que je n'aurais pu dire, toujours se voyait en lui. Otto Effers certainement n'était pas un homme comme les autres. Et puis la petite voiture descendait au jardin. Je disais : — Bonjour, Edwige ! Elle, de son côté, nous appelait par nos noms de baptême.

Rien n'était touchant comme la sollicitude du père pour sa fille. Sitôt qu'il la voyait venir, son visage soucieux se détendait : il lui apportait des fleurs du jardin, la caressait, prenait soin qu'elle fût bien couverte. Presque toujours il se mettait à pousser lui-même la voiture.

Deux semaines se passèrent et les jours devinrent pluvieux ; Edwige ne descendait plus au jardin. Un billet qu'elle fit porter par le vieux jardinier nous annonça qu'elle avait pris froid et ne pouvait sortir : elle nous pria, comme d'une grâce, d'aller passer une heure avec elle. Ce fut une petite émotion quand, au bout de sa chaîne, grelotta la sonnette rouillée. La vieille dame vint nous ouvrir : elle parut heureuse de nous voir. Du moins le pli léger d'un sourire dans son grand visage gris nous le fit croire, car nous n'aurions pu comprendre les quelques mots qu'elle nous dit dans une langue qui nous était inconnue.

Elle ouvrit une porte : Edwige se souleva de la chaise longue où elle était couchée, et, avec un petit cri joyeux d'enfant, avança les mains pour prendre les nôtres.

— Oh ! je suis tellement contente ! Il n'y a

entre nous que ce canal et pourtant c'est loin. tellement, tellement ! Et vous savez, je n'aurais pas voulu repartir sans avoir un peu causé ensemble.

Une partie de l'année se passait ainsi à lui chercher le climat qui pouvait le mieux convenir à sa santé. Les médecins avaient tour à tour recommandé la chaleur du Midi, les hautes atmosphères des pays de montagnes, l'air salin des approches de la mer.

Elle nous dit que son père était parti la veille : il avait à l'étranger « des intérêts » qui l'obligeraient à se déplacer fréquemment, la laissant aux soins de M^{me} Jackson. Oh ! une amie, plus qu'une gouvernante !

Cette fois, elle partirait l'attendre à Marseille, d'où ils comptaient gagner ensemble les Baléares. Elle s'interrompit et tournant la tête vers moi :

— Oh ! je voulais dire..., vous avez fait une tellement jolie chose... Mon père a lu le journal... A mon retour, si vous le permettez, je viendrai une fois... Oh ! je sais, je sais, vous êtes une grande artiste !

Je crois bien qu'elle le pensait.

Dans cette grande pièce au plafond élevé, sa voix faisait le bruit léger de la girande du parc, toute mince et grêle, émoussée parfois d'un peu d'enrouement. M^{me} Jackson alors remontait ses couvertures et lui disait quelques mots : peut-être elle l'avertissait de ne point se fatiguer et Edwige, secouant la tête, avait l'air de l'implorer d'un sourire pour qu'elle la laissât parler encore.

C'était autour d'elle l'encombrement d'un véritable musée d'histoire naturelle, avec des crânes, des cornes, des peaux de bêtes, des serpents dans des bocaux, des trophées, des panoplies... Derrière une vitrine s'immobilisait le vol empaillé d'oiseaux merveilleux. Elle s'aperçut de l'intérêt qu'avaient pour moi ces dépouilles conquises sur les flores et les faunes du monde.

— Oh ! vous regardez ? M. Effers est un grand voyageur ! fit-elle. Et même, ajouta-t-elle en riant, on l'apprécie chez nous comme un excellent..., comment dites-vous ? cosmographe, je crois, hé ? Oh ! j'ai grand orgueil de mon père.

La vieille dame nous servit une tasse de thé

et nous restâmes là près d'une heure encore, écoutant toujours cette jolie voix frêle d'Edwige qui était comme la musique d'une âme.

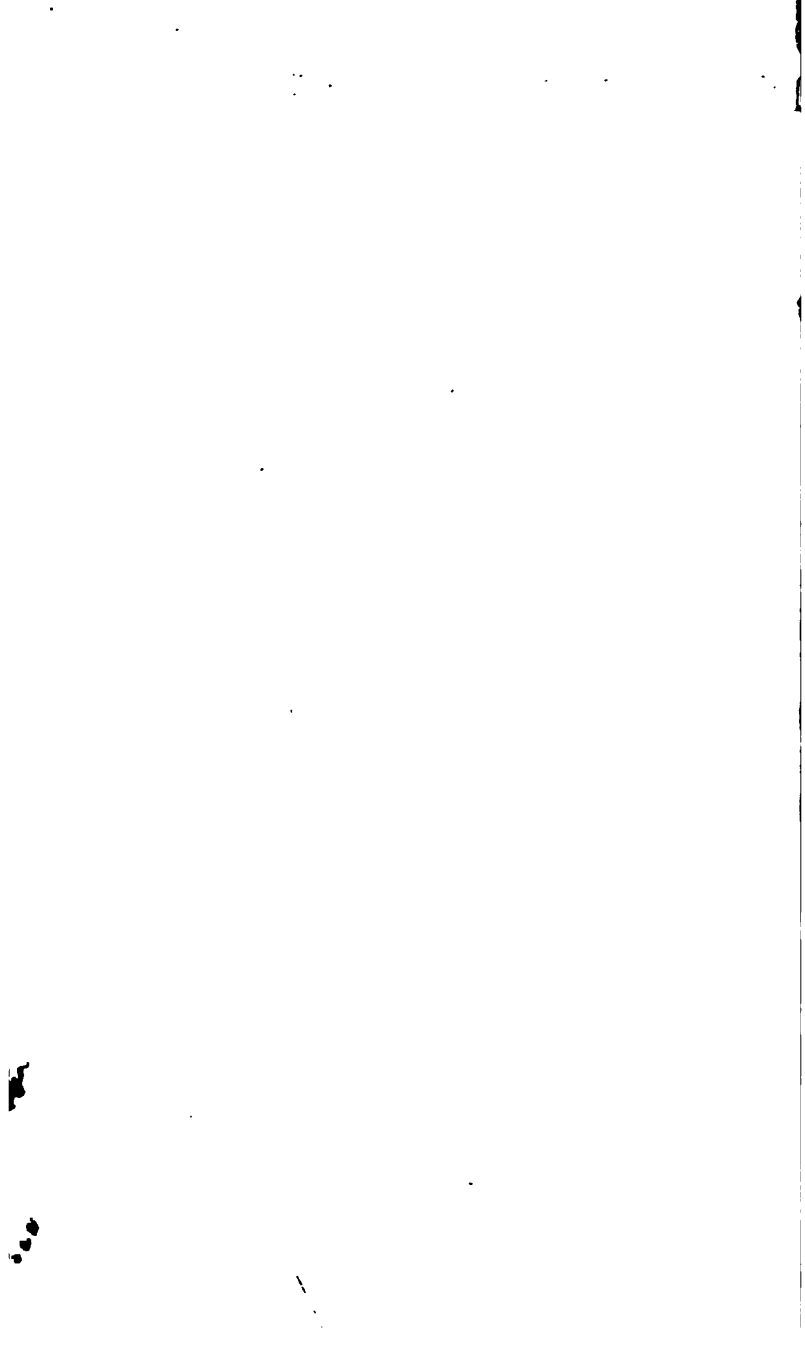
A la fin, sa tête retomba dans les coussins ; elle eut un sourire pâle où lentement mourait sa vie et je vis bien qu'elle était allée au bout de ses forces.

— Adieu ! dit-elle d'un souffle faible, je rentre dans ma petite maison.

C'était si doux, si lointain, si gentil, ce mot où elle sembla s'évanouir à nos yeux !

La dame, encore une fois, la recouvrit, puis nous accompagna jusqu'à la rue.

Deux jours après, le vieux jardinier vint fermer les volets et, avec le jet d'eau qui s'arrêtait et qui à la fois sembla arrêter toute la vie de la maison, il nous venait à toutes deux une telle tristesse que nous nous mîmes à pleurer.



XXIX

NOS âmes vivaient dans une maison d'images, une maison aux beaux vitraux d'illusion... Toute notre petite vie depuis l'enfance n'avait été qu'illusions ; nous avons été tour à tour des petites princesses et des petites saintes qui en oubliaient d'être simplement de petites filles... Nous habitons un royaume chimérique où il n'y avait pas de jouets, où il n'y avait que les poupées que je faisais avec des chiffons et qui étaient déjà des grandes personnes..., un royaume en dehors de la durée et de l'espace et qui, pour horizon, n'avait que l'infini un peu fou de nos rêves... Nous étions la vieille humanité amusée de fables et de légendes. Sans doute Dieu nous aura pardonné d'avoir un peu compromis les saints de son paradis, en les mêlant à des choses trop terrestres...

Si Bruges est la ville des cloches et de la prière, n'est-elle pas aussi la ville du carillon qui là-haut, si près des anges, depuis des siècles chante sa petite chanson, gaie ou tendre selon les heures, la chanson de folie et aussi de sagesse..., la chanson d'illusion ? On peut bien se tromper quelquefois en l'écoutant et peut-être il n'y a pas si loin du ciel aux hommes...

C'était doux de l'entendre du fond de notre vie, babiller et rire et sangloter quand le soir tombe et que nous étions assises l'une près de l'autre, nos mains dans les mains, avec le prolongement, d'elle à moi, d'un même battement de cœur. A deux, il nous semblait être plus près du sens du mystère qu'était pour nous le monde... du mystère que nous étions aussi pour nous-mêmes. Les yeux ouverts seulement à l'infini qu'elle portait en elle, Luce était un esprit en qui l'obscurité des choses parfois s'éclairait d'étranges lueurs. Elle me dit un jour :

— Je vois très bien tout là-bas une femme blonde qui peint des fleurs sur soie. Elle a près d'elle un berceau qu'elle remue du bout du pied et où il y a un joli enfant. Et comme ça, une fois, le joli enfant n'a plus rouvert les yeux, et

alors, comme il ne pourrait plus jamais voir les belles fleurs qu'elle peignait, elle a pour toujours fermé sa boîte à couleurs, comme s'étaient fermés les yeux de l'enfant... Ah ! Sésé, tout recommence : c'est moi à présent qui suis celle qui ne voit pas et c'est toi qui as rouvert la boîte à couleurs de la sœur de grand'tante... Les choses, c'est comme des plantes qui tracent sous terre et finissent par porter à distance les mêmes fleurs et les mêmes fruits qu'il y avait près des racines...

Comment pouvait-elle évoquer si tranquillement un tel mystère ? Avec le temps la même ancienne chose qui lui avait pour jamais fermé les yeux à la vue du monde réveillait, au jardin fleuri de mes soies, le souvenir des belles roses qu'avait peintes ma lointaine parente blonde... Voilà, j'étais devenue la petite artiste classée qu'elle n'avait pu devenir, elle qui avait brisé ses pinceaux...

Tout le monde était allé voir mon saint Georges à la vitrine où M. Hemelryck l'avait exposé avant de le livrer à la Confrérie. En avait-on parlé dans ce Bruges, où l'on parle de si peu de choses ! Même les petits vieux, en

tirant sur leurs longues pipes de Hollande qu'ils manient avec des gestes précieux, en causaient dans les estaminets... Il m'arriva une après-midi la visite de la présidente d'une exposition de Folklore, une des grandes dames de la ville...

M^{me} la baronne Stasse me fit promettre un envoi important...

Eh bien ! je n'envoyai rien du tout.

C'est qu'une immense et inexplicable lassitude m'avait envahie ; je me trouvai tout à coup sans force pour lutter contre le découragement. Je portais en moi un chose morte comme si la mort de Bruges m'avait touchée au cœur. Maintenant que mon saint Georges était terminé, plus rien ne m'intéressait. Ah ! monseigneur, vous m'abandonnâtes bien ces jours-là ! Votre petite amante mystique fut vraiment terrassée par le Dragon sans qu'elle songeât même à vous appeler à l'aide... Rêver, croiser ses mains comme les petites nonnes, ne plus rien sentir et abdiquer, c'était peut-être ce qu'il y avait de mieux... Quelqu'un m'avait-il seulement aimée ? Il m'avait fallu me créer à moi-même l'illusion d'un mensonge d'amour...

Ah ! qu'ils étaient tristes à présent, là-haut, les oiseaux du carillon !

L'Illusion, oui ! Le sortilège qui vous baise aux lèvres, vous mène par la main et vous jette en pâture aux larves informes des songes !... Bruges, chaque matin, se réveille sur l'oreiller d'un moyen âge hanté par les monstres de ses gargouilles... Bruges, la grande pleureuse des âges, la berceuse des âmes qu'elle finit doucement par étouffer au lamento de ses orgues, au sanglot de ses canaux, à la musique des violes de son Lac d'amour ! Est-ce qu'un poète, le poète de la mort de Bruges, le délicat prince de poésie Georges Rodenbach n'en était pas mort lui-même, dans sa jeunesse de gloire et de vie ?

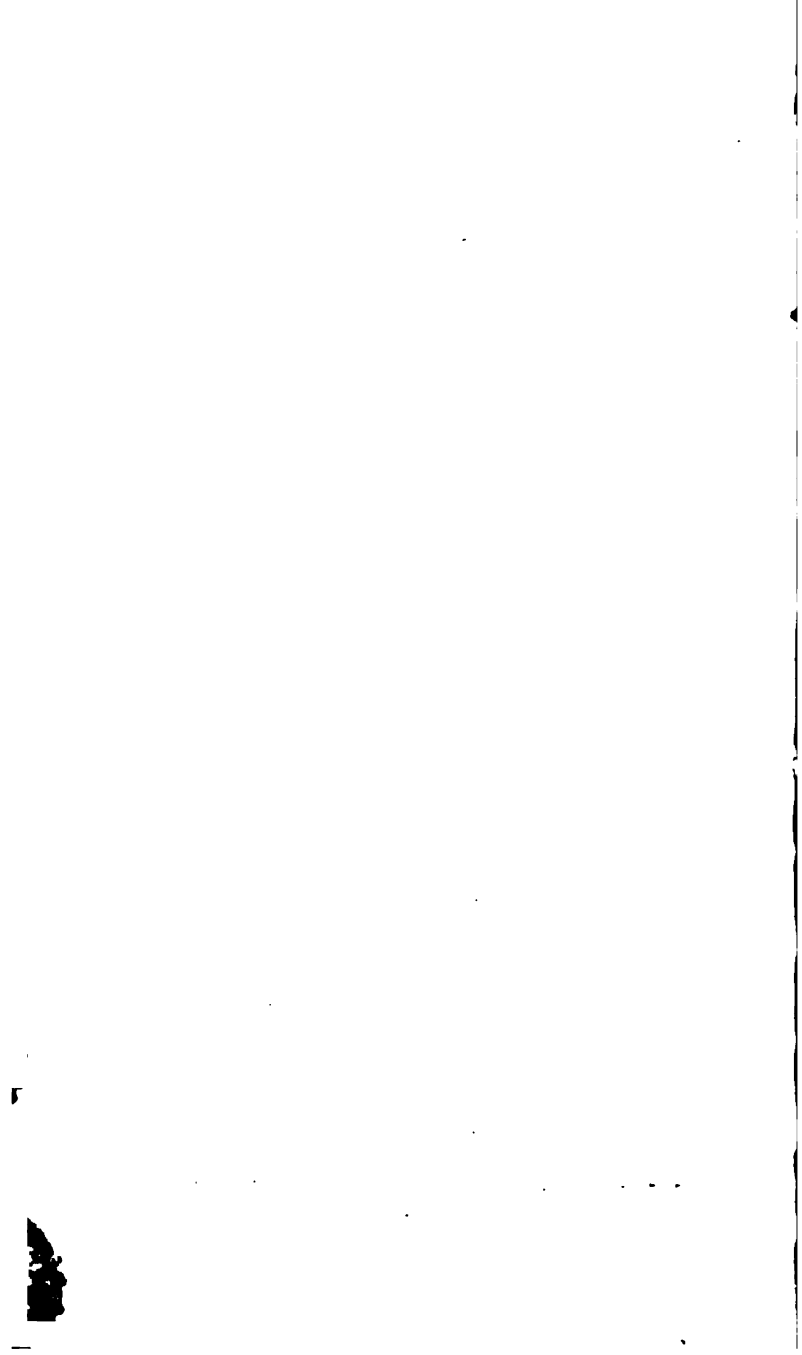
Elle fut loin, la chanson éternelle de Jean Emmanuel, la bonne chanson à laquelle j'avais cru... Je me sentais très vieille, inutile, finie, sans avoir rien fait... Ah ! le mauvais orgueil peut-être sous son humble visage de pauvre ! J'écoutais la pluie pleurer dans le canal, comme en moi pleurerait la vie... Je n'étais plus retournée au Béguinage : je n'y avais vu que des ombres, moi-même une ombre parmi elles. Ma pauvre Luce si plaintivement disait :

— Sommes-nous déjà un peu mortes que tout soit si noir autour de nous ? Ah ! Elsée, c'est maintenant que je suis aveugle !

Chaque jour je songeais : « Il faut sortir, il faut me remettre dans le courant de la vie... » Et je m'éternisais dans la vieille maison des spectres, la maison où si longtemps la petite sirène avait pleuré... Mais voilà qu'un matin, sans presque que ma volonté y eût de part, mes pas me portent vers l'hôpital : j'entre, je salue la sœur, je traverse le jardin. J'étais un peu comme une somnambule. Et tout à coup mes yeux se rouvrent au massacre fleuri de la Châsse miraculeuse. Sous le fer qui faisait couler leur sang, les divines martyres souriaient... Symbole d'une éternité renaissant de la mort même ? L'âme de Memling m'enveloppa, Memling, peintre des amoureuses du Christ et qui fait refleurir du sang les célestes roses mystiques... La grâce me toucha. Je me sentis revivre. Je me serais agenouillée comme pour un miracle.

Tout près, dans l'adorable maison des seigneurs de Gruuthuus, des mains, de jeunes et vieilles mains inconnues avaient maillé d'exquises dentelles, des dentelles de neige et de

givre... Est-ce que celles-là, simples bonnes femmes qui tirèrent de leurs doigts des rosaces filigranées comme des orfèvreries de cathédrales, n'étaient pas, dans leur art chimérique et frêle, de bien autres artistes que moi?... Cependant elles avaient connu la tristesse des grands labeurs obscurs et n'avaient point désespéré.



DOUCEMENT, à leur exemple, je me repris au goût du travail. Bruges avait revêtu sa douillette hivernale. C'était le mois des grandes solennités de l'Église correspondant aux tendres fêtes de la famille: un cortège d'heures d'or encadrait l'annonciation mystique de la renaissance de la lumière. Tout le jardin sacré des grâces et des vertus, au chant berceur du carillon, se remettait à fleurir. Sainte Barbe, sainte Cécile, sainte Catherine, poudrées de neige, descendaient par les chemins blancs du paradis. Et saint Nicolas préparait les gâteaux de miel pour les petits enfants. Saint Éloi, dans sa forge céleste, martelait la couronne et le sceptre pour le sacre de l'Enfant-Dieu.

En Flandre, l'adorable mystère de la Nativité divine préside à toute la liturgie des deux

mois sur lesquels finit l'année. Novembre et décembre sont les cassolettes d'encens que les anges agitent au-devant de la venue du Sauveur et les urnes de bénédictions où, pour la joie de la petite Enfance, puisent les grands saints familiaux... Jésus naît et semble renaître en chaque enfant qui vient aux mamans.

En mon être spirituel aussi le doux maître du monde eut sa Nativité, cette année-là : les mortels enchantements rompus, Bruges ne m'évoqua plus que cette grâce languissante du périssable qui ne se sépare pas de la persistance des très vieilles villes à vivre. Peut-être même n'est-ce là qu'une de ces idées toutes faites qui finissent par former pour certaines d'entre elles une sorte d'état de sensibilité convenue ? En revenant à la vie, je vis que Bruges aussi vivait... Je pensais : « Bruges simplement a horreur du bruit, de la vie extérieure, du faste pathétique ; Bruges ne consent qu'aux nuances harmonieuses des âmes : il lui suffit de s'écouter vivre dans les oiseaux de son carillon... » C'était bien là le sens de la poésie de Jean Emmanuel et, au sortir des ombres, elle m'éclairait de nouveau sur la

poésie qui était en moi... Je me remis à lire ses vers si coupablement négligés : l'esprit a des défaillances où, en renonçant à ses meilleurs soutiens spirituels, il renonce surtout à lui-même. J'avais la gorge desséchée pour m'être détournée des fontaines et voilà que, pour mon pardon, je connaissais la joie de boire, au cristal de roche d'une buire merveilleusement transparente, le rafraîchissement de mes papilles spirituelles.

Il y avait là de si délicieuses images comme des miroirs où se reflétaient des âmes simples restées près de Dieu !... Enluminures de missels, de fabliaux et de vieilles chroniques, écrites au lieu d'être peintes, et dont l'encre s'arc-en-ciellait d'un éclat doux de vitrail... Prismes de la vie en songe et en beauté comme des clartés de par delà le réel nimbant des visages de jeunes filles, de vieilles femmes et d'enfants... Et toujours la ville élue, la ville blessée et qui sourit à travers ses larmes sous ses voiles d'or et les longues chevelures vertes de ses saules.

O le joli conte naïf des petits pâtres de Flandre qui, avertis par l'Étoile, s'en vont par les ha-

meaux et les petites villes chantant de vieux Noël^s et demandant partout si on n'a pas vu passer les Rois, comme mes petits bergers à moi s'en étaient venus par les canaux, une nuit d'Épiphanie ! Et le conte de la crèche où des grains d'avoine se mettent à pousser en voûte pour abriter du froid le petit *Enfant-Dieu* tandis que l'âne salue et que le bœuf joue du basson ! Fables et symboles qui remuaient nos souvenirs du temps où je demandais à Nouche si on ne savait encore rien des chameaux qui devaient apporter les présents des mages venus d'Orient, ce qui lui faisait répondre :

— Je crois bien que je vois venir le premier, à-bas, au bout de la rue !...

LA baguette magique frappa la terre et fit jaillir la source. Je commençai, selon mon habitude, par faire à la plume et au pastel des tas d'esquisses, et enfin quelque chose se précisait. Sur un fond de Bruges, dans un recul de perspective, des pignons, des tours, avec des points de lumière aux fenêtres pour marquer la nuit, une nuit bleue et argent, comme en rêve. De longs cous de chameaux ondulaient parmi les serviteurs éthiopiens. Au premier plan, à droite, un enfant de chœur vu de dos balançait devant les Rois l'encensoir. J'avais bien essayé de les encadrer avec des petits pâtres, ceux-ci à genoux comme du peuple aux processions, mais ils tiraient trop l'œil et faisaient tort au reste.

D'ailleurs, c'était déjà pas mal compliqué comme cela... Il fallut vraiment la compréh-

sive « lucidité » de ma chère Luce pour me maintenir en haleine. Elle savait par cœur le poème de Jean Emmanuel et ne finissait pas de me le réciter. Moi, je pensais : « Monseigneur saint Georges, vous qui avez terrassé le Dragon, apprenez-moi comme il faut que je terrasse la mollesse et l'inertie qui me sont naturelles pour faire tenir tout ça un peu proprement ». Saint Georges m'exauça : sur une perspective à plat, comme un fond de tableau, j'obtins un groupement. Gaspard le nègre, qui venait le dernier, restait engagé en demi-relief ; mais Melchior et Balthazar s'avançaient de tout leur corps. Tous trois étaient habillés de manteaux et de caf-tans d'or, de pourpre, d'améthyste...

C'était bien étrange tout de même qu'une petite artiste comme moi s'avisât de faire, avec des soies fluettes, la concurrence aux arts « majeurs », comme disent les gens sérieux ! L'ensemble offrait à peu près l'apparence d'une peinture, d'une orfèvrerie, d'une matière solide et sculptée... Cependant, ai-je besoin de dire qu'il n'y avait là qu'un dessous de bourres sur lesquelles, comme de la chair sur des os, j'avais mis tout l'or et l'argent et les pierreries

de mon art de brodeuse ?... C'était là encore, après tout, modeler, un modelé d'illusion et de réel transfiguré, selon le précepte de Jean Emmanuel... L'âme extasiée de mes Rois chantait à travers le cantique des tons les plus riches et les plus magnifiques que j'avais pu trouver.

Après l'exposition du Folklore qui avait réussi, on parlait maintenant d'une prochaine exposition d'art féministe à Bruges. Cette fois la baronne Stasse délégua vers moi le bon abbé Sondag pour obtenir une promesse de participation formelle. Dame ! je fus flattée. J'étais trop heureuse de les obliger l'un et l'autre en me donnant à moi-même la satisfaction de tenter la fortune... L'abbé s'était montré particulièrement enthousiaste de mon Épiphanie.

Je suis bien obligée de le dire, ce fut un vrai succès. Mes Bonnes femmes et mes Petits bergers, qu'on voulut bien appeler ma « première manière », — rien que cela — trouvèrent acquéreur dès le premier jour. La baronne elle-même m'avait persuadée d'en demander un prix assez élevé et je l'obtins. C'était à ne pas croire. J'avais fait prier, par M. Hemelryck, la Confré-

rie de laisser exposer mon Saint Georges. Enfin j'avais envoyé mes Trois Rois. Tous les journaux m'accablèrent de tels éloges que je n'aurais pu les entendre s'ils m'avaient été adressés de vive voix. Je fus présentée à un ministre de je ne sais plus quoi et qui se montra fort étonné quand je lui dis qu'il fallait voir mes « poupées » à une certaine distance, comme de la peinture. Je ne les appelais pas autrement quand on m'en parlait. Et c'était vrai : ce n'était pas autre chose que des poupées, bien que l'ambition me fût venue d'en faire un peu plus que des chiffons habillés en leur donnant cette fameuse « couleur d'âme » qui, peut-être, n'était qu'une question d'optique.

Je ne fus pas grisée : je demeurai tranquille au milieu de tout ce petit tapage ; je goûtais surtout en pensées la joie des deux mois que j'avais consacrés à mon dernier ouvrage. C'étaient les mois saints de notre petite enfance, les mois où si souvent nous avaient visitées les saints anges de l'illusion chrétienne. Quel miracle de la foi était pour nous la descente de l'âne à saint Nicolas par la cheminée et, au matin de Noël, la crèche

en massepain, le petit Jésus en fondant rose, et l'arbre décoré de miroirs, de bougies, de rubans et de verroteries... Mais qu'il y avait loin déjà de tout cela !... Peut-être nous n'avions commencé à devenir des enfants qu'en devenant de grandes personnes.

Ma joie, au surplus, se doublait en celle qui autour de moi la reflétait : Nouche, Luce, maman elle-même qui enfin consentait à dégeler, me faisaient chaud au cœur. C'était doux de me dire que je devenais le centre d'une petite humanité qui mettait sa confiance en moi. Je ne puis dire combien j'étais remuée à la pensée que l'art eût eu cet effet de resserrer les vieux liens de la famille entre nous.

Soudain, une surprise : un M. Jacobsen écrivait au secrétaire de l'exposition qu'il avait lu des journaux où il était parlé de mes Trois Rois. Il me faisait demander l'autorisation de laisser photographier l'ouvrage, en vue de l'acheter. Je consentis naturellement et un photographe se présenta un matin. Je ne savais encore ce que mes soies allaient donner devant l'appareil. Ce fut l'impression d'une matière rugueuse et assez informe, comme la glaise à coups de pouce

d'une maquette, mais qui permettait de se rendre compte du mouvement général. Dix jours ne s'étaient pas passés que le mystérieux correspondant m'envoyait un billet de mille francs — vous avez bien lu — comme prix de mes Rois, « si toutefois, comme il me l'écrivait, je jugeais ce prix suffisant ». Mille francs ! Je fus tenté de le plaindre, comme pour un marché de dupe.

Rien n'égale ces premières satisfactions du succès, surtout si, derrière, il y a des vies qui s'en réjouissent avec vous et peuvent y trouver un allègement à des épreuves quotidiennes.

Naturellement, nous nous livrâmes à toutes sortes de suppositions pour savoir qui pouvait être ce M. Jacobsen, s'il était jeune ou vieux, s'il ressemblait à notre Saint-Georges, etc. La première de ses lettres était datée de Dresde ; la seconde, celle qui renfermait le billet, portait le timbre de Cologne : M. Jacobsen semblait avoir la manie des déplacements. Les Trois Rois lui furent expédiés à une troisième adresse qu'il donnait à Paris. Il n'eût pas mieux fait s'il avait voulu dépister nos recherches. Tout cela nous parut un peu singulier sans trop

nous déplaire, comme la petite aventure d'une sympathie généreuse et qui entend demeurer secrète. J'avais gardé l'enveloppe avec ses cachets ; mais ces cachets eux-mêmes, marqués d'un S sans analogie avec les initiales de l'acquéreur, ne faisaient que sceller son incognito volontaire. Il fallut bien admettre, à la fin, que M. Jacobsen avait des raisons pour ne pas se laisser découvrir. Nouche, qui était mêlée à toutes nos conjectures, varia entre l'hypothèse que c'était un vieux monsieur qui avait dû nous connaître à l'époque de notre fortune nomade et celle que c'était, au contraire, une manière de prince Charmant qui viendrait me demander en mariage un jour très prochain.

— Eh bien ! s'écriait Luce, tu lui répondras, quand il viendra, que nous ne nous marierons jamais l'une sans l'autre...

Moi, avec un tremblement au cœur, je songeais à quelqu'un qui était parti depuis longtemps, à quelqu'un qui peut-être, après si longtemps, s'était souvenu de la petite Elsée toujours griffonnant des dessins sur ses cahiers... J'aurais volontiers renoncé au beau billet de mille pour un mot, un seul mot qui l'eût trahi...

De quelle joie alors je serais allée au-devant de la bonne intention en disant : « Je ne veux rien, mon papa. Prends, puisque c'est toi et que ça te plaît..., je suis bien assez payée comme cela. »

Entre Luce et moi, ce fut un secret délicieux où même Nouche, cette fois, n'eut point de part. Ah ! si nous avions osé en parler à maman ! Si, de nos bouches frémissantes, ce cri avait pu partir : « C'est lui qui nous revient ; n'en doute pas... » Mais, la peur d'être emportées par une illusion, la crainte surtout d'abuser ce cœur trop crédule et qui d'un tel coup ne se fût plus remis... Il fallut bien garder pour nous un émoi trop cher et qui ne consentait pas tout de suite à nous abandonner. Du reste, M. Jacobsen ne nous écrivit plus : nous ignorâmes même si le colis, à l'issue de l'exposition, était arrivé à sa destination.

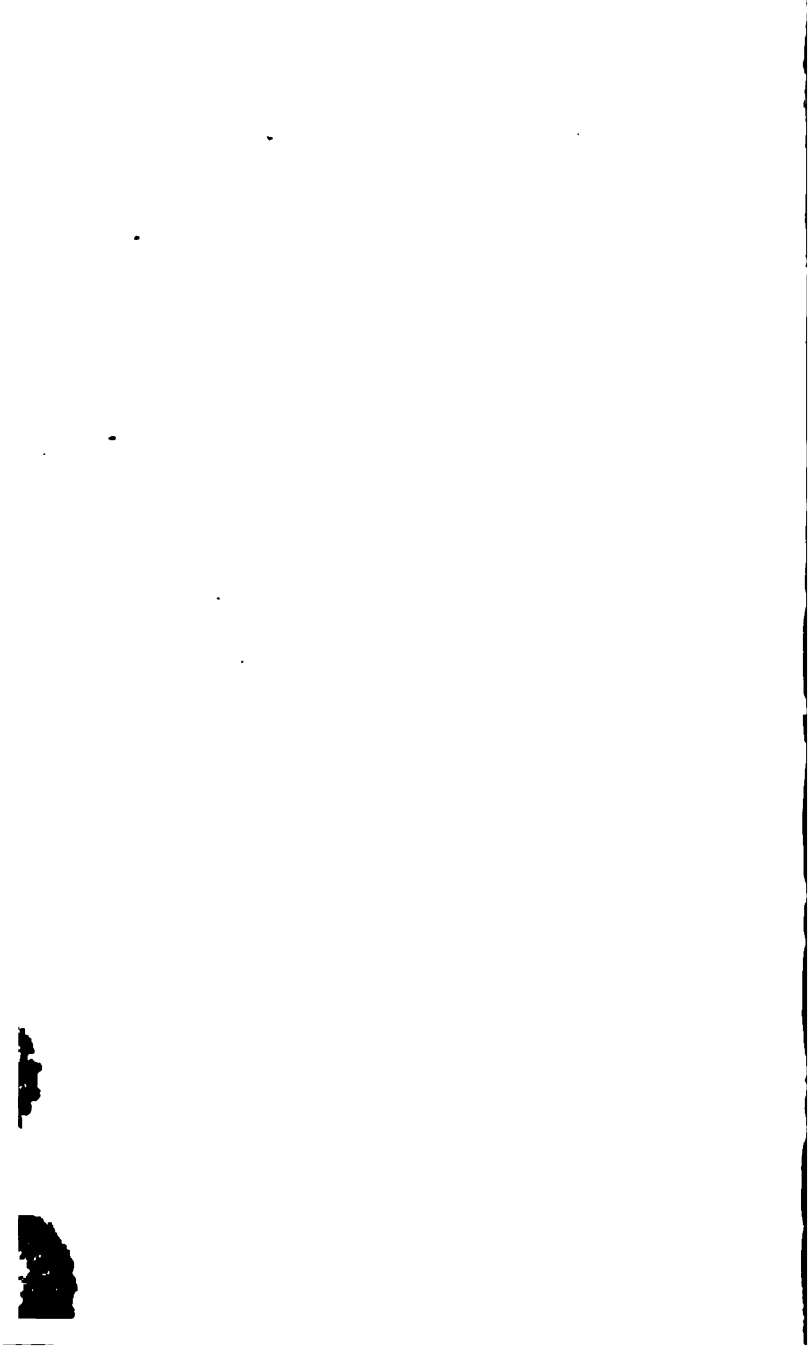
SE rend-on bien compte de ce que peut être l'intime satisfaction d'une jeune artiste, sans grande confiance en elle, et qui, presque du premier coup, trouve dans ce qu'elle fait la cause d'un grand bonheur?... On allait pouvoir vivre, goûter un peu d'allègement après les dures épreuves. Il était temps : notre garde-robe, à bout, ne pouvait plus disputer à l'usure une trame élimée, sans fond pour les reprises... Et puis le boucher, l'épicier, le boulanger... Ah ! ce qu'il y a d'amour-propre rassuré dans une pile de bon linge qui rentre dans les armoires et quel réconfort, pour le courage quotidien, procure un simple et moelleux tissu où l'on aura chaud l'hiver !... Car c'était bien l'hiver encore une fois, un hiver de Bruges, avec le vent de mer qui corne au bout des rues, avec là-haut les

petits oiseaux du carillon gelés et dont les flûtes n'ont plus que des sons bouchés...

Il y eut du charbon pour les chambres : maman, qui n'allumait plus pour éviter la dépense, put se chauffer à un feu de bûches... Notre poêle, à nous, ronfla dans la grande cheminée qui traversait le grenier enfin réparé et où ne grondait plus la Bête... Petit bonheur étroit peut-être, mais qui s'accompagnait de l'assurance que la pauvre Nouche, épuisée de privations et de fatigues, allait enfin pouvoir se reposer. Elle avait bien vieilli, la maman « mineure » : la ruine qui avait frappé l'aïeule, la pauvre chatte Aladine paralysée comme elle et l'antique Alifax ratatiné sur son perchoir, avait aussi courbé l'arbre qui à ses rameaux avait porté notre enfance. Ce ne fut pas sans peine, toutefois, qu'elle accepta une aide qui viendrait faire tous les matins le gros du ménage. Je retardai l'heure à la pendule pour la retenir au lit ; mais elle s'aperçut de ma supercherie et, comme par le passé, s'obstina à se lever au jour.

Je crains bien que les belles personnes riches qui liront cette histoire n'en trouvent les dé-

tails un peu vulgaires. Cendrillon elle-même, toute princesse qu'elle devint, commença pour tant par la cuisine. Et puis, quand, point à point, comme moi, en brodant mes saintes Vierges et mes saints Georges, on a fini par égaliser d'un peu de quiétude la maison, on est bien tentée aussi de le raconter point à point, comme si la vie encore était une broderie où, à force d'application, les fils d'or et de soie tout de même à la longue se mêlent à la grosse laine... Toute la poésie n'est pas dans la chimère : il en est une autre qui est faite de tendre et forte réalité quotidienne. Et non moins que la brioche, le bon pain frais sur la table a une odeur de saintes vertus domestiques...



XXXIII

NON, je n'ai pas envie de rire en me rappelant la considération qui m'échut tout à coup du côté de maman. Elle, qui vivait isolée dans son appartement, arrivait maintenant me voir au travail. Comme toutes les jeunes filles, elle avait fait autrefois de la broderie ; mais jamais elle n'avait eu l'idée qu'avec des points de chaînette et des points d'armes et des points au passé, on pût obtenir une illusion d'art payée à l'égal de vrais tableaux... Et voilà que justement cette illusion d'art faisait de moi la poule aux œufs d'or de la famille... J'étais entourée de petits soins. Il vint des plats plus fins sur la table. Un jour que je m'étais enrhumée, je fus malade d'avoir pris tous les laits de poule que me fit maman.

Personne, du reste, n'était plus désintéressée qu'elle. Et, bien plutôt que l'argent, une petite

faiblesse d'amour-propre qui surtout la rendit sensible au talent qu'on me prêtait et qui faisait sortir de l'ombre un nom qu'elle avait porté autrefois si fièrement.

Ce fut comme la fin d'un exil des cœurs. Nous la vîmes se rattacher à l'existence par ce qui, de ma petite vie d'ouvrière, se prolongeait en la sienne. Voilà-t-il pas, en effet, qu'au jardin délicat de mes soies soudain elle prenait le goût de l'art que je faisais moi-même. Il y eut chez elle la floraison des mêmes germes endormis que j'avais reçus de notre lointaine parente... Elle aima manier mes écheveaux et voulut essayer de broder à son tour. Nouche lui monta la cage d'Alifax..., pauvre Alifax qu'on devait trouver un matin, à quelque temps de là, les pattes raidies et tout froid près de sa mangeoire. Le portrait qu'en fit maman, du moins, perpétua le souvenir de ses belles couleurs et de sa méchanceté.

J'étais la petite ouvrière qui, toute la semaine, fait aller ses mains... Mes dimanches ensuite étaient délicats et monotones, dimanches derrière la vitre ou à l'église, dimanches de promenade aux remparts et au Béguinage.

Le gel filigranait les arbres ; le Lac d'amour tintait sous nos patins... Et puis s'allumait la lampe des soirs : j'avais loué un petit orgue : la vieille demeure des ombres m'écoutait jouer dans la nuit. Quelquefois venait le grand ami, Jean Emmanuel. Oh alors ! la maison était en fête ! Il nous lisait un poème nouveau... Même l'araignée dans son coin écoutait. Nous avions bon au cœur.

Détente des âmes, douceur monotone de vivre dans une petite arche sauvée des eaux... Là-haut la pauvre mère-grand, mi-partie déjà, semblait se retenir à la vie par le goût consolant des petites gourmandises qui étaient maintenant rendues. Nouche lui faisait des patiences ou la roulait dans son fauteuil jusqu'à la fenêtre d'où elle avait vue sur une mince coulée de ciel entre les toits, dans un recul de perspective. N'était-ce vraiment pas un peu comme si une des bonnes fées auxquelles nous avions cru si longtemps s'était enfin intéressée à nos malheurs ? Il y avait comme cela une histoire où la jolie fée Tulipanpan, la plus petite des fées, à chaque regard qu'elle laissait tomber autour d'elle, changeait en tas

de pierres précieuses, par sympathie pour les vertus de Bobonne, la détresse de l'infime chauxmine dans laquelle se mourait le vieux charbonnier.

Nous n'avions encore, nous, il est vrai, que mon fameux billet de mille pour nos petits miracles quotidiens... Il alla tant qu'il put ; quand il n'en resta plus qu'une pièce de cent sous, Nouche la noua dans un sachet qu'elle porta à la Vierge. La Vierge, pour un vieux cœur confiant comme le sien, n'est-elle pas la meilleure et la plus constante des fées ? Lorsque, à deux jours de là, M. Hemerlyck m'apporta une provision de cinq cents francs sur une commande nouvelle, l'arche, d'un coup de barre, remonta. Nouche ne douta jamais que son offrande n'eût été agréée.

Ce fut une fin d'hiver terriblement occupée ; je ne finissais pas de broder... J'aurais bien voulu faire autre chose que des bannières, mais la vogue était là : on ne cessait pas de m'en demander. J'étais devenue une petite servante du bon Dieu brodant à la porte du paradis.

Notre isolement, d'ailleurs, était toujours le même. A part Jean Emmanuel, le bon abbé,

quelques béguines en visite, à part aussi la baronne Stasse, tout à fait charmante, et qui arrivait me commander çà et là de petits travaux, la neige pouvait bien faire des petits tas devant la porte, il n'était pas nécessaire de la balayer : les maisons de souvenir comme la nôtre s'accommodent mal de visages nouveaux. Sans cesse nous regrettions notre chère Edwige, repartie d'un coup d'aile pour les patries inconnues. Il nous arrivait alors de l'appeler par son nom, comme si de loin elle pût nous entendre. Edwige ! Edwige ! Ah ! que ces syllabes mélodieuses s'harmonisaient doucement à la musique du carillon ! Mais que celui-ci était triste ensuite, triste au point que la folle cantilène des oiseaux de la tour risquait de finir en sanglots !

Edwige ! tendre image au charme nostalgique et qui nous évoquait une de ces petites princesses frêles qui, sous les dais filigranés des vieilles chapelles, semblent retenir entre leurs mains jointes les morceaux d'un cœur brisé...

L'hiver, qui maintenant faisait, aux petites saintes Vierges du coin des rues, des douillettes

de neige, filait aussi les lins blancs sous lesquels s'était endormie la maison du parc... Un linceul recouvrit le canal. Si loin qu'on voyait, les toits étaient capuchonnés de neige ; de fines guipures dentelaient la bretèche sous nos fenêtres. Et des servantes à capelines de laine encore une fois poussaient les traîneaux des petits enfants qui revenaient de l'école ou des vieilles dames qui partaient entendre les offices, un couvet sur leurs genoux. C'était doux comme un rêve, au fond d'un grand silence... Et seulement là-haut, dans l'air, l'heure qui, à coups égaux, dégelait, semblait tourner avec les flocons... Et ensuite, on n'entendait plus rien, comme dans un puits.

Soudain, ce fut, sans cause, le retour du mauvais enchantement... L'ennui morne de l'universelle mort blanche encore une fois m'enveloppa. J'essayai de réagir, je fermai mes rideaux, j'espérai pouvoir travailler à la lumière des lampes. Mais la lumière intérieure était morte ; l'hiver, sur les vitraux, avait clos les volets. Mon « moi », las, usé, comme un vieux chien, grelottait dans l'âtre éteint. Cette fois, je pus croire que tout était bien fini.

Une nuit, je fus la proie d'un cauchemar affreux... Des cris de bêtes, des clameurs ivres, des tapages de musiques emplissaient la rue. Tous les monstres semblèrent descendus des gargouilles, les cryptes avaient vomé leurs larves... A la porte de la maison, un squelette en manchettes de dentelles raclait une guitare.. Là-bas, la petite sainte Vierge du coin de la rue, par crainte d'un sacrilège, avait soufflé ses deux petites bougies... Une éternité s'écoula et puis le diabolique vacarme décroissait... Il n'y eut plus que des voix lentes, cavernueuses, venues des confins de la ville et qui se lamentaient :

« O Seigneur, disaient-elles, nous sommes la folie et l'orgueil ; nous sommes la mauvaise nuit... Nous arrivons du fond des âges... Nous marchons depuis le jour maudit où Caïn tua Abel. O maître redouté, nous sommes la vermine infiniment renaissante du néant : nous avons soif de délivrance, nous aspirons au rafraîchissement des fontaines... Dieu clément, entends notre plainte éternelle... Donne-nous la force d'étouffer en nous notre orgueil, cause de toutes nos afflictions... » Ils s'avançaient



par longues files, portant le bourdon et la coquille.

Je me réveillai toute glacée. Très loin, très haut par-dessus la grande lamentation, une étoile brillait, un frisson frileux de crépuscule d'aube. Et une note montait, le frêle cristal d'un calice heurté par l'aile d'un séraphin... Cloche ! Petit miracle de la délivrance, métal infiniment pur ! Symbole des âmes chrétiennes ! Ce fut comme si la mienne s'ouvrait aux grâces de l'Orient... Mes roses intérieures refleurirent, mouillées de la bonne rosée... Il y plut de l'aurore et de l'innocence... Je crus revivre d'un long moyen âge cependant que, là-bas, au détour de la rue, se déchirait la plainte de la guitare et qu'en suprêmes remous d'orgueil, de fureur et de péché, expirait avec elle la nocturne mascarade... Et je me rappelai que c'était le matin du Mercredi des Cendres.

Toutes les cloches, par-dessus la fuite des fantômes, maintenant sonnaient leurs frais alléluias de cristal et d'argent... Sans éveiller la maison, je m'habillai et allai demander au prêtre, agenouillée sur les dalles, la croix de poussière en signe de mon humilité tardive... Est-ce que

moi aussi, comme les pénitents de la mauvaise nuit, je n'avais pas péché par orgueil et par folie ?... J'avais été le vain petit fantôme bariolé qui dansait et jouait de la guitare sous le balcon de mes chimères...

1. 2. 3.

4. 5. 6.

XXXIV

DANS un ciel rose, Pâques, comme une aube d'annonciation, se leva. Les pigeons, comme des Saint-Esprit, avec leurs battements d'ailes secouèrent les premiers chatons des arbres... Le Bon Dieu encore une fois avait fait le geste et tout recommençait. L'air, sous le petit vent léger, sembla une éternité repeinte à neuf... Et les cloches ensuite sonnèrent à volées, clairs airains aux timbres d'or et d'argent, vieilles petites cloches rouillées, chantant l'hosannah de tour en tour... Il passait aussi de gros petits bourdons qui, en ronflant, annonçaient le retour du printemps. Pâques d'en haut et Pâques d'en bas ! Le premier cerisier se mit à fleurir ; l'ombre des lilas émailla les vieux murs. Et, un matin, dans le parc reverdi, sous nos fenêtres, le jardinier arrivait ouvrir les fenêtres. Quelle joie quand Édwige, de sa petite

voiture, nous envoya le salut de retour ! Presque aussitôt elle me fit porter, par M^{me} Jackson, ce billet : « J'ai fait des ascensions : j'en rêve une autre, beaucoup plus, monter à votre studio... Ne vous inquiétez pas : j'aurai des ailes. » Je répondis d'un mot : « Les nôtres iront au-devant, venez... » Et dans l'après-midi, Otto Effers lui-même la descendait de voiture à la porte de la maison et, toute mince et légère comme une enfant, la montait jusqu'à notre palier... Nous comprîmes alors de quelles ailes nous avait parlé Edwige. C'était curieux, ces mains d'homme qui si bien savaient se ouater de tendresse pour l'asseoir dans le fauteuil ! Je n'avais jamais vu un autre homme manier une petite chose vivante d'un geste plus délicat. Elle-même disait en riant :

— Je suis un objet tellement, comment dites-vous ?... fragile, n'est-ce pas ? Oh ! une petite Sèvres... Il n'y a que mon père qui ne me casse jamais...

Et tout de suite elle se mettait à regarder autour d'elle, d'une petite curiosité frémissante :

— Oh ! comme c'est vous ici ! Je voyais ça

tellement comme ça, là-bas... Une fois, une personne disait à ce monsieur qu'elle aimait beaucoup votre art et qu'elle voulait...

— Oh ! je sais, dit Luce un peu follement, il s'appelle Jacobsen...

— Jacobsen, vous dites, Luce ? Et pourquoi vous croyez que c'est lui et pas un autre ?

— C'est que M. Jacobsen a écrit à Elisée... Et même il lui a acheté les *Trois Rois*.

— Oh ! est-il possible ? Il achetait les Rois et il me le disait pas ! Seulement il vous aimait beaucoup, ce monsieur, n'est-ce pas, mon père ?

Tous deux se regardèrent un instant : je n'aurais jamais cru que cette sérieuse Edwige pût avoir tant de malice dans l'œil. Peut-être elle avait des raisons de trouver ce Jacobsen ridicule. M. Effers, lui, n'avait rien dit, comme si l'histoire fût pour lui sans intérêt. On n'en eût plus parlé si tout à coup il n'était arrivé cette chose extraordinaire. Luce, qui était assise près d'Edwige, lui prit la main et la posant sur son front, s'écria qu'elle savait bien maintenant que c'était M. Effers qui avait acheté les Rois.

Le mouvement fut si imprévu que j'en restai clouée sur place, ne sachant que dire. Je me sentais humiliée de la présence de M. Effers. Edwige paraissait un peu gênée aussi, comme si elle regrettait, à présent, son allusion à Jacobson.

— O Edwige ! m'écriai-je, vous ne me répondez pas ! Serait-ce donc possible ?

Je ne puis dire combien elle fut charmante en me demandant pardon pour n'avoir pas gardé le secret.

— C'est que je voulais tellement avoir une chose de vous, Elsée ; mais par délicatesse, à cause de ce pauvre petit argent, mon père toujours disait : « Il vaut mieux que ce soit Jacobson qui lui écrive... Elle sera plus à l'aise pour accepter ». Oh ! il faut m'excuser. Est-ce que je vous ai fait de la peine ?

Non, c'était un autre sentiment, l'ennui peut-être d'une pauvre petite comme moi pour ce « pauvre petit argent » qui venait se mêler à notre amitié, un peu aussi le renoncement à l'espoir que papa aurait pu être le mystérieux correspondant... Edwige me tendit les mains et moi je l'embrassai, disant :

— Mon cœur aurait dû deviner... C'eût été si bon si j'avais su ! Je vous l'aurais offert.

Elle frappa dans ses mains et, d'un petit air de triomphe, se tournant vers son père :

— Nous l'avions pensé ! Si ! Si ! tout de suite ! Et alors c'était mieux que Jacobsen vous écrivît...

M. Effers, qui avait assisté à cette petite querelle amicale en souriant, eut un mot délicat :

— Nous n'aurions pu vous être plus obligés que nous ne sommes... Nous sommes si heureux, croyez.

En hâte, Nouche et moi, avons mis un peu d'ordre dans la pièce pour les recevoir. Mais l'ordre, avec les écheveaux de soie, et les bobines d'or et d'argent roulées en tous sens, avec les dessins en rouleaux sur les tables, avec la débandade des outils de travail, était encore si voisin de la sainte poussière que, dans le carré de grand soleil de la fenêtre, c'était comme le reste de mes ors de Saint Georges qui, en spirant et en vibrionnant, semblait remonter en paradis...

— Pourvu que M. Effers ne s'asseye pas sur

le canapé ! pensai-je tout à coup en m'apercevant qu'Aladine, qui faisait sa mue de vieille chatte, s'était épilée sur les coussins.

Pan ! pan ! le bâton d'or du petit chef d'orchestre invisible frappa deux coups au carillon. Une seconde, la flûte et le hautbois s'accordèrent ; une clarinette fit un petit couac ; un tambour vaguement ronfla. Et puis d'une fois, la symphonie partait, fifres, hautbois, cors, sistres, bonnet chinois, cymbales, rattrapés maintenant par la flûte, la clarinette et le tambour. Cela sonnait comme de la grêle d'or et de cristal dans des bassins de cuivre, comme du grésil d'arc-en-ciel sur des miroirs d'aurore. De toute sa hauteur, la tour, dans l'air léger et clair, vibrait, frémissait comme une table d'harmonie. Et nous étions là tous quatre, dans un silence charmé, écoutant cette musique tomber du ciel. Parfois les ondes d'or et de cuivre s'enflaient avec des mesures plus longues, comme une messe du Saint-Esprit. Le basson filait des sons graves ; des gongs tapaient des poings... Mon Dieu ! j'avais entendu cela cent fois et pourtant il me semblait que c'était la première. Le visage d'Edwige exprimait une

si grande joie ! M. Effers aussi semblait éprouver une sensation si heureuse ! Doucement la musique s'éteignit en vibrations décroissantes ; l'heure sonna, nette, métallique ; et il éleva la main :

— La chanson qui ne finit pas, disait-il.

Oh ! comme le mot eût fait plaisir à Jean Emmanuel... Edwige, la tête un peu penchée vers l'épaule, semblait écouter encore quand déjà l'heure avait fini de sonner... Nous l'avions pourtant entendue si souvent, la vieille chanson qui ne finit pas... Mais il est des heures spirituelles, des heures d'intime communion où trois ou quatre personnes dans une pièce, sans parler, se sentent penser en même temps la même chose... Aucune, en tous cas, de celles qui étaient là, ne devait oublier le silence qui suivit le mot de Otto Effers, un de ces silences où on est si loin, si près, et où il passe un ange, comme disait Nouche...

Ensuite la vie, le sourire renaissaient. Edwige désira savoir mes projets : je lui montrai une Annonciation où, en souvenir de l'ange que j'avais été si fortuitement, en souvenir aussi du Memling qui nous avait valu la visite du

cousin cuir de Cordoue, j'avais brodé à ma ressemblance, d'après le miroir, un véritable ange, tout en soies d'azur et d'argent, avec les ailes et le lys fleuri... Elle prit une joie d'enfant à me reconnaître. Elle ne se lassait pas d'étudier mes points, se faisait expliquer les dessous, les reliefs et tous mes petits secrets d'art en s'excusant d'être si curieuse. Son vif et clair esprit saisissait tout d'emblée. Elle m'appelait sa petite fée : elle me disait franchement que jamais elle n'aurait cru pouvoir un jour s'intéresser à de la broderie. Et c'étaient toujours des : « Oh ! dites-moi encore... » avec lesquels elle se renseignait sur l'éveil en moi d'un goût si spécial, sur mes commencements. Elle aussi avait aimé les histoires qu'on dit aux petites filles ; mais dans son pays d'enfance, c'étaient moins des histoires de fées que de petites elfes, de sirènes, de walkires, de farfadets, de géants des pôles en des palais de glaces et que des nains partaient combattre...

— Alors, fit Luce très gravement, il n'y a pas de prince Charmant chez vous ?

— Si, si, Luce, répondit-elle sérieusement aussi en regardant son père, il y a des princes

Charmant, mais ils sont toujours en voyage...

— Les nôtres sont devenus trop vieux, fit Luce ; nous ne les aimons plus.

M. Effers se mettait à rire un bon coup.

Maman, là-dessus, nous faisait prier de descendre prendre une tasse de thé. M. Effers reprit Edwige dans ses bras et la porta jusqu'en bas, tout cela si simplement, de la même simplicité qu'il mettait en toute chose... Il suffisait pourtant de l'entendre une seule fois parler pour lui reconnaître une intelligence vraiment cultivée. Personne ne cherchait moins l'effet ; il semblait dénué de toute vanité. Comme, en somme, Otto Effers parlait peu, maman, qui se souvenait toujours de papa, le trouva plutôt terne.



Ce fut là comme une petite famille qui vint s'ajouter à l'autre, mais une famille née de nous-mêmes à travers le miracle charmant d'un printemps de Bruges... Douceur infinie de la lumière et de l'ombre, du vent venu de la mer et de la tendre vie végétale épanouie sous la palpitation des ciels lilas... Douceur des après-midi fluides, irisées, tièdes, où même le lourd chevet de briques des églises se diaphanéise, où il pleut des duvets de cygnes et des étamines de fleurs, où la rue s'indécise d'irréel... Douceur aussi de ne pas se sentir trop vivants, sensibilisés plutôt d'images incertaines dans la grâce un peu morte, le charme finement mélancolique de tant de choses lointaines... Alors se révèle un prestige sentimental tel qu'il n'en est peut-être pas de comparable au monde.

Presque chaque jour, aux heures déclinantes, nous sortions avec Edwige ; M. Effers parfois nous accompagnait et poussait la petite voiture. D'autres fois, un landau, loué dans le voisinage et conduit par un vieux cocher prudent, nous menait jusqu'en dehors de la ville. Comment exprimer cela ? Il me semblait que j'avais à présent près de moi une autre petite sœur Luce, mais une Luce qui voyait, elle ! Les yeux d'Edwige furent de frais et délicieux miroirs où se reflétaient les miens, où je regardais se jouer la vie des images, où ma vie à moi se réfléchissait. La joie, l'émerveillement, une extrême sensibilité y faisaient monter cette eau des émois intérieurs qui anime certains regards d'un orient profond de pierreries vivantes. Ce fut pour moi comme un prisme où s'éveillait une vision nouvelle des choses, la vision heureuse, subtile et jeune, d'un monde que je n'avais pas vu encore. Je compris mieux ce qu'il y a de vitalité originelle dans le prodige quotidien de la lumière.

Elle avait un sens délicat, métaphysique des choses : ses idées me charmaient et m'étonnaient. « Le monde est sorti d'un regard de

Dieu, me dit-elle une fois que nous prenions le thé dans le parc, et ce regard est devenu la lumière éternelle... » Et tout de suite, se reprenant, d'une délicatesse infinie : « O pardon, Elsée ! C'est tellement triste pour vous d'entendre parler de cela, puisque Luce... »

Luce entra sans qu'elle pût achever et lui effleurant la bouche de ses doigts :

— Puisque Luce ne voit pas, n'est-ce pas cela ? fit-elle avec cette divination qui était ses yeux spirituels et leur permettait de voir l'invisible.

— Mais, ajouta-t-elle avec malice, Luce a la seconde vue...

— Elle va bien plus loin ! fit Edwige. Elle va de l'âme jusqu'au plein ciel !

Elle redevint grave et dit subtilement :

— Non... Elle voit se refléter le ciel au fond de l'âme.

Edwige regardait vivre la lumière comme une chose qui aurait une vie presque humaine, en dehors de toute idée de forme et de couleur, alors que, pour moi, la lumière ne se séparait pas d'une matière définie qui avait un dessin et des tons. Elle était venue à la vie « dans



un pays de miroirs », comme elle disait...

— Et où les gens ont des miroirs à la place d'yeux, disais-je de mon côté en riant.

— Oui, oui, c'est cela...

Elle évoquait aussi parfois des aspects de sa vie lointaine sur un ton presque confidentiel. Elle ajoutait que la lumière de Bruges avait été pour elle comme un peu d'une sensation retrouvée. Non, pas même Venise ne lui avait procuré cela... Et elle parlait toujours de cette lumière qui était l'âme de Bruges et ne mourrait qu'avec Bruges même.

Le landau longeait de vieux murs, de petites solitudes mortes, des bouts de quais bordés de pignons lambrequinés, d'édicules à rameaux gothiques, de tribunes aux fines saillies en vrilles de liserons. Par des chemins de saules, de peupliers et d'ormes, presque toujours, pour finir la promenade, on gagnait le Lac d'amour... Une enluminure de missel, un coin de campagne spirituelle, des eaux fleuries de nénu-phars, des ombres pâles glissant le long des berges, si loin du monde réel tout cela et comme indéfini par le songe dans les lointains mystiques...

Parfois sonnait l'heure des cloches ; une d'abord, qu'on eût dit venue de plus loin que la terre, toute gelée et tremblotante et si vieille, si lente, si lasse d'avoir, depuis une éternité, sonné pour la mort et pour la vie... Et puis une autre, plus jeune, très vite sonnait ses trois petits coups ; et il y en avait qui ronflaient comme un vol alourdi d'abeilles, il y en avait qui prolongeaient une vibration de cristal qui ne savait pas mourir. A la fin il en partait de tous les côtés, et l'une n'avait pas achevé de sonner qu'une autre commençait, et toutes sonnaient l'angélus... Le Béguinage, à son tour, d'un point de dentelle maillait sa petite musique aérienne. Je voyais en pensée, dans la petite chapelle voisine, sœur Marie des Anges pendue à la corde et que la corde emportait à un pied du sol comme si elle allait monter au ciel.

C'était l'antique foi de la Flandre qui, à cette heure, faisait faire aux simples de cœur le signe de la croix, par les villes et par les hameaux... Les sons montaient sous les premières étoiles comme la prière des ancêtres, comme la prière des petits enfants qui, après eux, entraient dans la vie... Là-bas, en mer, les pêcheurs

secoués sur leurs barques peut-être aussi entendaient une cloche venir de par-là les dunes. La fin d'un jour de travail et de bonne conscience palpitait dans cette rumeur religieuse qui mourait et renaissait comme l'âme des paroisses... Le landau alors s'arrêtait et nous demeurions un peu de temps à écouter.

Tout près, au bout du pont, s'ouvrait le porche du Béguinage ; l'arche franchie, nous étions chez le bon Dieu des béguines. Les petites maisons en rond semblaient regarder si l'Agneau pascal n'allait pas venir pâturer les lys évangéliques dans le pré vert qui formait le milieu de l'enclos. Quelquefois une porte, dans le silence ouaté, semblait retomber sur un vol d'ailes d'anges qui, à les mieux considérer, étaient les petites ailes blanches des cornettes.

Comme Edwige s'intéressait à toute cette humble sainteté ! Elle comparait le Béguinage à un jardin de vertus théologiques dont les bonnes sœurs étaient les lys, les résédas et les violettes... Il m'avait fallu, pour ne point éveiller d'envie, faire jouer tout le carillon des petites sonnettes, de porte en porte, le jour où, pour la première fois, le landau était entré. Ma grand'tante et

toutes, l'une après l'autre, avec des petits gestes bénisseurs et gentils, étaient venues sur les seuils... Et puis, de la voir revenir avec son charme doucement malade, elles l'avaient aimée d'une nuance compatissante de sœurs de charité. Quelques-unes mêlaient son nom à leurs prières.

— Vous verrez, disait sœur Angèle de la Paix, Dieu nous écouterà : il fera le miracle de vous rendre les jambes... Il en fait tant d'autres !

C'était dit d'un cœur si confiant qu'Edwige en avait les larmes aux yeux et à son tour disait :

— Oui, Dieu vous écouterà... Il fera le miracle... Ah ! que je vous remercie !

Quand M. Effers nous accompagnait, elles se montraient plus réservées. C'était, même à travers le sentiment de leur condition misérable, la petite peur de ce qui n'était pas une femme comme elles. Elles tenaient les mains croisées et baissaient les yeux, comme les saintes des tableaux. Mais M. Effers ne manquant jamais de jeter une pièce blanche, et même, à l'occasion, une piécette d'or dans le tronc pour



l'entretien de la chapelle, elles lui gardaient la considération qu'on a pour un bienfaiteur.

J'avais remarqué combien la libéralité était naturelle à Otto Effers. Lui, si simple dans sa vie intérieure, habillé comme un petit patron de barque et qui ne passait pas pour être riche, donnait d'une main toujours ouverte autour de lui. Ce n'était pas la magnificence un peu folle de notre pauvre papa, sombré Dieu sait où... C'était une grâce d'obliger plutôt avec modestie comme si les autres, en acceptant, l'obligeaient lui-même. Il paraissait toujours avoir de l'argent pour alléger un peu la vie du pauvre monde, dans ce Bruges où les asiles, les « maisons de Dieu », ne suffisaient pas à secourir la détresse d'une vieille humanité usée à force de gloires et de siècles...

Edwige, du reste, comme son père, avait le goût de l'aumône et du bienfait. Du porche noir des églises se tendaient vers elle, quand elle passait, des mains décharnées qui semblaient sortir de la profondeur des cryptes... Un monde de squelettes et de larves s'ameutait pour recevoir la monnaie qu'elle leur distribuait.

Dans les grandes amitiés on ne s'étonne plus

de rien : tout s'accepte comme une émanation, un don naturel de la personne aimée... Mais je ne pouvais toujours faire taire cette vieille commère de Nouche...

— *Elsée*, ce sera comme je dis... Les *Effers* sont trop généreux, ça finira mal... Sait-on seulement d'où ils viennent ?

Nous avions (mais peut-être plus encore *Luce* que moi), des tendresses aveugles qui n'admettaient nulle atteinte à ce que nous aimions. *Luce* devenait alors un vrai petit ange en colère et criait : « C'est de la médiance ! *Fi ! Nouche !* Je ne te parlerai plus jamais ! »

Depuis un peu de temps, il lui était venu une ardeur à la vie presque fébrile et qui lui faisait me répéter sans cesse qu'elle était heureuse.

— Heureuse..., heureuse... Et je ne pourrais te dire pourquoi... C'est une chose profonde, obscure en moi comme un mystère religieux, comme ma première communion... J'ai toujours envie de danser et en même temps je voudrais tomber à genoux, les mains jointes.

Elle m'attirait à elle et, baissant la voix, elle disait en riant :

— C'est comme si saint *Georges* allait venir...



Qu'est-ce qu'elle disait là, cette pauvre Luce ? Il y avait si longtemps que ni elle ni moi ne reparlions plus de celui que nous avions élu pour notre chevalier mystique ! Saint Georges semblait être pour jamais remonté à son vitrail.

XXXVI

Les jours où je demeurais au travail, elle se faisait conduire par Nouche chez nos amis, et souvent c'était M. Effers qui la ramenait... De mon atelier, je la voyais assise près d'Edwige dans le parc. Elles passaient là, sous l'ondée soleilleuse, de longs moments, la main dans la main... Luce, au retour, me disait d'une voix confidentielle :

— J'ai entendu l'oiseau, tu sais.

Elle m'assura qu'il venait un oiseau au bout d'une branche, quand elles étaient au jardin, et l'oiseau se taisait tandis qu'elle lui chantait un petit air vieillot de Flandre ; et ensuite à son tour il chantait... Je pensai que sa douce passion de la vie des ailes et de la lumière l'avait induite, cette fois encore, en illusion, mais Edwige déclara que c'était bien comme elle l'avait dit. L'oiseau venait et elle chantait sa

petite chanson et il écoutait la tête sur le côté, et ensuite lui aussi chantait la sienne.

Luce quelquefois disait encore qu'elle entendait parler les herbes, les feuilles, les insectes. Elle appuyait l'oreille au tronc des arbres, toute pâle :

— J'entends battre un cœur.

La vibration d'un vol de papillon, même à une assez grande distance, lui donnait un frisson.

— Je vous assure, Elsée, faisait Edwige, Luce aurait pu très bien vivre comme saint François, avec les oiseaux des bois.

Elle-même, à travers ses toniques d'un idiome étranger, avait un joli ramage de petite fauvette du Nordette. Elle disait : « Nous autres, oiseaux venus du Nord... » Et une ombre passait. Qu'avait-elle laissé en arrière, là-bas ? Il m'arrivait alors de lui prendre les mains, comme à une petite malade, et un instant nous ne parlions plus. Je sentais qu'elle s'abandonnait avec nous, comme elle ne l'eût pas fait avec d'autres, mais sans se départir de la réserve autour de ce qui était le secret de sa vie.

M. Effers, de son côté, donnait aussi l'im-

pression d'un mystère qu'on tâche de ne point faire sentir et qui retombe en mélancolie profonde sur le cœur... La mélancolie semblait être la condition de son existence : il la portait sur les traits du visage, et elle lui restait dans la douceur voilée de sa voix. Le regard avec lequel il semblait considérer un point indéfini de l'espace, sans doute rejoignait, dans les lointains, la pensée qui faisait dire à Edwige : « Nous autres, oiseaux venus du Nord... » Il était concentré, silencieux, mais de ce silence plein de voix plaintives que connaissent les exilés. Quand il se taisait, on croyait comprendre qu'il se parlait à lui-même de choses qui seules avaient de l'importance pour l'homme ignoré qu'il entendait demeurer aux yeux du monde. Moi, qui d'abord avais cru à une froideur un peu distante, j'en vins à le plaindre du plus profond de mon cœur pour une destinée qui ne pouvait se communiquer et que je ne connaissais pas plus que les autres...

Le plaisir de nous retrouver ensemble, chaque soir, sous les arbres du parc, nous devint une chère habitude. M^{me} Jackson avançait, au bord de la terrasse, la table sur laquelle fumait

la bouilloire pour le thé. Une clarté rose, bruinée de la lampe restée à l'intérieur, éclairait nos visages et nos mains. Edwige, enveloppée dans des châles, reposait sur sa chaise longue ; M. Effers s'asseyait près de nous. Et c'était encore une fois l'enchantement d'une de ces nuits de Bruges, où l'on ne peut dire si l'on veille, ni même si l'on vit, dans une grande langueur de songe et de sommeil.

La vieille cité théologique et féodale, sous la neige aromatique des seringas, se vaporisait. Un souffle, la respiration lente, profonde des lieux anciens se confondait au frisson des jeunes essences. Le ciel palpait dans un brouillard laiteux. Et tout le silence de Bruges entraît dans nos âmes... Nous-mêmes finissions par ne plus nous parler.

Nous n'avions pas besoin de paroles pour communier dans le sentiment d'être l'un à l'autre une humanité confiante et déjà si étroitement liée ! Et comme notre silence à nous, le silence de la ville bruissait, frémissait, onde légère, bruissement d'une girande, gouttes de vie ruisselées des anciennes sources... Mais, parfois un sanglot de musique, orgues, harpes,

violons en sourdine, se mourait, renaissait, venu on ne savait d'où et des voix mystiques, comme une psalette d'anges, montaient vers les paradis... Soudain, comme une pluie d'étoiles, comme une cascade de cristaux et de pierreries, l'averse des trilles du carillon s'écroulait, plongeait aux eaux du canal... Et puis, dans la nuit de sortilèges et d'illusions, c'était encore une fois le silence, le mélodieux silence de Bruges...



XXXVII

TOUTE une semaine, vint l'étrange musicien gratter ses cordes devant la maison... Une petite souris avait l'air de grignoter le bois d'un violon...

Qui alors ? Un amoureux ? O Luce ! un amoureux, dis ! J'allais soulever le rideau. Dehors l'infiniment tendre clarté lunaire d'une nuit de mai... Ensuite des pas s'éloignaient ; mais la musique un peu plus loin recommençait à grelotter comme un pauvre cœur malade...

Nouche fut chargée de s'informer dans le voisinage... On ne savait pas, on n'avait rien entendu. Étions-nous le jouet de quelque sortilège ? Peut-être il rôde dans Bruges de pauvres ombres inconsolées et qui s'en vont, pleurant sous les balcons... C'était là une de ces idées comme on en a dans les si vieilles villes ! Sans la petite sagesse qui tardivement nous était

venue, nous aurions pu très bien le croire comme les autres... Après tout, étions-nous devenues si sages ?

Jean Emmanuel se mit à rire quand nous lui contâmes l'histoire.

— Oui, je vois : c'est un doux halluciné... On l'appelle le hibou. Moi, je l'appelle l'âme rôdeuse de Bruges... Il va par les minuits des rues, pinçant de la guitare, enveloppé dans un grand manteau... Il joue sérieusement au fantôme... Il a un grand chapeau à bords rabattus et des semelles de liège. C'est le Don Juan des ombres...

— On dirait le cousin Oliva ! m'écriai-je.

— C'est lui-même... Au fond, cela n'a-t-il pas sa beauté ? Oliva est une âme en qui revient le passé et qui, dans l'ennui des jours présents, traîne le songe de la vie qu'il aurait menée autrefois. Voilà trente ans qu'on rit de sa folie... Sa Madone n'est peut-être qu'un Memling fort douteux, alors qu'il a chez lui, dit-on, un très beau Rubens authentique. Mais Memling, c'est sa vieille Flandre, c'est la Flandre qu'il est venu conquérir avec son maître le roi Philippe... Qui sait si, en jouant de sa guitare sous le bal-

con des jolies Brugeoises, les sœurs de sa Madone, il ne recommence à son insu le geste atavique des racleurs de jambon, ses congénères !

Oui, cela avait bien sa beauté, comme il le disait.

Jean Emmanuel fut un visage nouveau dans nos petites réunions du vieux jardin. Nouveau, mais pas inconnu, tant à l'avance notre cœur l'avait installé dans la maison... Son arrivée, un soir, ne fit ainsi que rendre plus intimement vivante l'image qui l'avait précédée chez nos amis. La haute vie claire et frémissante qu'il dégageait tout de suite avait intéressé M. Otto Effers et charmé Edwige. M. Effers, je crois bien, eut le jugement d'un homme du Nord pour « cet échantillon d'humanité plus près de sa compréhension des fortes races », comme il disait un peu scientifiquement. Lui-même, esprit nourri par l'étude et les voyages, se sentait naturellement porté vers les âmes poétiques et graves, en qui il retrouvait la chaleur concentrée de sa race... Il était curieux de les entendre, en des entretiens coupés de silences pensifs, échanger de simples et profondes pa-

roles, Otto Effers avec sa voix lente, sage et sourde, comme égouttée par intervalles de la vie intérieure, Jean Emmanuel, lui, moins précis, un peu obscur, plus riche en images, semant ses mots comme des éclats d'étoiles dans les nuits nébuleuses.

— Vous êtes une unité spéciale, un composé de sang et d'âme à base de race, comme il y a des composés chimiques... Et c'est vrai, c'est par notre race en nous que nous valons. Nous la portons en nous tellement, monsieur Emmanuel !

C'était là une chose qu'il aimait répéter et il l'exprimait toujours avec émotion. Il laissait entendre qu'il était d'un pays où les âmes étaient très vieilles et trop soumises à un régime étouffant. Mais peut-être une heure viendrait... Et puis il cessait de parler.

— Quand je l'ai quitté, disait-il, je ne savais rien du monde et tellement peu des aspirations nouvelles des peuples d'Europe... Alors, j'ai oui, beaucoup... J'ai fait mes études comme un vieil étudiant que j'étais et qui voulait savoir... Oui, la terre, les races... Beaucoup les questions sociales aussi... C'est tellement

nécessaire, savoir, pour se dévouer quand le moment est là...

Mais tout cela dit avec des temps, des arrêts où il s'écoutait vivre une vie de pensées et d'expérience acquise... D'un esprit à l'autre, comme un pont de rive à rive, une communauté de vie, de songe, de beauté les rapprochait... Je me sentais si peu de chose à côté de tout ce qu'ils savaient et disaient ! Otto Effers révélait une connaissance rare de l'histoire des Flandres... Il trouvait qu'elle était en petit, avec ses ducs de Bourgogne, ses communes, ses héros, le raccourci de toute l'histoire de l'Europe à travers les siècles... Jean Emmanuel alors lui serrait les mains et s'écriait que Bruges n'était pas morte comme on l'avait dit, que Bruges, plus que jamais, était la vie et la gloire de demain...

— Attendez, monsieur Effers, que le port soit terminé... Ce sera le retour de la fortune comme au temps où il arrivait six cents bateaux chaque jour par le canal de Damme..., comme au temps du grand-duc d'Occident, Monsieur Effers !

L'âme de Bruges passait chaque fois qu'il

évoquait sa vitalité éternelle. Le port, auquel on travaillait depuis à peine plus de trois ans et qui déjà dénonçait l'effort titanique des races nouvelles, armées par les arts mécaniques pour les grandes batailles de la planète..., oh ! comme s'exaltait à l'évoquer sa vision prophétique... Il avait composé un hymne que son ami Breydel, le carillonneur, jouerait bientôt sur ses grandes orgues.

— Ce jour-là, Jean Emmanuel, s'écriait Edwige, frémissante comme lui, je me ferai porter au haut de la tour.

— Oui, oui, monsieur Jean Emmanuel, nous serons là tous, disait à son tour Otto Effers, comme du fond d'un rêve.

Et il ajoutait :

— Ah ! si tous les peuples avaient des énergies comme les vôtres !

Un instant Jean Emmanuel parlait encore de son ami Breydel. C'était un des fils de la glorieuse famille des carillonneurs de Flandre et de Hollande faisant chanter là-haut, en plein ciel, l'âme populaire... Un doux, un silencieux, lui qui portait entre ses tempes des tonnerres et des cantiques... Il ne montait à la tour que

le matin du dimanche et des grands jours de fête... Il avait gagné le prix de tous les concours... On arrivait l'entendre de loin.

Et nous nous rappelions : au coup de midi, ces jours-là, toutes les cloches, les petites et les grandes, entrant en branle ; des sonneries de bronze et de cuivre vidés par les abat-sons et s'écroulant au pied de la tour comme les grosses vagues qui battent les estacades ; des tapages de gongs et de bourdons à la volée... Lui, tout seul là-haut, au cœur de la tour, tirait ses registres et tapait sur ses claviers comme un forgeron sur l'enclume... Et c'étaient de vieux Noël's, des chorals, des airs de peuple à plein orchestre, une symphonie qui, à ces altitudes, semblait jouée par les maîtrises célestes... Alors, on peut bien dire, les petits oiseaux du carillon ne comptaient plus, emportés dans la tourmente, avec leurs pauvres coups d'ailes à la dérive...



XXXVIII

Nos soirs sous les étoiles se passionnaient de ces sensations qui nous faisaient sentir l'intime et profonde beauté d'un Bruges ignoré des âmes banales, un Bruges d'art, de rêve, de mystère, le Bruges des grandes âmes éternelles, du divin Memling, de l'austère Jean Van Eyck, des grands-ducs d'Occident...

J'en emportais je ne sais quoi de clair et de mystique qui illuminait ma journée de travail. J'avais mis en train de petits travaux de sainteté qui assuraient notre vie : le studio ne chômait que le dimanche. Je puis dire qu'à moi, sans grande vanité et faisant mon petit métier de brodeuse avec une simplicité de bonne femme, il m'était venu à l'exécution une hardiesse qui me faisait surmonter toutes les difficultés... Je ne m'attardais pas à savoir si c'était bien ou mal : j'avais la petite griserie

de la soie, de la belle matière, des perles que, maintenant, je pouvais enchâsser dans mes broderies...

Cependant je rêvais mieux encore... Oui, j'aurais voulu faire de grandes pièces, des « fresques » en soie pour vastes panneaux... Mon esprit, exalté et nourri aux visions de Jean Emmanuel, eût aimé dérouler de belles images vivantes, recréer le passé glorieux dans l'or et les pierreries... Mais quelle vraisemblance d'y arriver jamais ?... Il eût fallu monter un atelier, m'entourer d'élèves, d'ouvriers, de femmes artistes... Et l'argent ? A la réflexion, l'ambition me parut dépasser de si loin l'effort possible que je n'osai même en parler à Edwige... Jean Emmanuel et l'abbé, seuls, furent dans le secret de mon espoir si vague... Et ce fut l'encouragement qu'ils n'avaient cessé de me prodiguer. « Cela se fera ! Cela sera ! N'êtes-vous pas une des âmes en qui à mesure doit se réaliser Bruges ? »

Luce aussi disait singulièrement :

— Tout arrive, Elsée... Tôt ou tard tout arrive... Il faut avoir la foi !

Pensait-elle à moi en parlant ainsi ?

Cette âme délicieuse de Luce semblait vivre d'inconnu devant elle. Elle demeurait perdue dans un rêve, un rêve où elle mourait, où elle renaissait en souriant... Tout de suite après, une exaltation la jetait à des cris, des chansons, une joie de gestes. Il lui arrivait de danser et de tourner sur elle-même, cérémonieusement, en tenant sa robe éployée dans la main, la tête levée, avec le pauvre regard mort de ses yeux grands ouverts...

Un mystérieux bonheur, comme une eau qui s'extravase, débordait de sa douce folie. C'était bien là toujours cette même Luce entre l'ange et l'enfant, car il faut des mots un peu immatériels pour exprimer ces très pures blancheurs d'une âme qu'à peine des sens rattachent à la terre. Et si je l'ai dit déjà, je le redis encore parce que c'étaient là ses apparences réelles et que ces apparences à la fois se perdaient dans une sorte d'irréalité diaphane et vaporeuse.

L'innocence d'une telle âme, entre le ciel qu'elle semblait avoir passagèrement quitté et la terre que, du bout de ses invisibles ailes, elle ne faisait qu'effleurer, était une chose inexprimable et divine. Le mal de ses pauvres yeux, en les fer-

mant aux laideurs et aux trivialités du monde, n'avait fait qu'ouvrir davantage son divin regard intérieur à la beauté infinie... En pouvait-il être autrement pour une créature qui, elle-même, contenait une part de la beauté infinie?

Luce n'avait pas besoin de se pencher par-dessus le mystère des choses qui se passaient en elle pour le connaître, puisqu'elle n'aurait jamais pu venir à bout de sonder toute la profondeur exquise de ce qu'elle portait de divin en elle et que les anges, ou les êtres modelés à la ressemblance des anges, font de la lumière autour d'eux et ne savent pas que celle-ci vient d'eux...

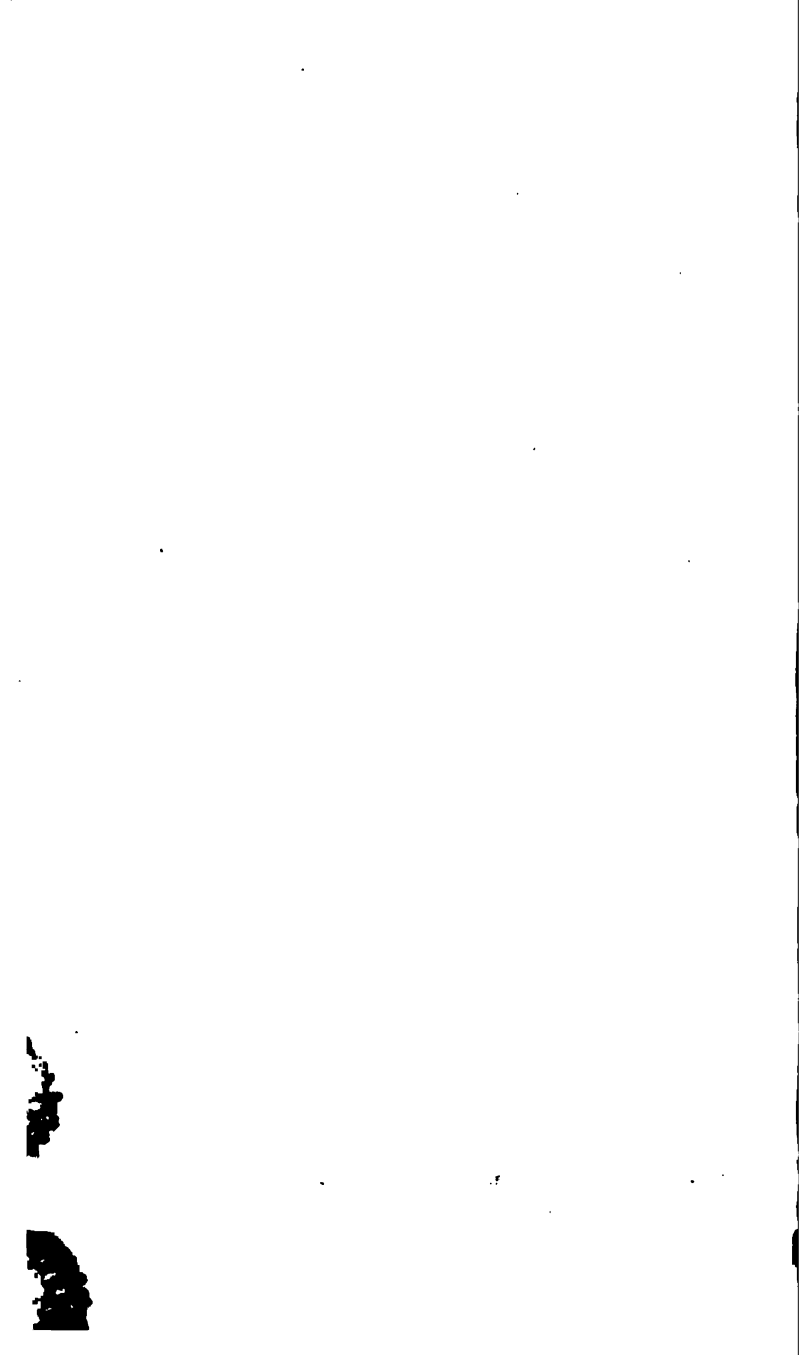
Je m'aperçus qu'elle aimait Otto Effers avant qu'elle le sût elle-même, avant qu'il me fût donné à moi aussi de connaître l'amour... Elle l'aima de tout le mystère de sa vie obscure pour l'avoir sans doute vu se refléter, aux clartés spirituelles de son rêve, dans le miroir magique que les petites aveugles comme elles inclinent vers les suprêmes apparitions...

Otto Effers ne pouvait être l'homme qui éveille chez des jeunes filles une simple curiosité. Quand encore je croyais n'éprouver pour lui

qu'une nuance d'intérêt déferent et charmé, peut-être elle l'aimait déjà, d'un sentiment qui se confondait avec son affection pour Edwige. Un cœur comme le sien semblait n'avoir qu'une même force de tendresse pour tous ceux qu'elle aimait.

— O Elsée, qu'il est beau ! me disait-elle, avec l'enfantillage caressant qu'elle avait eu aussi pour Jean Emmanuel. Vois-tu, autrefois personne n'était plus beau que notre Emmanuel, sa voix me caressait le cœur comme avec des mains de lumière... Tu m'as dit alors que Jean Emmanuel n'était pas un héros... Eh bien ! Otto Effers est un héros, lui !... Il est bien plus près de ressembler à saint Georges... Je t'assure, ce n'est pas un homme comme les autres !

Après tout, qui aurait pu voir de l'amour ou même quelque chose qui aurait pu devenir de l'amour dans ce qui était peut-être de l'amour, mais de cette nuance de l'amour qui, si longtemps, nous avait fait espérer la venue de notre prince Charmant ?



XXXIX

C’E fut en juin, vers la fin de juin, oh ! je m’en rappelle si nettement... Sans rien qui m’eût fait soupçonner cette question, Luce quitta la fenêtre où elle était assise, « regardant » de l’autre côté du canal se mouvoir une chose que personne de nous n’aurait pu apercevoir. S’étant levée, elle vint vers moi de son pas glissé et, très doucement, avec un visage qui me regardait maintenant aussi comme tout à l’heure il regardait une chose de la vie par delà le canal, elle disait :

— Elsée ! l’aimes-tu, toi ?

Les mains sur mes épaules, elle se tenait devant moi comme une petite image de la Destinée. Mon Dieu ! qu’est-ce qu’elle me demandait là et se pouvait-il qu’elle me demandât à moi une chose que je ne m’étais jamais demandée encore à moi-même ? Elle n’eut besoin d’énoncer aucun

nom : je compris qu'il s'agissait de M. Effers, comme si elle était sûre que moi-même, au fond de moi, j'avais déjà répondu à sa question.

Je fus bouleversée : il sembla vraiment que je lui eusse jusque-là caché quelque chose. Peut-être aussi, ce que j'ignorais encore à demi, je le connus pleinement à cette mise en demeure de regarder en moi... Oui, j'aimais ; je n'en pouvais plus douter : j'aimais le père d'Edwige et je savais aussi que nous étions deux à l'aimer. De quel amour, je n'envisageai pas cela dans l'instant ; je vis uniquement que Otto Effers était venu d'une partie du monde qui nous était encore inconnue pour être aimé de nous deux dans le même temps, et sans doute à cause de la même beauté un peu mystérieuse qu'il nous révéla à toutes deux... En sorte que nous étions pareilles à deux âmes jumelles que l'habitude de penser et de ressentir les mêmes choses avait fini par unir jusque dans le plus égoïste et le plus personnel de tous les sentiments... J'ai connu des petites filles qui acceptaient de partager avec d'autres tout ce qu'elles avaient et qui jamais n'auraient consenti à prêter une de leurs poupées, parce qu'une poupée, c'est déjà

de l'amour pour un petit cœur d'enfant qui peut-être en connaîtra un autre plus tard.

Je ne puis dire ce qui se passa dans mon être intime quand Luce y eut jeté cette sonde. Tout de suite, à la question même, ce fut une petite honte comme si mon âme se fût trouvée un peu moins habillée devant un miroir.

— Pourquoi me demandes-tu?... J'étais si loin de penser à cela !

— C'est que, fit-elle de sa petite voix en songe, je crois bien que le prince Charmant a vraiment passé cette fois... Et rappelle-toi, nous avons juré de n'aimer toutes deux que le même homme... Eh bien! Elsée, je voulais te dire que si tu ne l'aimais pas, toi, je continuerais à l'aimer toute seule...

Son visage fut près du mien et, d'un frôlement de sa bouche à mon oreille, elle me livra son secret. O petite Luce chérie, moi qui n'aurais pas osé te confier le mien si, avant la minute qui me le révéla à moi-même, j'avais ressenti l'émoi dont tu me faisais là tout à coup l'aveu... Moi qui, en te répondant comme je venais de le faire, te mentais par mon silence et peut-être m'illusionnais de t'abuser par un détour !

— Oh ! il y avait longtemps déjà, fit-elle, je ne sais plus combien de temps... C'était comme dans un de ces contes de fées que tu voulais brûler, méchante Sésé... Comme si toute la vie n'est pas dans les jolies histoires qui bercèrent notre petite enfance !... Et vois comme c'est drôle : je n'y croyais plus beaucoup, je n'y croyais même plus du tout, et voilà que ma foi m'est revenue... Parce que, parce que..., vois-tu, il n'est pas nécessaire d'y voir pour croire et que les yeux d'en dedans y suffisent. Eh bien ! écoute. Il venait une fois à Bruges un fils de roi... Oh ! il venait de loin, il venait des pôles... Et il avait une petite fille malade avec lui... Et devant la maison qu'il habitait une petite aveugle lui disait bonjour à la fenêtre... Dis, n'est-ce pas un joli conte ? Un conte à pleurer... Mais elle ne le prenait pas ainsi et soudain, se remettant à danser, sa robe éployée entre ses mains, elle disait :

— Oh ! je suis heureuse..., heureuse !

Qu'est-ce qui se passa alors ? Je sais seulement que je m'en allai longtemps pleurer dans ma chambre. Ma peine était délicieuse... Se pouvait-il vraiment, mon Dieu, que cette chose fût ! J'aimais ! Moi aussi, j'aimais Otto Effers !

NOUS étions deux, une après-midi, Luce et moi, près de la chaise longue où reposait Edwige dans la grande chambre du rez-de-chaussée. M. Effers était parti pour quelques jours, la laissant, comme les autres fois, à la garde de la vieille dame. Elle avait témoigné, en nous voyant venir, une joie plus vive encore que celle avec laquelle elle nous accueillait d'habitude. Nous savions qu'elle s'attristait toujours de se retrouver seule, elle pour qui la vie était déjà une solitude... Elle n'en disait rien toutefois à son père : s'il avait pu se douter qu'elle était malheureuse loin de lui, il ne fût plus parti.

La lumière s'était voilée sur le doux paysage de Bruges ; un ciel plombé très bas pesait depuis une semaine. Bruges tout entière alors est bien un béguinage d'âmes malades. Bruges, au fond

de ses ruelles comme des puits, alors a des enlacements d'ombre et de silence plus profonds où l'âme naufrage.

— Oh ! dit-elle, le temps n'est pas plus triste aujourd'hui que le cœur d'Edwige... La vie d'Edwige aussi est grise, grise... Madame Jackson, je voudrais que vous allumiez la lampe... Ah ! et les rideaux, madame Jackson, fermez les rideaux... Comme cela, on ne sait pas si les autres ne sont pas tristes aussi.

Elle nous avait pris à chacune une main qu'elle gardait dans les siennes et elle ne reparlait pas tout de suite : la jolie lumière de ses yeux, comme celle du jour au dehors, était voilée, un peu lointaine sous l'air de mélancolie qui régnait dans la chambre. Je pensais, moi, à toute la tendre beauté qu'un Memling eût tirée d'un tel visage !

« O Elsée, avec tes soies, en pourrais-tu faire un jour quelque chose ? » Et je la regardais, je regardais cette petite peau faite d'un pétale de white-rose avec une si claire bruine de sang dessous... Je vis alors se soulever sa poitrine ; l'onde intérieure monta ; et une larme, une grosse perle se gonflait à sa paupière.

— Écoutez... Il y a tellement longtemps que j'aurais voulu, que j'aurais dû, ô chères..., disait sa petite bouche pâle.

Et ce fut ainsi qu'elle nous entr'ouvrit la petite maison du mystère de sa vie..., un pauvre fantôme de vie vide, sans enfance, sans famille, la vie d'une petite infirme qu'on portait du lit à sa voiture... Une mère qui n'avait pas eu le temps d'être une maman et qu'elle perdait quand elle n'avait encore qu'un an... Et puis l'existence errante, la recherche de pays en pays du médecin sauveur et, après tant de déceptions, l'attente, toujours l'attente..., l'espoir d'un meilleur avenir. Pas de compagnes, d'ailleurs, n'ayant pas de jeux à leur offrir... Pas d'aïeules, ni de sœurs, ni de frères, le grand vide triste d'une vie sans foyer. Et tout à coup elle se reprenait d'un cri :

— Oh si ! si ! mon cher papa, un tel bonheur pour moi ! Ah ! je suis méchante, de pleurer..., il m'a tellement donné sa vie.

Et, d'un long silence, elle savourait, elle avait l'air de savourer l'infinie douceur de cette bonté qui l'avait nourrie, élevée, amusée, qui avait été la maman et l'ami des parties de jeu sur son lit,

qui avait remplacé près d'elle la famille absente. Ah ! si elle n'avait été qu'absente ! Mais elle l'avait reniée, comme elle avait renié sa mère, son père... Elle avait sacrifié à des idées de faux honneur, à des préjugés, au mensonge social, trois existences... Son père avait dû s'exiler, quitter le pays pour se marier au loin... A peine elle se rappelait de sa mère, une créature de douceur, d'abnégation, de grâce simple, presque une fille du peuple, une petite pauvre...

Elle souriait :

— Est-ce que cela n'est pas aussi un conte de fées, chères, un si triste conte de fées, n'est-ce pas ?

Sa mère était morte à Rome. Son père avait voulu vivre des ressources de son travail : il avait refusé la pension que lui avaient offerte les siens. Il s'était fait ouvrier, marin, répétiteur de cours, ingénieur, conférencier. Il avait écrit une relation de voyage qui lui avait valu, d'une Société savante, un grand prix... M. Effers, du reste, s'était refusé à toute rentrée en grâce dans sa famille. Il n'avait gardé de là-bas, de leur pays, que quelques relations sûres, de vieilles et rares amitiés avec lesquelles il aimait corres-



pondre et qu'il revoyait çà et là au cours de ses déplacements.

Édwise n'était plus triste à présent qu'elle avait parlé. Son teint s'était animé : elle eut aux yeux la jolie lumière limpide qui semblait refléter un ciel plus clair, plus frais, plus lavé des suies et des fumées de l'air que les nôtres.

— Oh ! j'ai tellement besoin de me câliner le cœur, d'être un peu gâtée, disait-elle ensuite de sa voix fluette... Est-ce que je ne suis pas toujours une petite enfant, avec mes pauvres jambes qui ne vont pas ?

Luce, à genoux près d'elle, caressait ses mains.

— Comme moi, Édwise, avec mes pauvres yeux.

— Vous resterez avec nous, dis-je à mon tour... Vous ne serez plus seule... Votre père...

Je ne sais plus ce que j'allais dire. Ma voix s'étrangla. Je me mis sottement à pleurer, la tête dans son épaule. Notre sensibilité à toutes trois nous exaltait délicieusement, faite de mélancolie et de confiance...

Combien Otto Effers, à travers ce roman d'amour, ce pauvre roman que la mort avait

scellé, m'apparaissait plus grand de l'avoir vécu et souffert ! Il avait aimé une pauvre simple femme, lui de qui les plus riches auraient été fières d'être aimées !

Je raisonnais là, moi-même, comme une pauvre petite ouvrière un peu romanesque... Et l'impression d'exil, d'oiseaux emportés par la tourmente, à chaque départ, ne s'en allait pas...

UNE vaporeuse nuit de juillet où vont deux barques à la file, avec de lents et adroits rameurs... Dans la première, Otto Effers, Luce et Edwige ; dans la seconde, Jean Emmanuel, un de ses amis, Josquin Mondius, le vieil archiviste à barbe grise, merveilleux évocateur du Bruges du xv^e siècle, moi... Une nuit où la fée des eaux se lève de l'ombre pâle, un doigt sur les lèvres, comme la gardienne du mystère et du silence... Et des architectures de rêve, comme un peu plus de vapeur dans la brume nocturne... Un paysage qui n'est qu'un long frisson... Et les canaux tournent, s'enfoncent sous des ponts, passent sous des maisons, s'entrelacent comme mes soies, des soies d'ombre, égratignées de lumière...

Des pignons qui plongent à pic, des escaliers de marbre dont les marches se perdent dans

des moires argentées, des balcons en surplomb orfévres, guillochés comme des reliquaires, des terrasses à balustrades lourdes, des lys et des tulipes de ferronnerie, de minces, frêles, torves façades finissant en aiguilles, en minarets, en cols de cygnes... Le quai Espagnol, le quai des Esclavons, le quai Flamand, le canal du Rosaire... Et la fée des eaux trace des cercles dans l'air, comme au-dessus de quelque chimérique clavier... Et des fantômes, de douces figures blanches s'éveillent, flottent, fleurs animées qui s'effacent, renaissent... Rêves ! Rêves !

Les barques dans la nuit tiède doucement vont, glissent parmi les nénuphars et les cygnes. Une petite vapeur laiteuse floconne ; une rosée musicale en pierreries s'égoutte et grésille du bout des pales... On vogue dans un air mystique et pensif... Bruges revit un merveilleux soir spirituel des âges... Les petites fenêtres à croisillons éclairent..., les lampes ciblent les vitraux de semis d'étoiles. Là-bas, tout à coup, d'un trou d'ombre, sort le grattement d'une guitare... O Luce ! notre musicien..., peut-être ? Et c'est comme un signal... Rebecs, violes, flûtes de deux pieds s'accordent, soupirent et

rient, accompagnant l'errante âme musicienne.

Josquin Mondius doucement parle :

— Regardez... Les convives sont arrivés : autour de la table, les hommes habillés de drap d'or, les femmes emperlées de pierreries et belles comme des reines... C'est un gala de bourgeois grands seigneurs... Hautes cathèdres sculptées, draps d'orfrois, de brocarts et d'argent, vaiselles d'or, toute la fabuleuse richesse des Flandres... Dans le palais voisin, une assemblée d'hommes graves, présidée par les Consuls des Nations, arrivés fêter en habits de parade la Joyeuse entrée de monseigneur Philippe le Bon...

Des barques croisent les nôtres : pages bariolés, musiciens, histrions et chanteurs, grappes de femmes comme les fruits vermeils d'un espalier. Aux clartés fumeuses des falots, on débarque sur des perrons feutrés, d'épaisses laines tissées..., tandis qu'à côté, sous la lampe reflétée dans sa bouteille d'eau, un fèvre évide au ciselet des hanaps et des buires délicats comme des argents filigranés.

Et porches où, dans l'ombre, s'entassent des ballots exhalant l'arome des épices, la senteur

animale des pelleteries de Hongrie, les muscs chauds des laines écossaises... Entrepôts où cuve l'ivresse du monde, vins de Chypre, d'Espagne et de France, bières fermentées d'Angleterre, brûlants alcools du Nord et liqueurs au goût de givre anisé... Songes? Réalités? Et toujours Josquin Mondius, à mi-voix comme dans une chapelle, la chapelle des images et des mirages, parle :

— Le grand-duc d'Occident est rentré du chapitre : il est allé retrouver sa neuve épousée, la gente Isabeau de Hongrie... Et comtes, barons, ambassadeurs, nobles hommes de tous pays, en grand arroi, sont arrivés pour assister au tournoi de demain... Ah ! Bruges aime les folies de parade, les cortèges de pourpre et d'or, les banquets amusés de jongleurs, de mimes, de joueurs de violes, de trouvères...

« Les femmes portent des robes de douze aunes grappées de serpents, de basilics, de licornes, de lions et d'hommes sauvages, des coiffures effilées en croissants et feuillagées d'or sous des voiles bariolés... Les hommes ont des jaquettes de Bohême ramagées de bêtes chimériques, des chausses collantes couleur d'arc-en-

ciel, des escarpins onglés de griffes, tordus en spirales, recourbés en cornes... On dirait une folie de Cour, d'olympé et de carnaval tinta-marrant parmi les pignons à cols de héron, les tourelles en chapeau pointu de magicien, les toits découpant des gueules de monstres marins...

Et Josquin Mondius rit dans sa barbe grise :

— Ah ! ah ! ah ! le sol est mûr pour le bel art de la chair et des étoffes cossues... Viennent à présent Van Eyck et Memling !

Oui, oui, nous voyons... Ce ne sont plus des fantômes... La nuit s'éblouit de chaleurs, la vie coule à pleins bords, déborde comme le vin du pressoir : Bruges rêve, chante, aime. Et Luce a pris la main d'Otto Effers... Jean Emmanuel tient dans les siennes la main d'Edwige et la mienne... O nuit de sortilèges, nuit amoureuse et tendre !...

La voix sourde de M. Effers à son tour dit :

— Aucune cité comparable... Brême, Lubeck, Cologne, Hambourg, Dantzic, Venise, Gênes, Milan, Florence, Londres avaient ici leurs syndicats..., avec les Laurens Barbarigo, les Pietro Salamanca, les Gonzalve de Séville, les Spinola,

les Guellaroti et tout l'armorial pour agents consulaires...

Et voici qu'ensuite Jean Emmanuel, d'un geste, montrait l'espace.

— Tout reviendra, monsieur Effers... Bruges s'est tournée du côté de l'orient, elle va disperser les ombres... Le cercle mortel des enchantements va se rompre.

Est-ce que ceux-là aussi rêvaient?

Une pluie d'or et de cristal, le tintement d'une pluie d'étoiles de quart d'heure en quart d'heure tombait du ciel, plongeait dans l'eau du canal... le temps de naître et de s'évanouir... Et puis, au coup de l'heure, dans la grande nuit pâle, d'une volée large, de la volée de tous les oiseaux du carillon, passait, chantait la chanson immortelle... Personne alors ne parlait plus.

XLII

LE réveil matinal aux sonneries des cloches et au carillon des grands jours de fêtes... Toutes les rues tendues de drap vermeil, les places changées en jardins des Hespérides, aux façades bariolées de sculptures peintes comme des proues de navire, aux fenêtres claquantes d'oriflammes, aux bretèches historiées de mythologies en belles laines tissées. Partout l'emblème de Mgr Philippe : « Fusils à pierres enflammées » ; et des banderoles au cri de guerre : « Notre-Dame, Bourgogne et Montjoie Saint-Adrien ! » et des mâts d'or rejoints par des guirlandes de feuilles et des torsades de fleurs... Aux carrefours les trompettes, en hoquetons de damas et en chausses collantes, sonnent au tournoi... Et le populaire s'en va boire l'hypocras que depuis trois jours sans arrêt crache un lion lampassé dans la cour

du palais... Et à mesure que l'heure avance, des valets d'armes promènent les chevaux raides d'orfrois, à chanfreins de pierreries, massifs et délicats comme des services d'orfèvrerie sur les tables... Archers, arbalétriers, hérauts d'armes se mêlent aux gens des métiers... On nombre les 136 marchands de la Hanse et ceux de Milan, de Venise, de Florence, de Gênes, tout courturés d'or, robes couvertes de rubis et de saphirs, chaussures effilées en queue de scorpion, et par-devers eux, les mimes, les poètes, les joueurs de flûtes et les porte-bannières...

Le landau est venu nous prendre toutes trois ; il a amené ensuite maman et Nouche. Bruges a fait le miracle de galvaniser le pauvre cœur mort de maman : elle va revivre les grandes heures de gloire, de vie et d'amour... Et on nous descend sur la place, à la porte d'une maison amie où le vicaire nous a trouvé des fenêtres... Je ne puis dire ce que je ressens : c'est une petite folie, une fièvre ; je mousse et je grelotte... L'art rêvé peut-être va sortir pour moi du spectacle que je vais voir, cette idée de panneaux vastes comme des fresques et où se déroulera la grande âme de Bruges...

J'ai apporté du papier, des crayons pour des notes, des repères, moi qui ne sais rien faire d'après nature... Et j'attends.

La foule houle et grouille, bariolée, bigarrée, panachée comme un champ de tulipes... Clameurs, stridences de trompettes, cliquetis d'aciers, voix hautes des hérauts, pas lourds des gens d'armes. Entre les barrières et les estrades, dans le champ clos, les maîtres de camp, les servants d'armes, les écuyers écussonnés, chamarrés, brochés d'or... De pompeux chariots à lourds chevaux harnachés débarquent les coiffures en cônes et en demi-lunes, les voiles de dentelles, les robes de douze aunes à licornes, lions, hommes sauvages et les jolies gorges nues frissonnantes de bijoux... Ah ! ces petites gorges des hautes et honnêtes dames, fleurs du jardin de beauté des ducs, princes et barons, et toutes les princesses et toutes les fées de la cour du grand prince Charmant!...

Un cri : « Monseigneur le duc de Bourgogne ! » C'est le cortège, trompettes en tête, un long flot d'or, de pourpre, d'écarlate, aux golcondes de diamants, de béryls, de saphirs, de topazes, d'améthystes, toute la chevalerie, la beauté et la

gloire d'une légende inouïe où le grand-duc est à la fois saint Georges exterminateur de monstres et Jason robeur de la Toison d'or..., la Toison d'or, le sang de Bourgogne et l'or des Flandres, symbole et saint-sacrement des âmes valeureuses et tendres. Derrière les plis de l'étendard ducal, hissés sur des palefrois d'or et de diamants, et suivis du chancelier, du trésorier, des hérauts, des écuyers, des pages, les douze chevaliers de l'Ordre, robes vermeilles, manteaux et chapeaux d'écarlate, le collier à la poitrine, comme un soleil.

A l'infini, ensuite, l'évêque élu de Liège, le comte de Saint-Pol, messire Jehan de Luxembourg, le seigneur d'Antoing, la noblesse de Picardie, de Flandre, de Hollande, de Zélande, de Bourgogne, un prodigieux chevauchement harnaché de velours, caparaçonné de drap d'or, étoilé de perles, de diamants et de balais...

— Toison d'or ! crie la multitude en se montrant le roi d'armes, fier de son nom, solennel et droit en ses arçons.

Mais tout se perd dans la rafale venue du bout de la place, vivats, clameurs d'allégresse et de bienvenue, flûtes, violes et tambourins.

Gloire et longue vie à la bonne duchesse ! C'est un peuple amoureux du petit miracle d'amour rapporté de Portugal... Oh ! petite Madame Isabeau, si mignonne avec votre long profil et vos yeux un peu obliques de petite Chinoise, troisième amour déjà de monseigneur !... Toute la chevalerie a mis pied à terre devant l'idole nouvelle ; monseigneur lui-même va la recevoir à la descente du chariot, un chariot d'or à pommeaux d'argent massif.

Et les gens de métier évaluent : « Chaque pommeau pèse bien cent marcs d'argent. » Mais que pèserait elle-même la petite reine de Golconde, au gentil corps parfumé d'aromates d'Asie et tellement orné d'orfèvreries, de diamants et de perles qu'on ne sait pas s'il peut y avoir place encore pour un peu de peau...

— N'êtes-vous pas vous-même de ce temps-là ? me disait Jean Emmanuel. Orfèvres, haultiers, peintres et brodeurs alors étaient princes d'art parmi les princes.

Edwige, qui, d'une vie nerveuse, passionnée, s'intéressait au royal défilé, me regarde :

— Oh, chère ! Il a tellement raison, M. Jean Emmanuel ! Si jamais je devais être une prin-

cesse dans un royaume, je vous donnerais mon palais à recouvrir de beaux tableaux brodés et vous seriez princesse à mes côtés.

Elle regarda en souriant son père debout derrière elle : lui aussi souriait et hochait la tête.

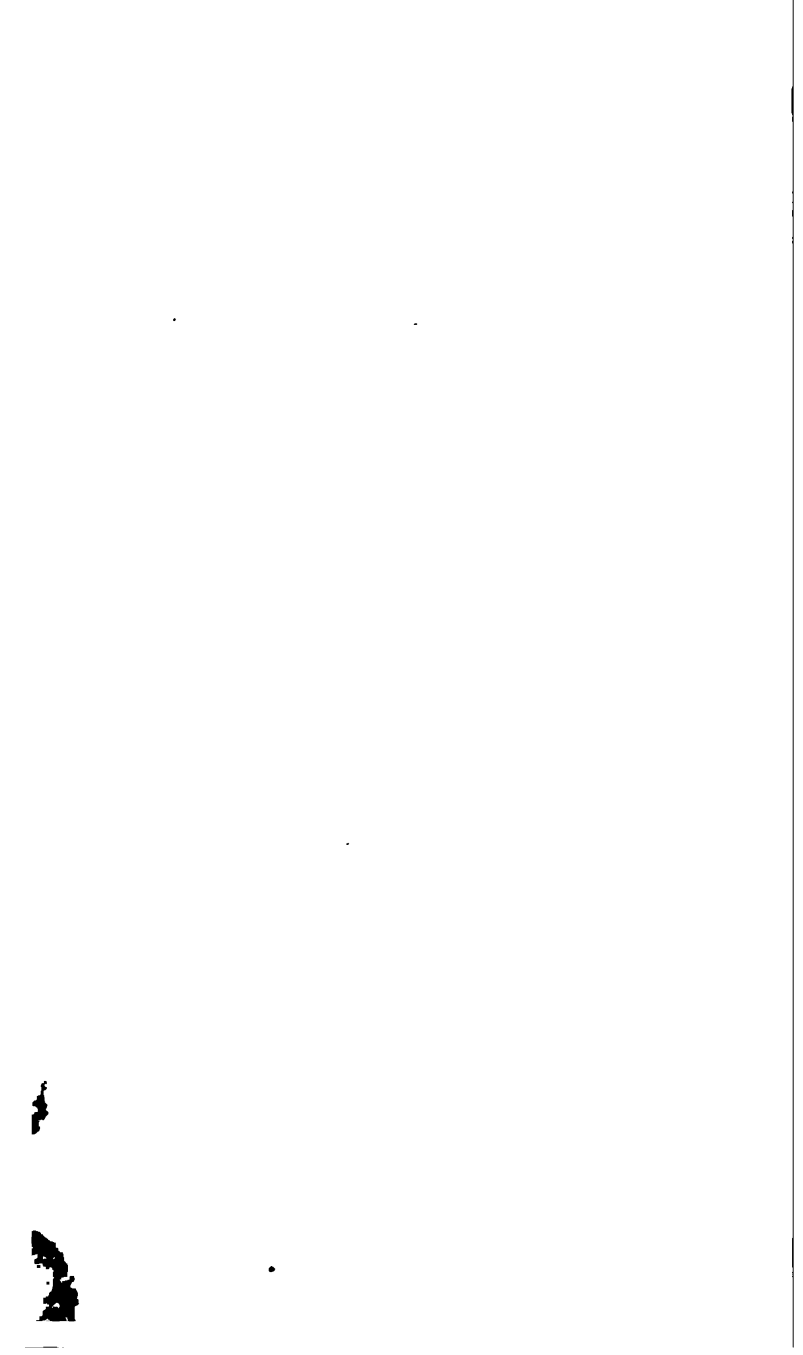
— Eh bien ! dis-je en badinant, je ne m'engagerai nulle part avant que ce temps ne soit arrivé. Non, pas même pour les beaux yeux de dame Isabeau, dût monseigneur de Bourgogne m'en venir prier en personne...

Luce, dans ce gros tapage de la rue, demeurait un peu perdue, petite figure de sainte et de martyre, descendue d'un vitrail, avec le geste joli de ses mains comme des palmes ou des guirlandes de roses.

Les trompettes soudain donnent le signal. Trois contre trois, par les deux issues, entrent en lice les chevaliers rivaux. Des noms courent : messire Jean de Lalaing, messire de Ravensstein, messire de Gruuthuus, messire de Buren, d'Epinoy... Tous raides en selle, long plumard d'armet en tête, un ruban, un nœud de dentelle ou une écharpe passés dans les mailles de l'armure, ils ont l'air d'hommes peints ou forgés sur leurs grands chevaux de brocart et d'or

guilloché... Chacun a ses pages en satin, en drap d'or ou drap de damas blanc. Et, au signe de la petite main que lève dame Isabeau, les poursuivants d'armes saluent leurs dames, partent, cognent de la hache et de l'épée...

Mon cœur bat ; il ne bat pour nul des trois héros... Mais un regard s'est posé sur le mien, un regard près de moi... Et le vent joue dans les bannières ; l'amoureuse devise : « Plus autre n'aurai » spirale ; les trompettes ricochent parmi les aciers... Par là-dessus à volées, comme des paquets de mitraille, comme des grêles de sequins, croulent du haut de la tour les carillonnantes sonneries des grands jours. Un des chevaliers saigne et vide les arçons. « Largesse ! Largesse ! » Et le duc jette sa baguette blanche qui fait cesser le combat... Moi, je suis folle de joie, je vois des images tourbillonner, destriers qui se cabrent et caracolent, voltes de poursuivants, étendards, épées et lances, gentes dames mignonnes comme de royales poupées.



XLIII

L e joli rêve des âges évanoui, rentré aux oubliettes, l'autre, le rêve quotidien, recommence avec le ronron de silence et de demi-sommeil des rues. Fermées les boutiques du haulmier, de l'orfèvre, du joaillier, du brodeur de licornes, de girafes, de léopards et d'hommes sauvages !... Il n'y a plus que moi, la petite ouvrière du bord de l'eau, qui fait aller ses mains et brode ses images de sainteté... Mais moi, c'est une si petite chose, à peine un pauvre cabochon tombé à terre et oublié de tout le flot d'or et de pierres précieuses qui a passé... Je ne me plains pas, du reste ; je ferai ce que je peux, comme je peux : « Al Sik kan ? » (comme je peux) dit une devise. Est-ce qu'elles aussi, les obscures et douces dentellières du passé, ne faisaient pas ce qu'elles pouvaient en maillant les toiles d'araignée et les fils de

la Vierge qui dorment aux vitrines du Gruuthuus ? Et c'est un peu comme un mouchoir de sainte Véronique, où se serait imprimée la sainte face de la mort de Bruges, c'est le miraculeux suaire où repose Bruges la morte... Il y a là bien assez de gloire pour de petites mains obscures. Accomplissez humblement à leur exemple la tâche de chaque jour, petite ouvrière qui est moi !

Oh ! je porte en moi un rêve bien plus beau que tous mes rêves d'autrefois. Ma vie est devenue une légende bienheureuse... Ma vie s'est arrangée comme un conte de fées... Il y avait une fois une jeune fille à la fenêtre, un prince a passé..., c'est notre chanson à toutes deux. La jeune fille a aimé le prince. Jamais le prince ne l'a su. Comme c'est triste et comme c'est doux ! Elle l'a aimé à mains jointes comme font les petites saintes sur les vitraux... Tout amour peut-être est fait à l'image de l'amour divin... Un jour on ferme les yeux ; peut-être en les rouvrant, c'est son rêve qu'on retrouve dans les étoiles. Luce a fait un aveu singulier à Edwige. Elle lui a dit notre amour mystique pour saint Georges ; elle a ajouté :

— Saint Georges est venu... Jamais vous ne devineriez, Edwige.

Edwige s'est beaucoup amusée : elle s'est écriée qu'elle le dirait à son père. Alors Luce s'est jetée dans ses bras :

— Non, non, ne dites pas... Elsée aime M. Effers !

Luce ! Luce ! En le disant, ce secret qui était aussi le tien, tu te sacrifiais... C'était ta part de vie terrestre que tu m'abandonnais... Tu ne te doutais pas que moi-même j'avais décidé de le porter à jamais scellé en moi. Et je ne sus rien d'abord, je ne devais rien savoir que d'Edwige même, plus tard... Notre vie ainsi, avec le petit nuage de mystère qui nous enveloppait, était faite de tout ce que nous ne disions pas, sans nous donner l'impression que nous nous cachions quelque chose.

Je m'étais mise à composer un carton d'après mes souvenirs et mes notes du tournoi : Josquin Mondius m'avait fourni des indications pour les armures. Nous eûmes alors, dans la maison du parc, d'intéressantes soirées où le vicaire et Jean Emmanuel apportèrent leurs idées. Je remarquai combien judicieuses étaient celles de

M. Effers. Tous m'approuvèrent de ressusciter les grandes images d'un règne qui avait été l'apogée d'un peuple. J'étais un peu étonnée toutefois qu'on me prêtât une telle ambition ; à la vérité, j'avais pensé surtout à faire mon métier de brodeuse en cherchant une occasion d'assortir de belles soies... Oui, voilà, mais il y avait la question d'argent ! M. Sondag, avec un regard malicieux derrière le pince-nez, m'avait bien assuré que cela s'arrangerait. Quelle surprise quand, un soir que nous étions réunis sous la lampe dans la grande chambre du rez-de-chaussée, M. Hemelryck entra et nous dit que « l'affaire », en effet, était arrangée ! A ce mot qui ne semblait mystérieux que pour moi seule, on se regarda en souriant et le vicaire me révéla que, grâce à la baronne et à quelques amateurs, j'allais être mise en possession de la somme qu'il me faudrait pour créer un atelier d'art... Le marquis de Nousouna, un grand seigneur espagnol, qui possédait un palais au quai du Rosaire, me faisait, en outre, la commande de quatre grands panneaux pour une salle à manger. Était-ce possible ? je me mis à pleurer comme une bête, tandis que Luce, d'un

élan d'exaltation mystique, levait les bras vers le ciel.

O l'inoubliable soir ! Tous me félicitaient. Edwige m'embrassait. Otto Effers me serrait les mains :

— Je suis tellement heureux pour cette grande ville de Bruges...

Jean Emmanuel, lui, annonça que le carillonneur allait bientôt pouvoir jouer son Hymne à la Flandre et que, ce jour-là, pas mal d'amis comme ceux qui étaient là réunis penseraient à moi.

Il fut décidé avec maman qu'on approprierait deux des salles de la vieille maison restées fermées et qui deviendraient les ateliers des élèves et des ouvrières. M. Hemelryck, le brodeur, s'offrait à nous procurer un premier noyau.

Je ne reconnaissais plus cette maman ; elle sembla s'être remise à vivre. Le peu de sang de ses fibres qui avaient tant saigné se reprit à fleurir en roses de bon courage et de vaillance ; tous les jours elle montait travailler auprès de moi : c'est elle qui faisait mes bourrages et commençait les broderies... Elle demeurait là, près de la fenêtre, assise devant le pied de bois articulé

qui supportait le métier, passant et repassant l'aiguille pendant des heures, sans parler. Comme sa vue s'était fort affaiblie, elle se posait un binocle sur le nez. Jamais je n'aurais pensé qu'elle prendrait à ce point goût à mon travail, encore moins qu'elle y apporterait un jour sa part de collaboration. De mon tabouret, je la regardais, avec une joie émue, s'appliquer, comme si jamais elle n'eût été — oh ! il y avait si longtemps de cela ! — la fille de ce riche M. Roeland qui s'en allait à Rome, dans sa berline de voyage, acheter des œuvres d'art et demander la bénédiction du pape. Derrière elle un miroir, pendu au mur, reflétait sa nuque presque toute blanche, sous l'espagnole noire dont elle se coiffait. Sa taille avait gardé une grâce longue et mince : elle avait toujours eu les mains jolies et toute habillée du noir de son éternel veuvage, avec son pâle visage triste, maman, aux transparences de la glace dans son cadre d'ébène, m'apparaissait une ancienne jeune fille bien plus que la pauvre femme vieillie par le malheur qu'elle était réellement.

Il m'était venu l'idée de faire en broderie le portrait d'Edwige. Elle arrivait aux heures

chaudes de la journée. Quelquefois, M. Effers la poussait dans sa petite voiture et la montait ensuite dans ses bras jusqu'à l'atelier. Mais Otto Effers n'était pas toujours là : on le voyait souvent partir dès le matin pour le nouveau port dont il suivait passionnément les travaux. Généralement il gagnait à pied le chenal et le long des darses et des écluses, s'en allait vers la mer. Il disait que si la santé d'Edwige lui avait permis de se fixer à Bruges, il eût sollicité un emploi, même subalterne, qui l'eût mêlé à ce prodigieux travail. C'était beau de l'entendre parler de ce qu'il appelait la collaboration de l'homme avec les forces. Il assurait que la conquête totale de la planète, aussi bien par l'air que par l'eau et la terre, était l'inévitable aboutissement du titanique effort sans trêve des races. Avec une drôlerie d'homme sérieux, il ajoutait :

— Hercule n'est pas mort... Quelquefois il revient faire un petit tour sur terre... et alors, mademoiselle Elsée, il donne un petit coup d'épaule et encore une fois recule les bornes du monde... Les pôles, peut-être, deviendront la grande route des peuples... Et je ne dis pas

qu'on n'ira pas voir ce qui se passe dans la planète Mars.

Quand Otto Effers n'était pas rentré pour l'heure du portrait, c'était maintenant une ménagère à leur service, forte femme presque masculine, qui montait Edwige. Toujours M. Effers venait la reprendre et alors, dans la lumière d'or de l'après-midi où elle était assise, avec les filées d'or du soleil qui se mêlaient à l'or de ses cheveux, comme chez les jeunes filles de Memling, il avait, à la regarder, une clarté humide aux yeux, une clarté où, comme dans les anciens tableaux, on aurait pu voir se refléter le pâle et doux visage qu'il avait devant lui.

— N'est-ce pas que mon Edwige est belle? disait Luce avec le cri émerveillé de sa seconde vue. Elle est belle comme la lumière qui entre par cette fenêtre... comme l'odeur de cette rose que Nouche m'a apportée ce matin... Attendez, monsieur Effers... Edwige (elle cherchait un peu...) ressemble aux pralines que vous m'avez apportées l'autre jour.

Nous étions habituées à ces bizarres correspondances d'idées qui signalaient son sens

aigu des analogies. Et pourtant il eût semblé naturel de la traiter en petite enfant quand elle parlait ainsi ; car jamais le don d'enfance qu'elle portait en elle ne se manifestait plus divinement. Les petites saintes du paradis ne sont peut-être aussi que des âmes d'enfants restées plus près de Dieu que les autres. Et Luce, qui était demeurée presque une enfant par la taille, n'était-elle pas aussi toujours la petite sainte de sa première communion ? Tout était si miraculeusement pur en elle qu'elle pouvait bien prendre parfois les mains d'Otto Effers et les caresser en disant qu'elles étaient fines comme les soies qui servaient à mes petits ouvrages... C'était peut-être de l'amour, mais l'amour d'une âme qui ne doit pas grandir. Alors il arrivait que l'un ou l'autre se mît à rire, comme pour une gentillesse d'enfant, d'une enfant dont elle avait parfois aussi le babil si frais, si musical, quand moi je n'avais pas toujours grand'chose à dire...

Aucun de nous ne s'était demandé quand s'achèverait le portrait : ce fut vraiment comme si nous avions une petite éternité devant nous. Je n'étais pas, du reste, pressée de le terminer.

J'aurais défait plutôt mon ouvrage à mesure pour avoir plus longtemps Edwige auprès de moi. Mais vers la mi-août, elle me parut se reprendre aux idées soucieuses que je lui avais connues autrefois. Elle s'absorbait en des silences ou soupirait en me regardant. Otto Effers, de son côté, nous parlait plus souvent de la mer. Elle avait toujours eu un attrait profond pour lui. Il disait mystérieusement :

— C'est le chemin de l'exil... C'est aussi le chemin du retour...

Il voulut nous mener voir l'énorme jetée, à peu près construite : nous n'avions pu juger encore que des premiers travaux. La voiture s'arrêta sur le quai, à l'entrée du môle : on n'apercevait encore que la masse immense des eaux aux deux côtés de la chaussée colossale.

Il vint alors un homme blond, presque un géant, et qui serra les mains de M. Effers après s'être incliné devant Edwige. Il leur parlait dans cette langue un peu gutturale qui était aussi la leur, avec les signes d'une déférence familière.

— Pardon, chères, nous dit Edwige, j'oubliais... C'est M. l'ingénieur Storm... Il est du

pays de là-bas... Ce sont presque des choses de famille qu'ils se disent.

Otto Effers eut un geste en levant les épaules comme s'il s'en rapportait de la vie à la destinée inconnue. Puis il pressait le bras de l'ingénieur et ils faisaient quelques pas ensemble tandis que la voiture enfilait la jetée.

Oui, c'était bien là une prise de possession de l'infini où l'élément le plus formidable qui soit accepte d'être asservi au génie de l'homme. Ah ! qu'il avait raison, M. Effers ! Et je me rappelais aussi Jean Emmanuel faisant avec la main se dresser en fronton, sur l'histoire de la planète, un Bruges nouveau, un Bruges en communication avec la vaste vie marchande et en qui peut-être allait se réveiller la fortune d'une reine des mers... Là-bas, la solitude, le sommeil des eaux mortes où agonisent les reflets d'une ancienne vie... Mais ici le grondement des machines, les entrepôts, les sas, les ponts, la tranchée énorme par laquelle viendra la mer. Et c'était cela que nous avions sous les yeux... Un port était né, un port qui de ses jetées, de ses môles, de ses quais d'accostage, allait au-devant des navires, un port en pleines

eaux profondes où cependant la houle, cassée par les énormes digues de béton, se meurt d'une grosse vague apaisée. Hercule, encore une fois, reculait les bornes du monde... Je ne pus me défendre d'un cri :

— Ah ! monsieur Effers !

L'ingénieur l'avait quitté et il marchait maintenant près de la voiture. Luce, toute pâle et palpitante, s'était blottie contre moi. On entendit monter de dessous ses plaids la voix d'Edwige.

— Oh ! la mer ! la mer, Elsée ! On voudrait partir !

Je la sentis frémissante, emportée à demi du coup d'aile des grands oiseaux blancs vers le large.

— Le chemin des départs, mais aussi des retours, Edwige, lui dis-je en me rappelant la parole de M. Effers.

Le vent d'un coup de sa raquette emporta le mot. Il se tourna brusquement vers moi, me regarda et ne dit rien. Mais Edwige, comme en songe, murmura :

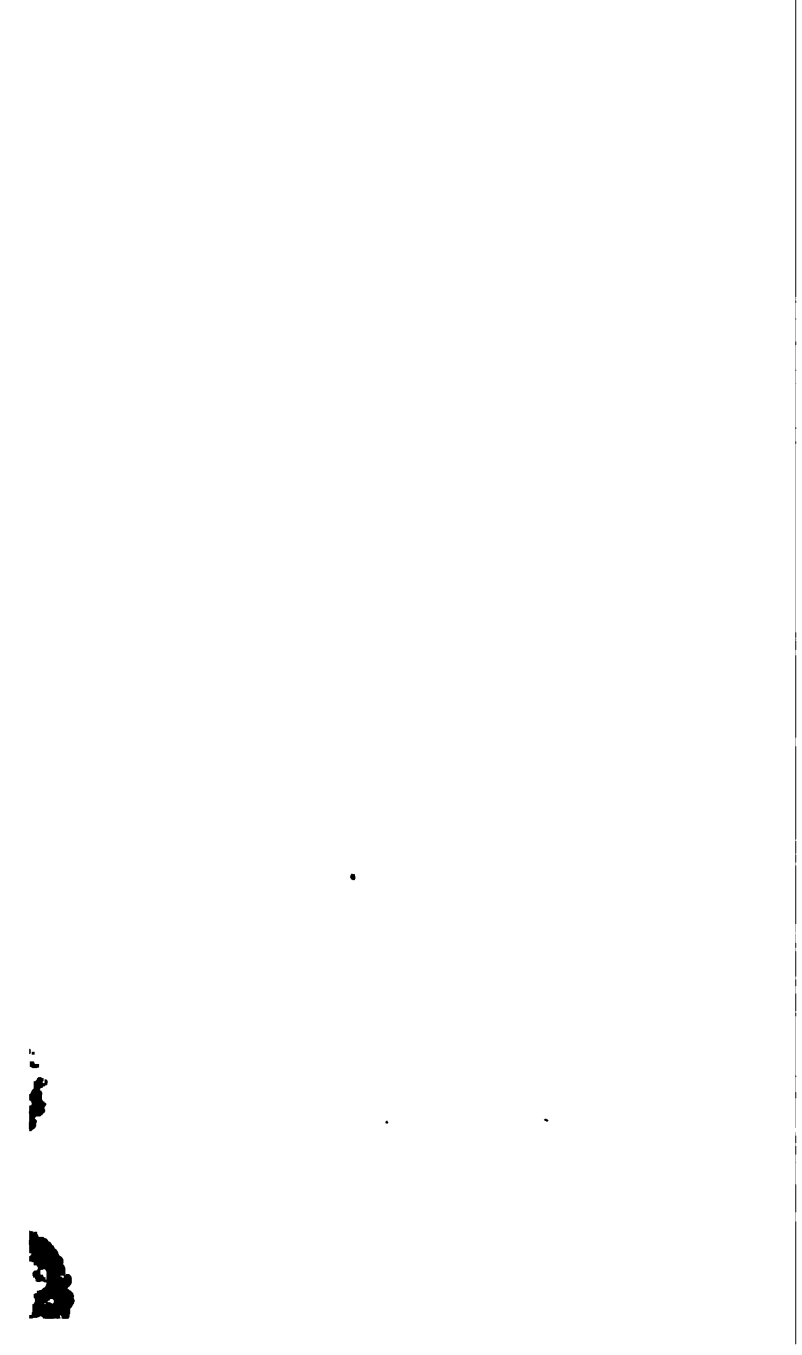
— Des retours, qui sait ?

Avec l'espace en tous sens autour de nous,

ce fut comme le pont d'un Léviathan où tout à coup la brise se mettait à souffler, d'une telle force bourrue qu'elle manqua nous enlever de la voiture. Le cocher tourna bride ; mais Otto Effers n'était plus près de nous : il continuait à longer la jetée, face au vent, comme attiré par la mer toujours plus loin.

Edwige nous avait dit que c'était là sa promenade de chaque jour ; il marchait ainsi jusqu'au bout de l'énorme muraille et il regardait une chose devant lui et que lui seul savait.

D'un pilon gigantesque le flot arrivait battre les assises de la muraille géante... Les fonds montèrent : ce ne fut plus qu'un large moutonnement régulier qui, en bas, se brisait contre la résistance élastique du fer et du bois... Nous emportâmes l'impression d'un effort vertigineux, d'une bataille gagnée par l'homme et où cependant la mer continue à ruser, sournoise, terrible... A notre gauche, maintenant, courait le grand paysage du port intérieur, des quais, des bassins, des hangars, des chantiers, l'outillage des voies ferrées, des lampes électriques, des grues... Au loin, la nappe tranquille d'un canal filait sur Bruges.



XLIV

Oh ! comme il t'aime ! C'est à peine s'il prend attention à moi ! me dit Luce. Et vois comme c'est drôle : je suis heureuse qu'il en soit ainsi ! Oui, j'ai réfléchi, M. Effers n'est pas mon genre... Otto Effers est un homme qui ne parle pas assez pour une perruche comme moi. Alors, alors...

Sa voix tremblait un peu, et comme elle ne pouvait plus parler, elle se mit à rire.

— Oh ! oh ! Je suis la petite sirène comme dans le conte... Tu sais, la petite sirène qui chantait au bord de la mer chaque fois qu'il passait une barque... Toujours des matelots se jetaient à l'eau pour la prendre... Alors toute la mer semblait rire de son rire et elle plongeait si loin, là-bas que c'était le fond de la mer, là où il n'y avait plus que la petite tortue Bobosse et le cèdre du Liban, grand comme une allu-

mette. Moi aussi, je plonge, je plonge... Ah ! ah ! personne n'aura Luce !

J'entendis le coup de timbre qui m'annonçait l'arrivée d'Edwige ; ce n'était pas Edwige, mais M^{me} Jackson qui, avec son amusant croassement de perroquet, venait l'excuser. Le médecin lui avait défendu de sortir à cause d'un gros brouillard qui régnait depuis le matin. Ce fut nous alors qui passâmes le pont et allâmes la voir. Elle était couchée dans sa chaise longue, emmitouflée jusqu'aux oreilles et lisant un roman danois qu'à notre entrée elle laissa tomber.

— Je tâchais de lire, mais je ne pouvais pas : j'étais si énervée ! Oh ! il y a de si étranges choses... Je pleurais et j'étais contente, si je peux dire.

Une rougeur bordait ses paupières ; ses jolies mains pâles cassaient des gestes frêles et rapides par-dessus les couvertures.

Jamais encore nous ne l'avions vue si agitée.

Elle nous fit asseoir près d'elle et nous prenant les mains :

— Le cœur d'Edwige est si triste !... Ils ont été tellement méchants pour ma mère et main-

tenant... Oui, le vieil homme est malade : il voudrait voir son fils, mon père... Mais la famille ne voulait pas... Oh ! c'était une si affreuse histoire ! Ah ! chères, il faut plaindre beaucoup mon père... Il ne peut oublier, il souffre... Il sait qu'il y aura peut-être pour lui un devoir... Et alors, il faudrait partir, aller là-bas, d'où peut-être nous ne reviendrons plus...

Ma première pensée fut pour ma broderie, si peu poussée encore... C'est un si curieux mécanisme, une tête d'artiste ! Peut-être aussi on ne se rend pas compte, dans l'instant, de tout ce que peuvent briser dans une vie quelques mots hachés comme ceux que venait de prononcer Edwige... Mais Luce, elle, dans son extrême sensibilité, avait compris déjà, quand moi je ne voyais encore qu'un départ après tant d'autres. Elle ne dit rien, parut doucement s'incliner vers Edwige pour l'embrasser et ce ne fut qu'ensuite, en la voyant glisser à terre, que nous nous aperçûmes qu'elle s'était évanouie. Alors seulement, à ce grand choc qui l'avait brisée, je ressentis la triste évidence. Et je m'étais mise à genoux ; je tenais sa tête soulevée dans mon bras ; je lui faisais respirer

les sels que M^{me} Jackson, arrivée aux cris d'Édwise, m'avait apportés.

Luce demeura longtemps sans connaissance : une infinie sérénité égalisait son visage à peine pâli et où les yeux, sous les paupières restées levées, regardaient le vide éternel ; et enfin elle faisait un mouvement ; la petite âme d'enfant sembla remonter dans le souffle léger dont elle dit :

— J'ai dormi cent ans. J'étais si bien.

Presque aussitôt la vie rose lui bruina aux joues et elle chercha nos mains. Elle n'eut pas une plainte, ni un soupir : elle parut avoir oublié qu'elle avait été morte vraiment tout un siècle, le cœur arraché. Elle redevint tout de suite la petite Luce entre l'ange et l'enfant qui tenait les yeux fermés sur une vision du paradis, la petite sainte Luce doucement martyre et qui avait fait des parts de son cœur où elle n'avait rien gardé pour elle.

M. Effers rentra : il nous dit qu'il avait vu s'illuminer très loin le ciel par-dessus la mer comme si jamais le mauvais temps ne dût plus revenir. Il parlait étrangement : sa voix était plus voilée qu'à l'ordinaire, il avait le regard

triste des gens de mer qui, du port, regardent danser et plonger une barque, tour à tour perdue et sauvée. Il faisait cette allusion à une chose connue de lui seul et qui symbolisait cette victoire de la lumière sur la pesante nuit des eaux.

Il marcha vers la fenêtre et soulevant le rideau :

— Regardez... le brouillard a presque entièrement disparu.

Edwige rejeta ses couvertures et se dressa sur son coude :

— Oh ! père, ouvrez la fenêtre, ouvrez-la toute large... nous avons tellement besoin de lumière !... O Elséé, voyez comme le jardin est clair ; on dirait qu'il pleut des pierreries. Et les roses, la petite âme des roses, chère Luce ! Tout semblait mort et tout renaît... Est-ce que la vie n'est pas aussi comme le jardin ?

Une tiédeur, des aromes entrèrent, amollirent cette minute tendre. L'infinie douceur d'un ciel de Bruges encore une fois plana. Des palets de soleil ricochaient sur les eaux lisses du canal. Mais déjà l'après-midi d'été déclinait ; la maison, la maison de notre vie, celle où notre ancienne vie tout à l'heure ne rentrerait plus avec.

nous, baignait dans un demi-crêpuscule : c'était là aussi un symbole.

— Oui, dit M. Effers comme se parlant à lui-même, la lumière après l'ombre... Une lumière qui va devant nous et nous indique la route...

Edwige lui tenait les bras :

— Oui, oui, père, c'est bien cela... Il faut aller devant soi là où va la lumière...

Otto Effers alors lui caressait le front, et souriant, disait qu'il y avait plus de vérité dans cette petite tête-là que dans tout un royaume. Il se tournait ensuite vers moi :

— Mademoiselle Elsée, allons au jardin cueillir des roses tant qu'elles sont fraîches...

Il prit lui-même un corbillon et le sécateur. Il ne s'aperçut pas d'abord qu'il marchait si vite que j'avais peine à le suivre. Quand enfin il se retourna vers moi, je vis que son visage, qui tout à l'heure encore souriait, s'était attristé.

— Oh ! excusez, dit-il, mes idées marchent plus vite encore que nous... Edwige vous a dit, n'est-ce pas ?...

Il y eut un silence pendant lequel le sécateur en crissant faisait tomber des roses, et puis il reprenait :

— Edwige ne pouvait pas tout vous dire. On ne peut pas toujours parler comme on voudrait... J'étais alors encore un simple pauvre homme, un homme qui avait travaillé de ses mains comme un ouvrier, un homme exilé de sa famille et de son pays. Eh bien, j'avais espéré nous refaire, à Edwige et moi, une destinée libre... refaire surtout du silence autour de notre vie...

Il me parut que j'allais mourir, que ma vie ne tenait plus qu'à ce qui restait encore à demi caché dans un grand secret...

— Non, non, m'écriai-je, ne dites pas... je ne veux pas trop savoir !... C'était bien assez déjà que vous songiez à partir pour jamais !..

C'était mon secret à moi qu'à mon tour je livrais à travers cette plainte. Je n'aurais pu dire autrement que je devais continuer à ignorer pour avoir le droit d'aimer encore. Le cri me partit du fond de la vie, et peut-être je n'en aurais pas eu conscience si Effers ne m'avait pris la main et ne m'avait dit :

— Je serai toujours Otto Effers pour vous... le même Otto Effers qui, une fois, est venu au jardin et vous a vue à la fenêtre, mademoiselle Elsée...

D'un geste il me montrait derrière les arbres la fenêtre.

— C'était la première fois, monsieur Effers ; et il neigeait des fleurs de printemps.

— Puis l'été est venu, je me souviens.

— Demain ce sera l'hiver, un long, un éternel hiver.

— Là-bas, l'hiver ne tardera pas aussi longtemps qu'ici... C'est un pays de glace et de neige où les cœurs seuls ont chaud... où il n'y a qu'un court été, mais si beau ! Un été d'or et de pierres comme sur vos broderies... Laissez-moi espérer que vous viendrez un jour...

Sa voix traîna dans les dernières clartés.

La lumière avait remonté : il n'y avait plus, tout au bout du canal, que la pointe d'un pignon rosé par l'effeuillage d'une petite nuée rose comme les pétales d'un bouquet de roses. La ville alors s'assoupit un peu plus et il faisait doucement silence en moi, un grand silence comme aux confins du monde... Je n'étais pas triste ; je vivais tout ce qu'il y avait d'infini et d'éternel dans une minute si fugitive. Une minute... la durée d'un siècle.

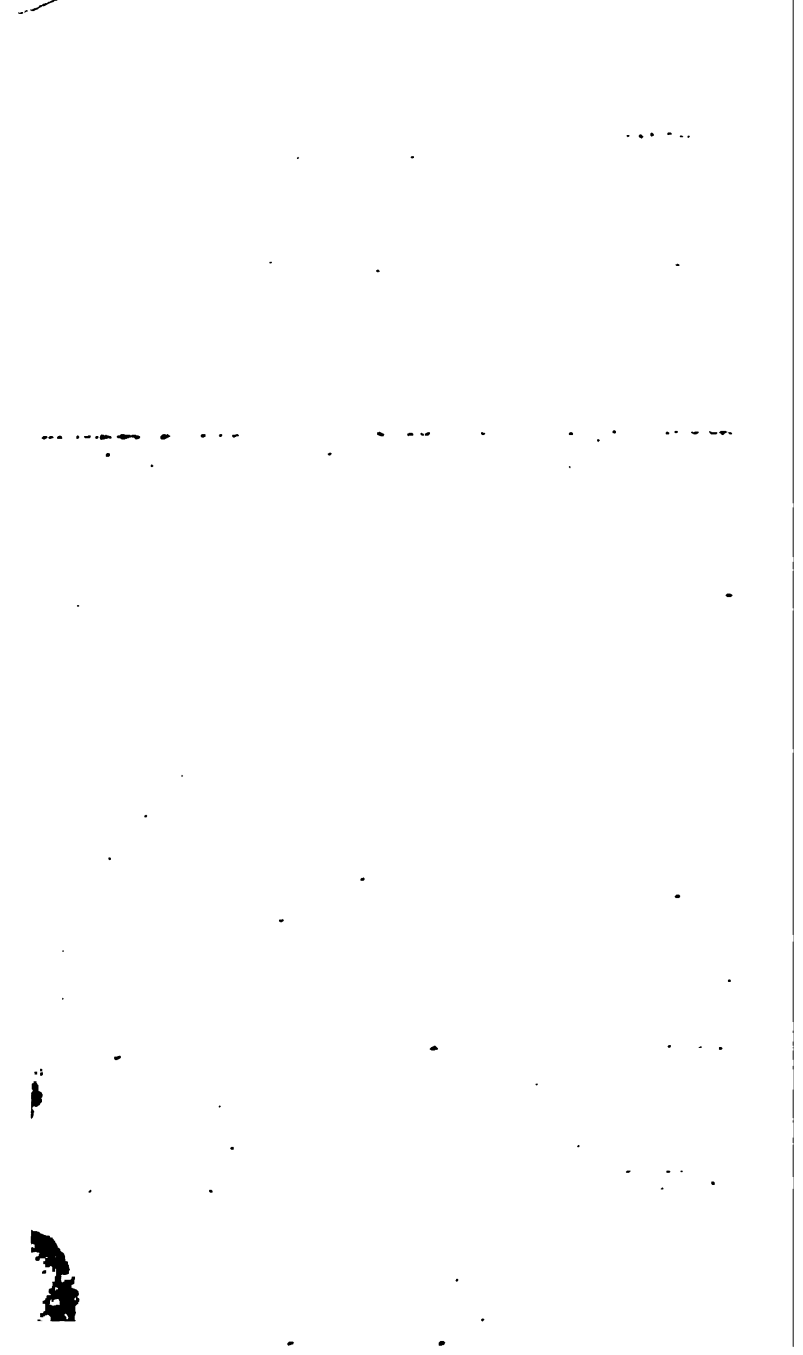
Une cloche maintenant sonnait très loin ;

elle sembla sonner au fond de ma vie... et je ne savais plus si je vivais encore. Soudain, là-haut, l'air frémit ; un vol d'ailes passa, le rire joyeux du carillon.

— La petite chanson qui ne finit pas, Elsée, dit-il.

Ce fut la dernière parole. Nos mains dans l'heure religieuse s'unirent : une étoile au-dessus de nous s'alluma.





XLV

IL y a de cela trois ans... Trois ans !... Et c'était hier : tout est resté comme alors, comme au jour où Otto Effers est reparti avec Edwige. Les oiseaux là-haut chantaient la chanson qui ne doit pas finir. Elle a continué à chanter en moi... Quand le vent de terre souffle vers la mer, je me figure qu'ils doivent l'entendre de là-bas, de leur mer à eux si loin, si loin... Et je ne suis pas triste : je ne sais pas si j'attends quelque chose qui peut-être viendra un jour. C'est déjà un si extraordinaire bonheur que le prince Charmant ait apparu dans notre vie !... La mienne est tissée des beaux fils d'or et de soie avec lesquels je fais mes broderies.

Maman dirige avec moi l'atelier... cinquante élèves venues d'un peu partout... Trois des grandes fresques sont terminées... J'ai été dé-

corée l'an dernier. Ah ! j'ai sangloté de joie, quand le bon M. Sondag a voulu accrocher lui-même le ruban à ma robe... Je ne suis tout de même qu'une femme ! Et cependant, mon Dieu ! n'est-ce pas pour moi un bonheur plus grand que tous les autres que vous ne m'avez retiré aucun de ceux que j'aime ?

Mère-grand a réappris à marcher ; comme une enfant, en s'aidant de sa canne, elle va jusqu'à la fenêtre voir si son fils ne revient pas par le bout de la rue. C'est qu'il s'est décidé enfin à écrire, papa ; il nous dit son retour pour un jour qu'il ne nous dit pas. Ah ! qu'il a dû être malheureux ! Qu'il a dû souffrir pour s'être remis à penser à nous ! Mais le cœur enfin tranquillisé de ma pauvre martyre de maman n'est plus pressé... Elle a eu un mot à Nouche : « Je ne l'attendais plus que par delà la tombe : s'il me revient avant, il me trouvera toujours la même. »

Luce aussi n'a pas changé : elle est la même âme délicieuse dans un petit corps de séraphin : elle est un peu plus divine et plus jeune, comme si déjà elle vivait dans l'éternité... Jean Emmanuel lui a dédié son dernier livre de vers... Je n'ose aller jusqu'au bout de ma pensée et cepen-

dant... Pourquoi deux âmes comme celles-là ne s'épouseraient-elles pas un jour devant les hommes comme elles le sont devant Dieu ?

Il y a une date que je n'oublierai jamais : c'est le jour où fut inauguré le port, où le carillon sonna la messe de gloire par-dessus Bruges rendu au commerce du monde. Jean Emmanuel, l'abbé, l'archiviste étaient venus nous prendre, pour monter entendre, du haut du beffroi, le chœur aux huit cents voix, enfants, hommes, femmes...

Oh ! cette montée à la tour dans la spirale qui colimaçonne et de palier en palier s'en va déboucher en plein ciel ! Pendant deux cents marches, sous soi, le trou béant, à pic, où le vide se débobine sans fin, comme un rouet qui filerait de la nuit... Et là dedans un gros bruit de poumons soufflant et qui, à mesure qu'on monte, se fait ouragan... On avait positivement le sentiment de tourner dans une vis qui vous déviderait vous-même... Enfin, l'escalier fait un dernier petit crochet et on est sur la plateforme des cloches, parmi les nuages... Dans l'entonnoir des rues, à une profondeur de gouffre un peuple immense se tasse, lève le nez, attend...

Au milieu de la place, sur une énorme estrade, comme la houle d'un champ de blé, les huit cents têtes bougent, avec le frémissement des papiers de musique pareils à des vols de papillons blancs.

Le bon Breydel est là pour nous recevoir, tranquille, l'âme égale et candide comme si ce n'était pas une chose qui tient du miracle, cet hymne qu'il va faire jaillir de son beffroi !.. Il tire sa montre, lui qui n'a qu'à se pencher par-dessus la balustrade de pierre pour regarder l'heure au cadran de l'éternité où se sont marqués les siècles de Bruges. C'est pour deux heures et le voilà qui s'assied à son clavecin, un clavecin qui aurait pour buffet la tour tout entière... Il attend ; il fait craquer ses doigts...

Les deux coups de cuivre de l'heure tintent, la volière s'ouvre ; c'est bien la chanson de mes chers oiseaux. Ils sont là près de nous, tirelirant, grisollant, rossignolant ! Et ça va, ça monte, ça jaillit, ça descend, ça rebondit, ça vole... Une dernière roucoulade et puis Breydel, avec ses gros poings, plaque deux grands accords... Les basses s'ébranlent, les cloches sonnent à volées, les bourdons dansent dans leurs robes de

bronze... Nous sommes secoués comme sur le pont d'un navire... Soudain d'en bas partent les huit cents voix, le chant des fils de la terre, l'hymne de gloire et d'allégresse, une énorme clameur triomphale... Juste à ce moment, dans le port, sous la grande flambée d'or, deux navires pavoisés entrent : le canon tonne... Jean Emmanuel, très pâle, les yeux mouillés, regardait, au large... Nous aussi nous pleurions de fièvre, d'orgueil, d'amour. Est-ce qu'on peut exprimer cela ?

Breydel, tête nue, en bras de chemise, ensuite, tout seul, reprenait la grande phrase du choral, balancée comme le roulis des eaux... Et maintenant des harpes, d'invisibles violoncelles, des flûtes, en sons filés, en folies de trilles et de vocalises, toujours plus haut montaient... Là-bas, la mer écoutait ! Et de nouveau la batterie des grosses cloches roulait, éclatait, grondait tous les marteaux battaient, on était emporté dans un orage, une marée de sons où les voix, le carillon, les pierres de la tour se mêlaient dans un hosanna colossal... Il fallait voir alors Breydel frapper des pieds et des poings sur les pédales et les registres : ce n'était plus un mé-

canisme dévidant ses rouages automatiquement, mais un vrai chant de musicien de cathédrale faisant corps avec sa tour, tirant de soi tout son orchestre, pendu à son clavier comme un marin aux agrès d'un navire et dans les voiles duquel l'espace gronderait avec des musiques d'ouragan... Ah ! c'était beau !... Ensuite, dans la rafale décroissante d'une agonie d'accords, expirait la symphonie... Une longue exclamation alors nous arrivait : « Gloire à Jean Emmanuel ! Gloire à Breydel ! Gloire à Bruges ! »

Luce s'était jetée dans mes bras et me disait :

— Oh ! je le sens maintenant, Sésé... C'est bien Jean Emmanuel que j'aimais...

Si près de son paradis, l'aveu monta vers Dieu... Lui seul l'entendit et si ce fut un mensonge, pardonna.

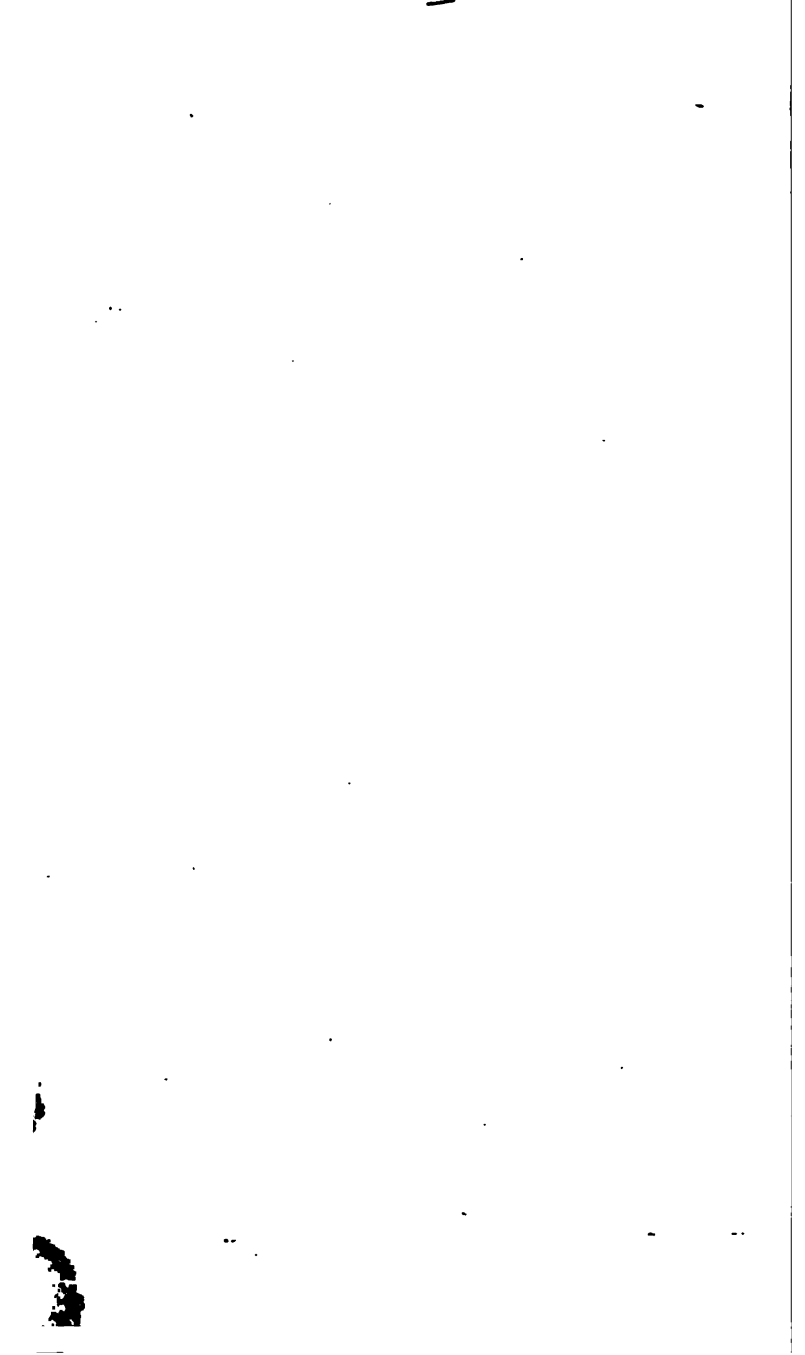
.

Trois ans... Edwige tous les mois m'écrit, me dit leur vie simple dans le grand palais blanc. Je lui réponds. Je lui dis : « Ma chère Edwige », comme par le passé. Le vieux roi est mort : Otto Effers, puisque c'est le nom qu'il porte en moi, n'a pas voulu de fête du couronnement. Il a fait changer la constitution au profit du

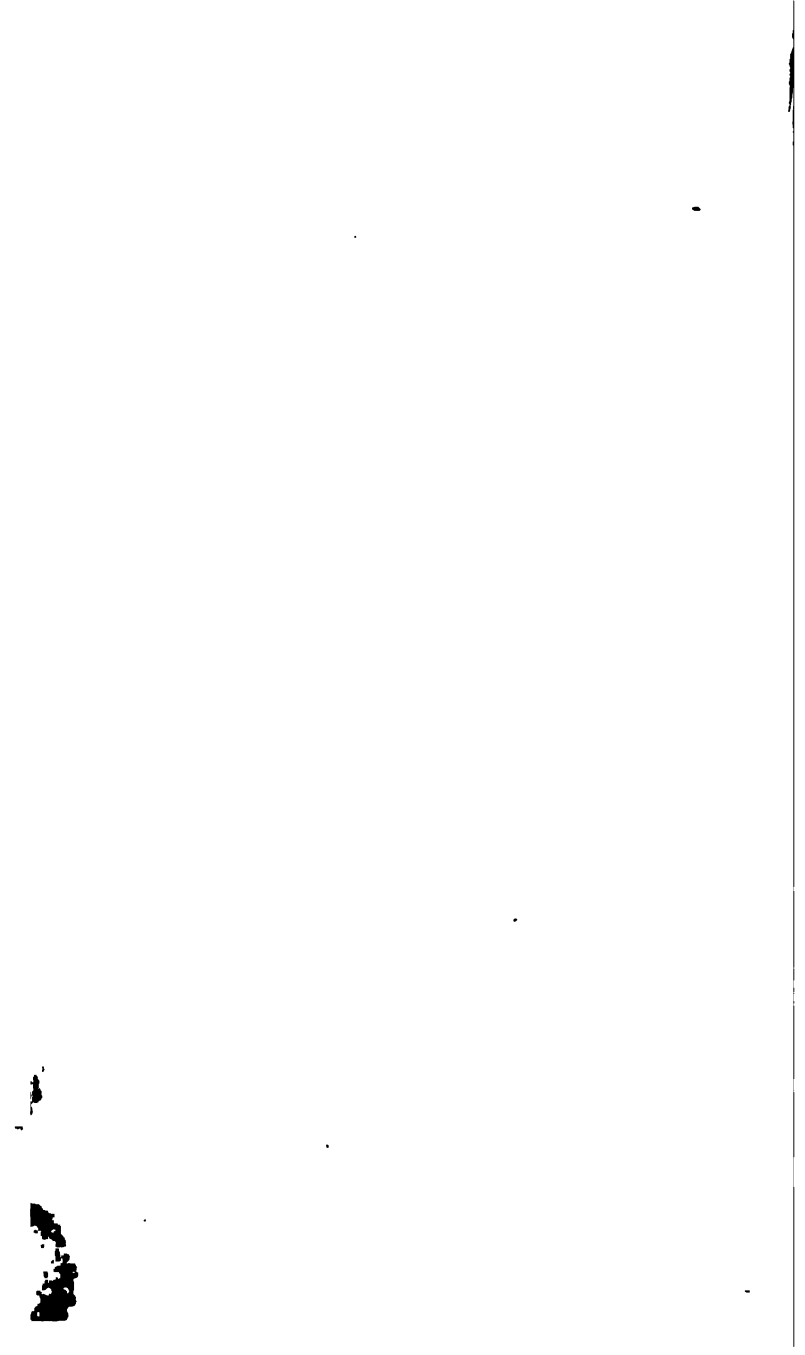
peuple... Il n'y a plus de Cour, rien qu'un petit personnel de serviteurs et d'employés... Il va souvent vers la mer : il se promène longtemps et il regarde au loin comme il faisait ici.

Moi aussi maintenant, je vais parfois jusqu'au port, jusqu'aux eaux grises. Je regarde entrer les navires. Peut-être un jour il en viendra un tout étincelant d'or et de givres et qui, à sa proue, portera le nom d'Otto Effers... Ah ! monseigneur saint Georges, je ne suis pas devenue plus sage qu'au temps où j'allais m'éblouir les yeux de votre image sur le vitrail !

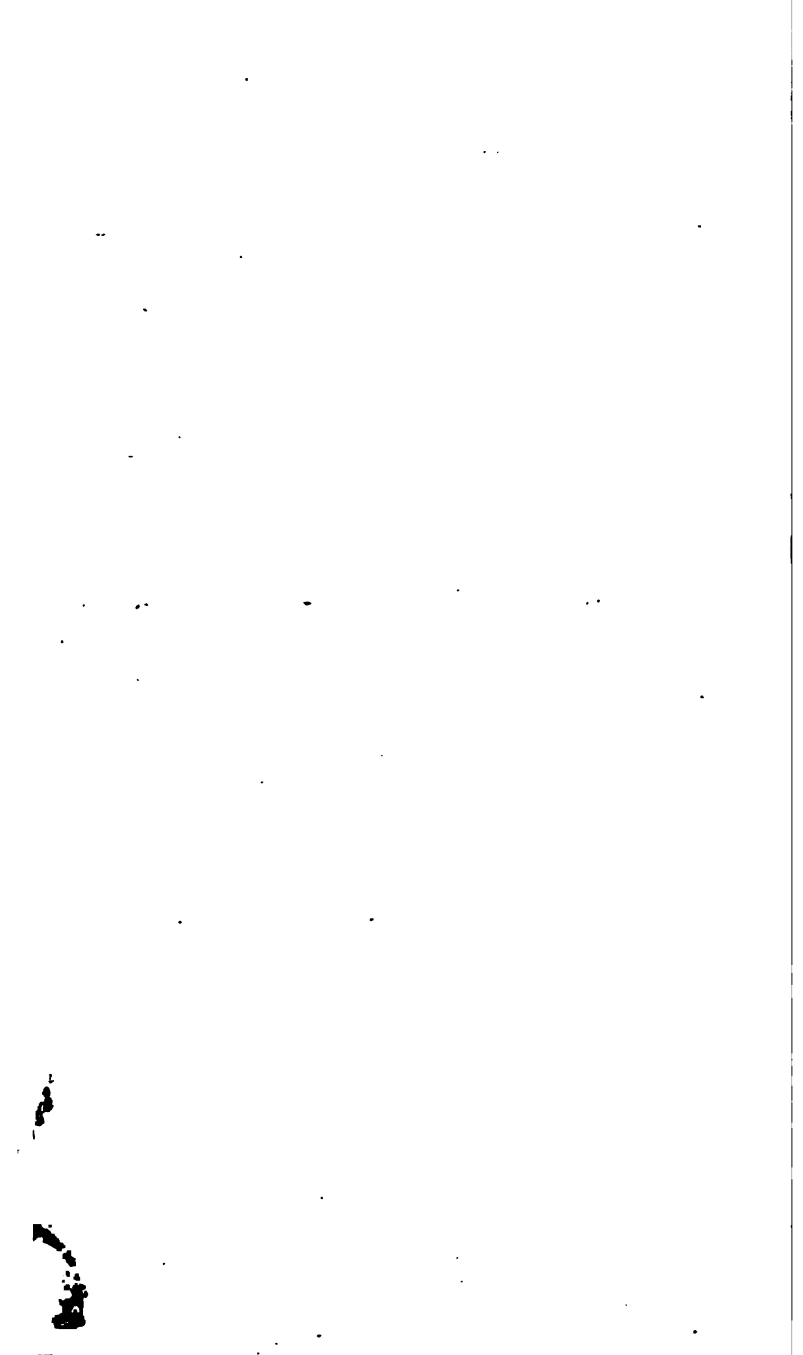
JUN 25 1921



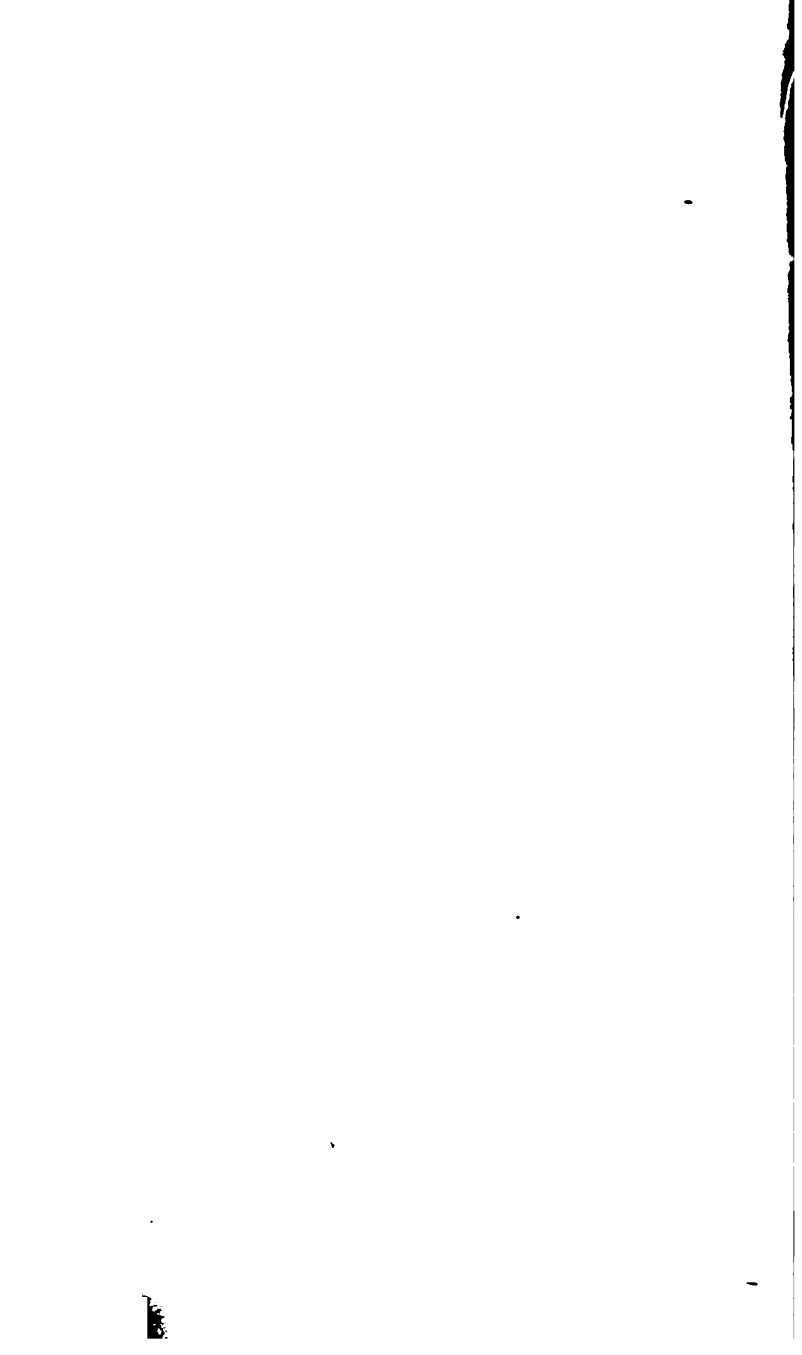
CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTÉ.



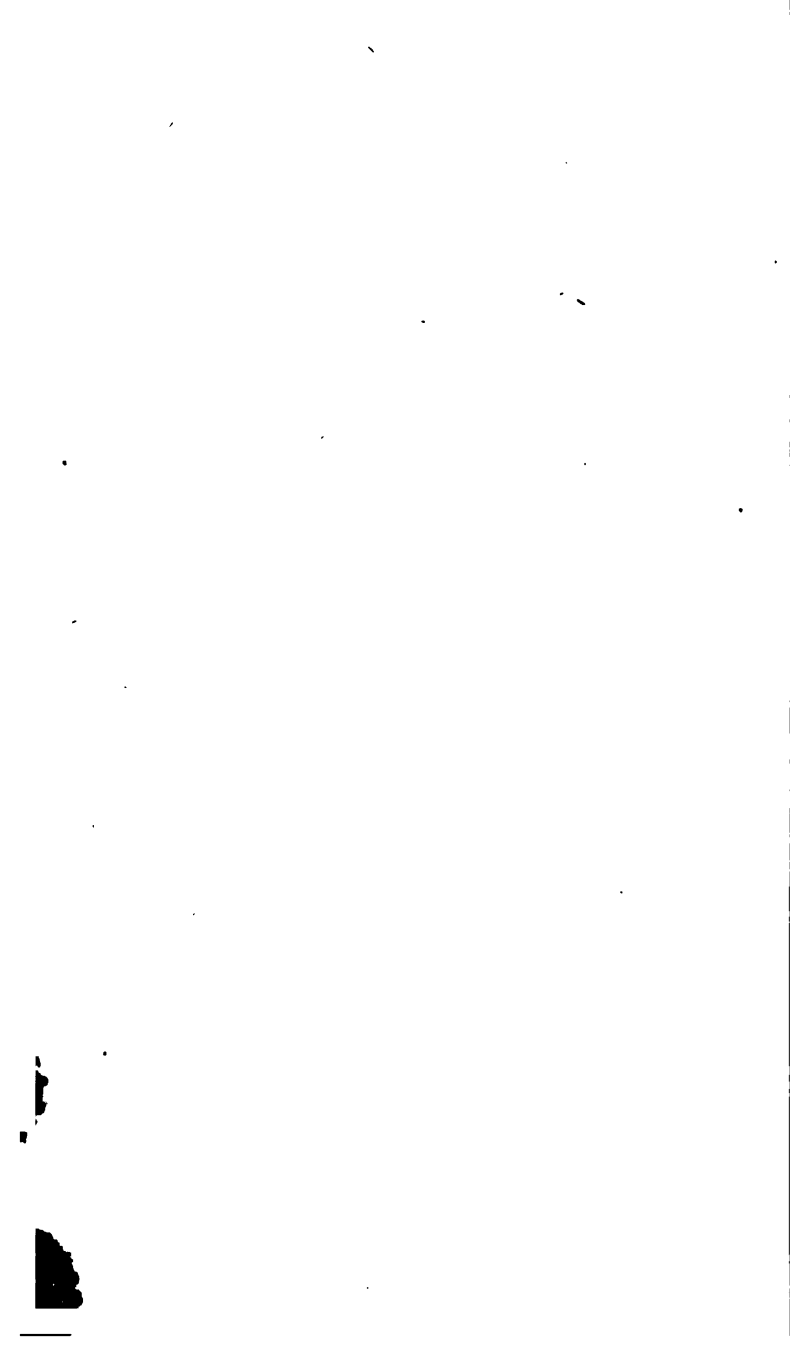




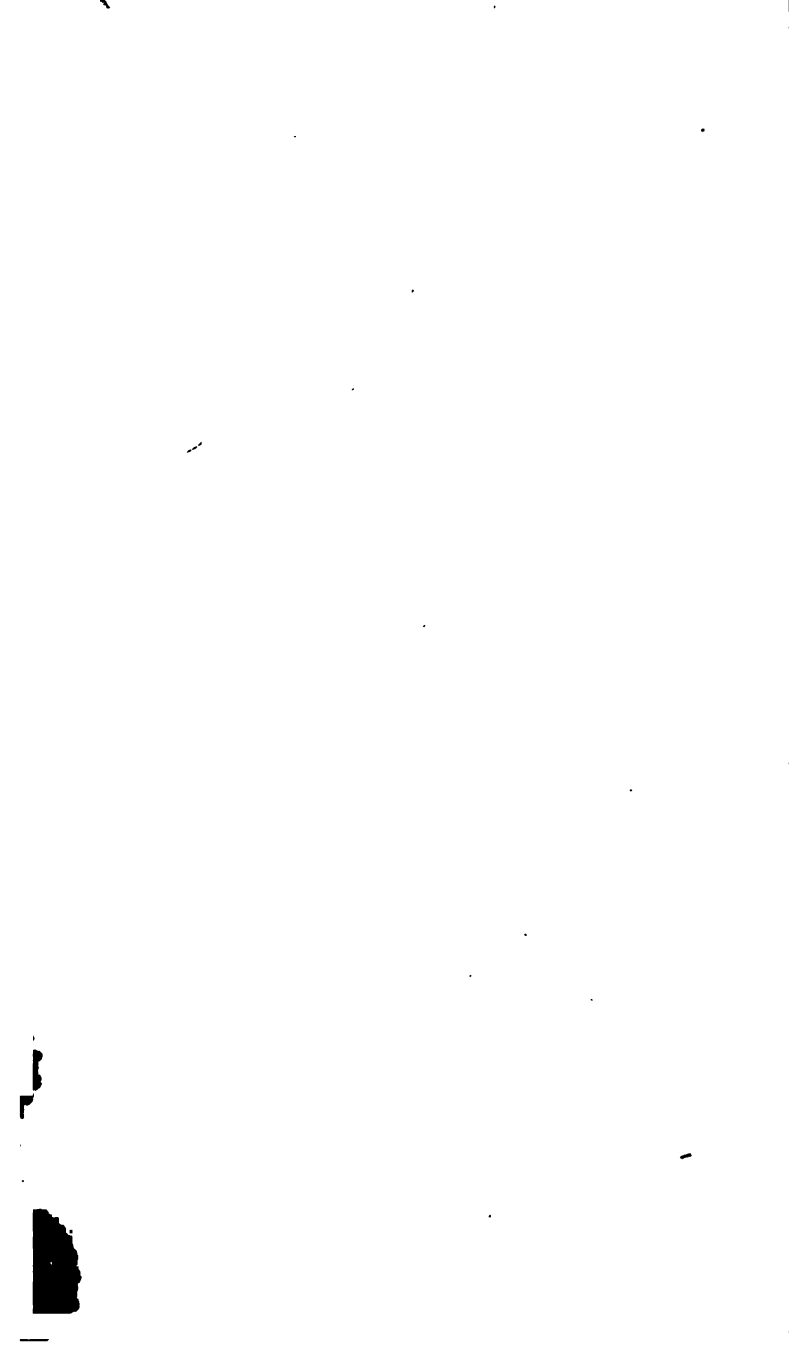
CORBEIL. — IMPRIMERIE CRÉTÉ.











UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 03340 6557

JAN 11 1924

BOUND



